Nº 664 37e Année. Tome CLXXXVI 15 Février 1926

MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

***France*....... 4 fr. | *Etranger*...... 4 fr. 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

GEORGES DUHAMEL

La Pierre d'Horeb

— *ROMAN* —

Volume in-16, double couronne. — Prix........ **9** fr.

La première édition a été tirée à 1650 exemplaires sur vélin pur fil Montgolfier, savoir :

1625 exemplaires numérotés de 572 à 2196, à... **30** fr.

25 exemplaires numérotés de A à Z... *hors commerce*

IL A ÉTÉ IMPOSÉ EN IN-8 RAISIN ET TIRÉ :

66 exemplaires sur japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 66, à .... **150** fr.

396 exemplaires sur hollande van Gelder, numérotés à la presse de 67 à 462, à...................... **90** fr.

27 exemplaires sur papier Roma vert, numérotés à la presse de 463 à 489, à....................... **80** fr.

27 exemplaires sur papier Roma bistre, numérotés à la presse de 490 à 516, à..................... **80** fr.

55 exemplaires sur papier Roma paille, numérotés à la presse de 517 à 571, à..................... **80** fr.

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUATRE-VINGT-SIXIÈME

15 Février — 15 Mars 1926

15 Février — 15 Mars 1926 Tome CLXXXVI

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXVI

DÉMOSTHÈNE ET CLEMENCEAU

—

Après s'être volontairement confiné quelques ans dans la solitude et le silence, Georges Clemenceau nous apporte, d'entre les fruits de ses pensers secrets, la méditation qu'il fit en se penchant vers Démosthène comme sur un miroir (1).

A ma fantaisie, il me plaît d'imaginer des raisons à cette sorte de confidence voilée, pleine d'aveux à la fois et réticente...

Les Athéniens se lassèrent d'entendre appeler Aristide: le Juste... et ce n'est pas toujours impunément qu'on incarne la Victoire.

Donc, le vieil homme, portant allègrement le poids des années, est seul désormais, une sorte de calme l'environne, il songe!...

En ces temps la guerre s'éternisait, les cadavres tombaient sur les cadavres,... on n'en verrait jamais la fin!... des cœurs fléchissaient, des âmes commençaient de défaillir, roseaux inclinés sous le vent rude de la tempête... de fallacieuses promesses couraient; à force de désespérer, on espérait en d'incertains accommodements.

C'est alors que, brûlant d'une flamme qui s'alimentait aux ancestrales puissances de la chair et du sang, lui, le vieil homme, il surgit, impérieux, menaçant et comme

(1) Georges Clemenceau : *Démosthène*, collection « Nobles Vies, Grandes Œuvres », Plon-Nourrit et Cie, édit.

possédé, faisant tout ployer sous sa poigne, prenant à la gorge la trahison, jugulant la forfaiture, impitoyable aux complaisances discrètes, redressant les cœurs, revigorant les âmes.

« Je fais la guerre!... je fais la guerre!!... »

Juillet, le front des armées crève sous la poussée de l'ennemi, la horde se rue.

Il répète, têtu, sans en démordre :

« Je fais la guerre!... je fais la guerre!!... »

Il impose Foch, appelle Fayolle, rappelle Mangin.

Le canon tonne, le marteau frappe à coups redoublés :

« Je fais la guerre!... je fais la guerre! !... »

Après le flux, c'est le reflux, le long reflux, la vague s'amollit et se retire. Et pâle, le vieil homme songe à ce jour de novembre, où, dans un grand silence, sorti d'on ne sait quelles profondeurs, les cloches, toutes les cloches de tous les clochers de France se mirent à sonner d'un même élan...

Il avait connu cela, lui, toute la rumeur des cloches et, comme un bruit d'ailes innombrables battant l'air du crépuscule, le froissement soyeux des drapeaux déchiquetés frémissant dans la brise de la victoire.

Il avait connu cela, lui!

Puis ce furent, avec des alliés devenus des rivaux, les marchandages et les maquignonnages, une escrime perfide, des coups fourrés, les intrigues dans la pénombre et les Quatorze Points du Président Wilson. Un désert tout en sables mouvants à traverser, à la vaine poursuite des mirages qui reculent sans cesse au fond de l'horizon, insaisissables... toujours plus loin...

La victoire se serait-elle vraiment enlizée dans les déserts inféconds de la paix?...

A ma fantaisie, il me plaît d'imaginer ainsi l'émouvante méditation du vieil homme.

Désabusé, hanté de secrète amertume et solitaire, Clemenceau se retire un soir dans sa bibliothèque et feuil-

lette de vieux livres, silencieux amis, les plus discrets, les seuls fidèles. Il songe... il entend la voix de l'éternel Thersite qui profère des paroles outrageantes et dont Homère disait qu'il était accoutumé, sans qu'aucun frein l'arrêtât, d'attaquer les chefs par des discours indécents et téméraires, satisfait d'exciter, à quelque prix que ce fût, les rires de la multitude.

Le vieil homme feuillette un livre, un autre, puis, soudain, soucieux de s'assurer si Plutarque avait vraiment menti, il s'attache à relire les *Vies des Hommes Illustres*, telles que sut les conter le sage et doux vieillard de Chéronée.

Il y rencontre Démosthène, s'attarde à méditer sur quelques traits de sa vie, et, suivant une pente naturelle, interroge les œuvres mêmes de l'orateur le plus illustre d'entre les orateurs. Il s'y plonge et, merveille, s'y retrouve. Des analogies le sollicitent et le frappent, et le vieil homme en vient à se contempler lui-même dans Démosthène.

A ma fantaisie, il me plaît d'imaginer ainsi les origines de cette sorte de confidence qui se présente à nous, moins comme l'œuvre d'un historien que comme le retour d'un homme sur soi-même... une préface aux *Mémoires* qu'on annonce.

§

La méditation commence, telle une étrange incantation, par des phrases violemment inversées, heurtées et cahotées qui rappellent les grands accords, dissonants, rudes et comme suspendus, aux tonalités incertaines, mais d'effet si poignant parfois et si fort, qu'affectionnent certains musiciens d'aujourd'hui :

Hommes d'Athènes, le reconnaissez-vous ? Trop familier vous fut ce masque, compréhensif autant que volontaire...

Virilement a-t-il porté pour vous le poids d'espérances au delà de votre mesure. Sinistrement vous en est-il resté la charge de sa mort...

La phrase, de syntaxe tourmentée et d'harmonie presque barbare se resserre soudain et bondit. Le livre est ainsi semé de maximes à l'emporte-pièce, frappées dans un dur métal qui sonne comme l'airain :

Qui n'est pas moralement en état de se suffire à lui-même doit s'attendre à des déconvenues.

On ne subit pas le salut. On le fait.

Les peuples n'ont jamais suivi de bon cœur que les chefs qui leur demandent leur sang.

...Ce n'est pas une assemblée qui fera les découvertes de Copernic, de Galilée, de Newton, de Pasteur.

Quand un peuple s'abandonne lui-même il n'y a pas de magicien pour le sauver.

La puissance et l'impuissance ne peuvent s'accorder.

Qui se sera tenu à l'écart des dangers de l'aventure pourra peut-être vivre et mourir animalement heureux.

Démosthène, emporté par une espérance invincible, offensait tous les lâches par sa témérité. Ce sont là des injures qui ne se pardonnent pas.

Il avait su parler. Maintenant, il avait même appris le silence : un silence qu'il se réservait, à lui seul, le droit d'interpréter.

Dites heureux, puisque le lot de tous est de souffrir, l'homme qui a peiné pour une noble cause, et plaignez quiconque, n'ayant rien cherché au-dessus de lui-même, n'a connu que les cendres d'une vie d'égoïsme vainement consumée.

Il ne suffit pas de prendre bravement sa part de la bataille, un jour de fièvre, si l'on n'est pas, de cœur et d'âme, en état de persévérer.

La vie est une persévérance.

Il n'y a pas de défaite pour les grands cœurs.

§

La pensée qui l'incite à écrire son livre, M. Clemenceau la résume en deux phrases :

Sans qu'on y prenne garde, l'histoire de toujours, moins di-

verse qu'il ne semble, déroule, en tous lieux, d'identiques enseignements dont nous détourne notre perpétuelle préoccupation de rapporter nos pauvres mesures à des agitations démesurées (2).

Plus nous ferons de lumière sur les grandes existences du passé, plus nous éclairerons les spectacles de notre propre vie (3).

En retraçant la biographie de Démosthène, M. Clemenceau s'évertue à en tirer des enseignements valables pour ses contemporains.

A la faveur de séduisantes et subtiles analogies, le vieil homme d'Etat se retrouve lui-même dans le personnage de Démosthène, de même qu'il découvre à travers les péripéties au milieu desquelles évolue son héros des faits de la tragédie dont il fut l'un des grands acteurs.

Dès lors, tout s'anime, le peintre et le modèle sont une seule âme dans un même corps, une semblable passion les possède et nous émeut. Sous le masque de Démosthène c'est Clemenceau qui médite ou qui proteste. Il semble qu'entre l'orateur attique et son émule français tout doive être commun; ils ont mêmes ennemis et mêmes amis, mêmes espérances et mêmes tristesses; en présence des mêmes obstacles, en butte aux mêmes haines, ils sont mus par les mêmes passions, transportés par les mêmes colères. Lorsque Clemenceau argumente contre Philippe et Alexandre, contre Isocrate, contre Phocion ou contre Eschine, c'est contre ses adversaires qu'il se dresse inlassable. Il les connaît, il les voit, il les entend et c'est eux qu'il foudroie.

De là procèdent, à la fois, l'intérêt vivant et la faiblesse du livre. A force de s'incarner en Démosthène, M. Clemenceau finit par se substituer à lui.

A qui s'adressent en effet ces pathétiques appels, ces

(2) Clemenceau, *op. cit.*, p. 80.
(3) *Id.*, p. 109.

pressantes objurgations, ces invectives et ces reproches? Aux Athéniens du IVe siècle ou bien aux Français du XXe ?

Ah! vous dressez l'oreille? Oui, c'est bien le harangueur infatigable dont j'évoque l'image, l'homme qui fut, par excellence, le bon soldat de la patrie. Il prétendit vous hausser aux énergies de son âme, de sa volonté, qui vous auraient mis au premier rang des annales humaines. Nés pour de grandes choses, vous n'avez pu que les concevoir, les tenter, non les réaliser (4).

... et ceux-ci, d'un accent si âpre :

Qu'avez-vous fait de lui? Qu'avez-vous fait de vous-mêmes? Du même cœur, dans la fragilité de vos espérances et de vos craintes, vous l'avez, tour à tour, acclamé, redouté, déifié, renié, conspué et trahi... (5)

Et cette phrase encore :

Par un trop juste pressentiment de vos faiblesses à venir, son inébranlable résolution vous faisait peur (6).

Quel retour sur soi-même et sur les événements vécus, de quels souvenirs, de quelles rancœurs s'inspirent de telles pages :

Qu'il y ait de bons et de mauvais serviteurs de la patrie, cela est et sera de tous les temps, de tous les pays. Mais que l'immense masse de moyennes flottantes se laisse déborder, à ses propres dépens, par la ruée des moindres contre la dispersion des hautes énergies dont l'union ferait le salut de l'idée, voilà le pire malheur. Difficulté d'accoutumer d'insuffisantes cultures morales aux sacrifices du présent qui conditionnent les libérations de l'avenir. Démosthène, rhéteur professionnel, flattant les foules et ménageant les forts, eût vécu dans l'estime de ceux qui le livrèrent aux soldats d'Antipater. Il a voulu. Il a osé. Il a sauvé Athènes de l'ignominie défaitiste. La calomnie, la mort furent de ces rémunérations dont les grandes âmes n'ont pas la faiblesse de s'étonner. Victoire des impuissants accommodés au fait du jour, qui ne craignent rien tant que la fatigue de vouloir avant d'avoir tenté... (7)

(4) *Démosthène*, p. 10.
(5) *Id.*, p. 11.
(6) *Id.*, p. 12.
(7) *Id.*, p. 48.

Quand Philippe est dans Elatée, quand Athènes, effondrée sous le poids de ses défaillances, cherche des inspirations d'audace et ne trouve que des ressorts faussés, le jour de Démosthène est venu. Ce n'est pas assez de dire qu'il fut digne de l'heure. Il s'en empara. Devant lui, bons et mauvais, pêle-mêle, les braves gens qui trouveront plus facile de se faire tuer pour Athènes que de faire acte de virilité dans le conseil, la bande des salariés de Philippe, le muet troupeau de toutes les désertions accomplies ou suggérées, le bataillon sacré de tous les abandons, de tous les découragements. Rien n'y manque. Eschine énigmatique hoche la tête aux machinations qui le hantent. Tout se tait. Yeux baissés, le défaitiste lui-même craint de devancer l'heure. L'oppression du silence tient les cœurs angoissés. On attend qu'un homme se lève, et voici que devant tous, cet homme surhumain est debout. D'un mot il déchire le voile des choses, il porte la pointe du fer au fond de la plaie vive, il fait apparaître aux yeux égarés l'horreur vivante de ce qui est (8).

§

La passion est comme la flamme, elle seule éclaire, mais trop vive elle aveugle.

Entraîné par la sienne, M. Clemenceau faut parfois à sa tâche d'historien et tombe dans l'erreur.

Philippe de Macédoine!... un barbare, Alexandre le Grand!... un barbare, Antipater, Parménion!... des barbares, tous les Macédoniens pris en masse, des barbares; redoutables sans doute, mais indignes de toute considération. Non point même des Allemands... des Boches dans tout ce que l'acception du terme peut comporter de péjoratif. L'assimilation va si loin que M. Clemenceau, reprochant à Philippe, après l'Assemblée de Corinthe, de réunir toutes les forces de la Grèce pour les lancer contre la Perse, écrit :

Maître du champ désormais, le conquérant allait se jeter sur les Perses, car en ce temps notre Gaule était dédaignée... (9)

(8) *Démosthène*, p. 83.
(9) *Id.*, p. 77.

De même que, selon la formule de Gaston Boissier, Mommsen, dans son *Histoire Romaine*, « césarise » César avec une arrière-pensée politique (10), de même, à la suite de Droysen, les historiens allemands, depuis le début de l'ère bismarckienne jusqu'à nos jours, se plaisant à considérer la Macédoine comme la « Prusse des Balkans », se sont acharnés, dans leur fièvre d'apologétique, à « césariser », ou plus exactement à « bismarckiser » Philippe et Alexandre dont ils se sont institués les thuriféraires.

Avec un parti pris contraire, M. Clemenceau adopte ce point de vue des historiens d'outre-Rhin. Il est hanté comme eux par les superficielles analogies qu'on peut découvrir entre la Macédoine et la Prusse, avec cette différence que ce qu'ils adorent, il l'abhorre. A l'encontre des hoplites de la science germanique qui ne s'avancent que bardés d'une pesante cuirasse d'érudition, le biographe de Démosthène fait figure d'un peltaste, d'un soldat légèrement armé dont la passion combat à visage découvert. Il est regrettable qu'on doive relever à sa charge des ambiguïtés et des erreurs.

> ...*Les Macédoniens,* écrit M. Clemenceau, *furent toujours tenus par toute la Grèce pour d'authentiques barbares et à ce titre éliminés des Jeux Olympiques, jusqu'à ce que la fortune de Philippe lui permit de forcer les portes du Stade* (11).

Le fait invoqué est manifestement erroné; le texte d'Hérodote (12) auquel on se réfère nécessairement ici, relatif à des temps très antérieurs à ceux qui nous occupent, dit exactement le contraire. Les hellanodices

(10) G. Boissier, *Revue des Deux Mondes*, 1872, tome XCVIII, p. 820. — Voir à ce sujet: Antoine Guilland: *L'Allemagne moderne et ses historiens*, qui écrit notamment, p. 123 : « ... Par la chaleur qu'il a mise à glorifier Jules César, Mommsen a contribué plus que personne de son pays à rendre possible la politique bismarckienne ou tout au moins à l'excuser. » Niebuhr, qui appartenait à une génération antérieure, vouait les conquérants comme Alexandre et César à l'exécration : « Son aversion, écrit Guilland,... a certainement sa source dans sa haine de Napoléon... » *Op. cit.*, p. 44. Les historiens n'en vantent pas moins leur *objectivité !*
(11) Clemenceau, *id.*, p. 17.
(12) Hérodote, V, 22.

d'Olympie reconnurent comme fondée la prétention des rois de Macédoine à être considérés comme appartenant à la race hellénique, et les autorisèrent à participer aux Jeux.

M. Clemenceau écrit encore :

...Il est peut-être bon de signaler enfin que la Macédoine prit parti pour Darius contre la Grèce jusqu'à la bataille de Platée.

S'il est vrai que sous le règne de Darius les Macédoniens avaient trouvé des accommodements qui leurs permirent de vivre en paix avec les Perses et qu'aux temps de la première guerre médique, ils restèrent neutres, ils furent semblables en cela aux Thébains, aux Corcyréens et à tant d'autres Grecs authentiques. Les Athéniens et les Platéens seuls, ils ne faut pas l'oublier, s'alignèrent, face aux armées perses, à Marathon. Les Spartiates eux-mêmes surent se hâter assez lentement pour ne point assister à la bataille.

Quant aux événements relatifs à la bataille de Platée, par où se termina la seconde guerre médique, non sous le règne de Darius, mais sous celui de Xerxès, son successeur, l'attitude du roi de Macédoine Alexandre fut nettement favorable aux Grecs.

Hérodote rapporte (13) qu'avant la bataille de Platée, en présence des armées de Mardonius, les Grecs étaient renseignés sur tous les mouvements de l'ennemi par le roi Alexandre de Macédoine.

Démosthène lui-même rappelle en outre incidemment, dans son discours contre Aristocrate (14) que, lors de l'invasion des barbares, le roi de Macédoine, pour avoir détruit les restes des armées perses échappées au désastre de Platée et achevé ainsi la déroute du Grand Roi, se vit conférer le droit de Cité par les Athéniens reconnaissants.

Telles sont les erreurs où tombe parfois M. Clemenceau,

(13) Hérodote, IX, 45.
(14) Démosthène : *Contre Aristocrate*, § 200.

en voulant faire à tout prix de la Macédoine l'ennemie héréditaire d'Athènes, entraîné par les analogies qui le hantent.

Ce que Démosthène reproche à Philippe, dans ce même plaidoyer contre Aristocrate, ce n'est pas de suivre la politique de ses ancêtres — amis et protégés des Athéniens — mais de s'en détourner par esprit d'ambition (15).

Il me paraît encore que M. Clemenceau s'abandonne à son parti pris lorsqu'il écrit que l'apparition d'un Philippe et d'un Alexandre est « *un de ces phénomènes d'improvisation asiatique où une puissance explosive d'imagination, soutenue d'une énergie qu'aucune cruauté n'arrête, nous donne des Mahmoud, des Baber, des Gengis Khan* »... (16).

On se rangera plus volontiers au jugement motivé d'un récent historien de la Grèce (17) :

...La Macédoine, écrit M. Jardé, n'est pas un groupement de cités, mais une monarchie. Toutefois le roi n'est pas un despote à l'orientale : ses sujets sont des hommes libres que le sentiment monarchique groupe en un corps de nation autour du souverain...

. . . .

L'Etat macédonien est une création de la dynastie royale des Argéades. De bonne heure gagnés à la culture hellénique, les rois ont travaillé à civiliser leur peuple et à doter leur royaume d'institutions solides à l'imitation des Etats grecs. L'œuvre fut activement menée à la fin du v[e] siècle par Archélaos qui fit construire des routes, éleva des forteresses, organisa l'armée, en même temps qu'il se faisait, en véritable Hellène, le protecteur des lettres et des arts, l'hôte d'Euripide et de Zeuxis.

En cédant à l'acharnement passionné qui l'emporte contre Philippe, je crains que M. Clemenceau, à vouloir trop ravaler l'adversaire, ne porte finalement tort à Démosthène et ne soit conduit à méconnaître un peu le sens profond de son action.

(15) *Contre Aristocrate*, §§ 109 et suiv.
(16) Clemenceau, *op. cit.*, p. 18.
(17) A. Jardé : *La Formation du Peuple Grec* (Paris, 1923), p. 396.

Il eût été plus habile et plus vrai, pour donner tout son prix à la louange, de montrer, sinon plus d'indulgence, du moins plus d'équitable clairvoyance et de sérénité dans une cause infiniment complexe.

En contraste avec le despote oriental, avec le barbare brutal, « grécisé d'occasion », que nous présente M. Clemenceau, comment ne pas trouver plus digne de Démosthène ce Philippe de Macédoine dont Henri Ouvré sut tracer un subtil portrait (18) :

Alexandre a nui à son père. Alexandre est un demi-dieu; Philippe n'est qu'un homme, mais nullement indigne de son fils, et peut-être plus complet que lui. Très beau, très séduisant, bon capitaine et diplomate habile, il joignait à tous ces dons une volonté ferme et souple, qui, sans se heurter aux obstacles, savait toujours en avoir raison. La passion ne l'emportait pas, la morale ne le gênait guère. Il avait la perfidie patiente du barbare, et savait attendre sans oublier. L'Hellade acheva d'armer son adversaire. Envoyé tout jeune comme otage dans la ville de Thèbes qui était alors une école de tactique, Philippe y étudia la légion d'Epaminondas, premier modèle de sa phalange. De plus, à fréquenter les Grecs, il gagna cette connaissance parfaite de leur caractère et de leur langue qui plus tard lui servit à les charmer et à les vaincre. La supériorité de son esprit et de sa culture eut bientôt raison de ses compétiteurs de Macédoine. Dès le début, il sut ce qu'il voulait faire : civiliser et conquérir, jeter un métal riche et nouveau dans le vieux moule hellénique, allier en son peuple comme en lui-même les qualités des deux races, devenir Grec pour dompter les Barbares, rester Barbare pour dominer les Grecs.

Diodore de Sicile considérait déjà que Philippe « fut un des rois les plus distingués par son habileté stratégique, sa bravoure et sa grandeur d'âme (19) ».

Il fallait à Démosthène un adversaire à sa taille.

(18) Henri Ouvré : *Démosthène*, pp. 18-19.
(19) Diodore de Sicile, XVI, 1.

§

Mais Démosthène lui-même?...

Georges Clemenceau nourrit à l'égard de son modèle une admiration plénière. Il le justifie en tout et partout, bousculant rudement et réduisant au silence ses accusateurs et ses critiques.

On doit louer chez le biographe ces élans de passion qui sont la marque d'une âme grande. L'admiration est moins facile qu'on n'a coutume d'imaginer, même à l'égard des morts illustres, tant la grandeur vraie offusque les cœurs pusillanimes et blesse les esprits bornés. Il est doux au médiocre de découvrir sous le héros les tares inhérentes à l'humaine nature et de tout ajuster à sa petite taille.

Clemenceau a le sens de la grandeur et le goût de l'héroïsme. Néanmoins, toujours assailli par ses souvenirs, obsédé du temps présent, pressé par de séduisantes analogies, il me paraît qu'il déforme son illustre modèle jusqu'à méconnaître les plus secrets mobiles de son action.

M. Clemenceau écrit de Démosthène qu'il « *eut cette fortune de ne connaître de lui-même qu'une force de la nature, qui, pour toute justification, n'a besoin que de s'exercer* (20) »; il écrit encore : « *... L'art de Démosthène se résume dans un mot : son tempérament* (21). »

Une force de la nature, un « tempérament », un être primesautier, aux instincts riches, qui spontanément se laisse aller aux impulsions irrésistibles de sa puissante nature, insensible aux contradictions et toujours prêt à la riposte, tel semble être en effet Clemenceau, mais tel n'était pas Démosthène.

L'orateur attique se présente sous l'aspect d'un homme sombre, concentré, presque rébarbatif, mettant au service d'un idéal réfléchi une patience acharnée et une volonté

(20) Clemenceau, *op. cit.*, p. 14.
(21) *Ibid.*, p. 80

implacable. Son premier et son plus haut chef-d'œuvre fut en quelque sorte de se créer lui-même.

En lui nulle facilité, il ne fut presque jamais un improvisateur et manqua de ce fulgurant esprit de répartie dont l'action est si forte sur les foules. L'orateur politique, dans l'acception pleine du mot, ce fut son adversaire, l'ancien matelot Démade, démagogue sans principes ni scrupules, jouisseur avide, mais toujours en haleine, étourdissant, irrésistible.

Qu'importe, s'écrie avec impatience M. Clemenceau, *que l'éducation oratoire de Démosthène ait été laborieuse ou aisée.*

Il importe grandement, au contraire. A vouloir le négliger on court risque de créer une image infidèle de l'illustre orateur, car son art souverain et son génie ne sont point un don de l'avare nature, mais le fruit lentement mûri de son vouloir obstiné. Il importe grandement certes, pour connaître et comprendre Démosthène, de rassembler certains traits de son histoire que nous a conservés Plutarque.

Démosthène, à l'âge de sept ans, perdit son père, et resta avec un bien assez considérable; mais il fut ruiné par ses tuteurs qui lui volèrent une partie de son avoir et mirent dans leur gestion une telle négligence qu'ils refusèrent même de payer le salaire de ses maîtres. Privé ainsi de l'éducation qui convenait à un enfant bien né, il ne put guère se former aux sciences et aux arts, outre que la faiblesse et la délicatesse de sa complexion ne permettaient pas à sa mère de l'accoutumer au travail, ni à ses pédagogues de l'y forcer. En effet, Démosthène était, dans son enfance, maigre et valétudinaire...

...La première fois qu'il parla devant le peuple, on fit un tel bruit, qu'il put à peine se faire écouter : on se moqua de la singularité de son style qu'on trouvait embrouillé, à cause de la longueur des périodes, et chargé de raisonnements jusqu'à la satiété. Il avait d'ailleurs la voix faible, la prononciation pénible et la respiration si courte, que la nécessité où il était de couper ses périodes pour reprendre haleine rendait difficile à saisir le sens de ses paroles...

Il fit construire un cabinet souterrain dans lequel il allait tous les jours s'exercer à la déclamation et former sa voix : il y passait souvent jusqu'à deux et trois mois de suite, ayant la moitié de la tête rasée, afin que la honte l'empêchât de sortir, quelque envie qu'il en eût...

Voici les remèdes que Démosthène appliqua à ses défauts corporels... Il triompha de sa difficulté de prononciation et de son bégaiement, en remplissant sa bouche de petits cailloux, et en prononçant de suite des tirades de vers. Il fortifia sa voix, en montant d'une course rapide sur des lieux élevés et escarpés, pendant qu'il récitait, sans prendre haleine, des morceaux de prose ou de poésie. Il avait chez lui un grand miroir, devant lequel il débitait debout les discours qu'il avait composés...

Il se fit la réputation d'un esprit lent à concevoir, et dont l'éloquence et le talent n'étaient que l'effet du travail; et ce qui en paraissait une preuve manifeste, c'est que jamais personne n'avait entendu Démosthène parler sans préparation, souvent même, étant assis à l'assemblée, et appelé nominativement par le peuple, il refusait de prendre la parole, quand il n'avait pas médité et préparé d'avance ce qu'il devait dire. Aussi la plupart des démagogues le raillaient-ils à ce sujet... (22)

Sans lassitude ni répit, Démosthène en appela toujours victorieusement des disgrâces que lui infligèrent la nature et les événements, et, c'est en raccourci l'image même de toute son existence. Il est manifeste, comme on l'a dit (23), que cet homme, placé au carrefour ainsi que l'Héraklès légendaire, n'aurait point regardé si les routes commodes menaient aux marécages, il eût tout de suite choisi les cailloux coupants de la montée. Il fut orateur, parce qu'il avait du génie et qu'il chérissait Athènes, mais aussi parce qu'il était bègue; il recommanda l'action parce qu'il avait des gestes gauches et d'abord presque ridicules; il conseilla sa patrie parce qu'elle inclinait vers la ruine; il combattit Philippe comme il avait combattu Aphobos, comme il combattit Eschine, comme il

(22) Plutarque : *Vie de Démosthène*, passim.
(23) Henri Ouvré : *Les Formes Littéraires de la Pensée Grecque*, pp. 522-523.

combattit sa propre nature : intelligence admirable, sensibilité exceptionnelle, il fut surtout une volonté.

§

On peut soutenir, sans paradoxe, que la cause des succès et les raisons de la grandeur de Démosthène résident en lui, tandis que les échecs qu'il eut à subir sont inhérents aux circonstances et à l'état des temps.

Dans la lutte épique qu'il conduisit et dont l'achèvement funeste marque la fin d'un âge de la civilisation, Démosthène ne fut pas, comme le roi de Macédoine, le chef incontesté d'une troupe solide et fidèle. Il eut à batailler non seulement contre Philippe mais encore et sans cesse contre l'inconstance et le caprice d'une foule versatile. La démocratie athénienne lui fut peut-être un plus redoutable adversaire que le Macédonien. L'exemple de Démosthène, l'ensemble des circonstances de sa vie publique, ses triomphes comme ses déboires, constituent le plus terrible des actes d'accusation qu'ait dressé l'histoire contre les tares d'un régime.

Sous Périclès, le prestige de l'homme, la force vivante des traditions glorieuses du passé viennent encore tempérer les passions de la populace et mettre un frein aux excès des démagogues flagorneurs qui les exploitent sans vergogne.

Mais les années, les événements passent et, suivant une pente naturelle à la démocratie, Athènes a glissé dans l'inconsistance et le désordre.

La bataille que mène Démosthène est double : au dehors, contre les empiètements et les menaces de Philippe, au dedans contre le peuple d'Athènes qui s'abandonne aux facilités d'une paresse ruineuse, entretenue par la dilapidation des deniers publics, et aux délices de la lutte des classes. D'un effort surhumain, et par instant victorieux, Démosthène s'acharne à réveiller, dans le cœur de ses concitoyens, des traditions d'honneur et de fidélité à

la gloire des ancêtres. Alors qu'il lutte contre les hommes, contre les bas intérêts, contre les égoïsmes, la lassitude et le découragement, ce sont encore les institutions qui viennent le trahir en favorisant toutes les intrigues et toutes les forfaitures.

Ce drame, Clemenceau le voit et le sent aussi intensément que s'il l'avait vécu lui-même, mais il semble qu'il craigne de remonter des faits aux causes et qu'il évite d'intenter une action capitale contre les méfaits de la démocratie. Ce n'est pas qu'il fasse preuve d'excessive indulgence ni qu'il recoure à de fallacieuses excuses; sans ménager les traits acérés, il s'abstient pourtant de conclure.

Quel procès cependant dans ces quelques phrases :

Le désavantage de l'Athénien est de se trouver dans l'obligation de convaincre la foule, au jour le jour, avant de passer à l'action, tandis que le Macédonien, juge souverain, décide et réalise d'un trait... (24)

Un auditoire insaisissable, agité de toutes les passions, bonnes et mauvaises, prêt à tous les changements de front dans les sursauts qui vont de la plus belle envolée au plus humiliant abandon... (25)

La décision demeurait aux chances de la foule hasardeusement assemblée... (26)

Tour à tour enflammée d'un beau zèle pour la chose publique, ou bientôt résignée aux dégradations de l'asservissement, la foule se prodiguait d'heure en heure, incapable de se fixer... (27)

...Si, de fortune, le puissant orateur emportait le vote aujourd'hui, demain c'était à recommencer... (28)

Toute la vie profonde de Démosthène, source de ses activités publiques, fut une réaction continue contre les dispositions instinctives de ses concitoyens. Il veillait quand, pour s'oublier eux-mêmes aux fêtes, aux théâtres, ils oubliaient l'ennemi aux aguets. Il veillait, il dénonçait leur indolence, il

(24) Clemenceau, *op. cit.*, p. 42.
(25) *Ibid.*, *id.*
(26) *Ibid.*, p. 44.
(27) *Ibid.*, p. 51.
(28) *Ibid.*, p. 58.

leur faisait honte d'allier de si belles paroles à tant de défaillances, — toujours prêts à miser sur l'hypothétique effort du lendemain pour négliger l'effort urgent d'aujourd'hui... (29)

Coups de traîtrise ou coups de force, Démosthène, seul, fera front partout et toujours, assailli par devant, par derrière, calomnié, accusé, trahi, vaincu, condamné. Et combien encore de ceux-là qui le suivent chercheront à se ménager les faveurs de l'adversaire en cas d'accident (30).

C'est grandir Démosthène que de faire voir les ravages accomplis dans Athènes par le mal démocratique, suivant les lois inéluctables de son évolution « vers la gauche », comme on dirait aujourd'hui, et de montrer quel misérable instrument la démocratie athénienne abandonnait entre les mains frémissantes du général orateur.

§

M. Clemenceau affecte de tenir pour secondaire l'art souverain de Démosthène.

Ce n'est pas l'art, écrit-il, qui l'impose à notre admiration.

Et pourtant !...

Démosthène a échoué dans son effort, la Fortune ennemie n'a pas voulu qu'il triomphât; Athènes a succombé, malgré lui. Les destinées de la Grèce libre s'achèvent à la bataille de Chéronée; une ère se ferme, une ère nouvelle s'ouvre dans l'histoire du monde.

Mais alors même qu'Athènes succombe, Démosthène, par le prestige d'un art inégalé, ajoute un dernier fleuron à la couronne de gloire qui ceint le front de la ville de Pallas, de l'immortelle Athènes, mère de toutes les perfections de l'art et de la civilisation, qui se dresse du fond des temps, dominant toutes les vicissitudes de l'histoire.

C'est sans doute moins le tragique des événements dont elle est issue que le prestige merveilleux de l'art

(29) *Démosthène*, p. 57.
(30) *Ibid.*, p. 43.

qui prête à l'œuvre de Démosthène son caractère de pérennité; cette puissance d'action qui étend ses effets jusqu'à nous.

Denys d'Halicarnasse a écrit à ce sujet une page très belle qu'il n'est peut-être pas vain qu'on relise :

Quand je prends un discours de Démosthène, je suis saisi d'un transport divin, je m'agite en tous sens, j'éprouve tour à tour la défiance, l'esprit de parti, la crainte, le mépris, la haine, la pitié, la bienveillance, la colère, la jalousie, toutes les passions en un mot qui régnent sur l'âme humaine, et il me semble que je ne diffère en rien des prêtres qui célèbrent le culte de la Mère des Dieux et les cérémonies des Corybantes, quelle que soit la cause de leurs nombreuses et diverses manifestations, odeur des parfums, son des instruments ou même inspiration divine... Si nous autres, éloignés de Démosthène par tant d'années, et parfaitement étrangers aux sujets qu'il traite, nous sommes à ce point subjugués, saisis, et poussés là où le discours nous entraîne, à quel point en ce temps-là les Athéniens et les autres Grecs n'étaient-ils pas entraînés par l'orateur dans des procès sur des causes vraies et qui touchaient à leurs intérêts personnels? Alors le grand Démosthène lui-même, avec sa haute autorité, exprimait ses pensées et mettait à nu les sentiments et la fermeté de son âme... en employant tantôt l'ironie, la colère, l'indignation, tantôt la menace, la douceur, les avis, les exhortations, et en montrant par la prononciation tout ce que le style veut exprimer. Si donc il n'en faut pas plus pour que la vie qui circule dans les écrits de Démosthène ait encore tant de force et nous conduise aux mêmes résultats, c'est que sans doute il y a quelque chose d'étonnant et de surnaturel dans les discours de ce grand homme (31).

Il est d'étranges et d'admirables revanches!...

Par les vertus de son art, Démosthène a servi, par delà la mort, l'idéal auquel il avait consacré toutes les forces de sa vie : l'attachement inébranlable à la terre de ses ancêtres, l'amour de la gloire et le culte de l'Honneur.

Au témoignage de Plutarque, nul homme que Dé-

(31) Denys d'Halicarnasse : *Sur le style de Démosthène*, ch. 22.

mosthène ne fut plus étroitement fidèle à son idéal, «... jamais on ne le vit varier ou biaiser, ni dans ses paroles ni dans ses actions, il marcha constamment sur la même ligne; et il ne s'écarta jamais dans les affaires du plan de conduite qu'il s'était tracé. » Ce haut idéal, M. Clemenceau a tenté de le caractériser, à propos du procès de la Couronne en une phrase incertaine, montrant l'orateur attique *tendant toutes ses énergies vers un idéal de sensibilité publique où il a mis l'espoir d'un accroissement humanitaire...* (32) ».

Idéal de sensibilité publique, espérance d'accroissement humanitaire!... je ne vois rien chez Démosthène qui s'accommode de cette fade phraséologie, issue des rêveries pernicieuses de Rousseau et qu'on s'étonne de trouver soudain sous la plume d'un Clemenceau.

Démosthène est plus mâle et moins énigmatique, il ne s'encombre jamais de ces vains préceptes où se complaisent les idéologues prétendument humanitaires, épris d'un rêve d'inconsistante justice, aussi stupide que lâche.

Sans doute, Athéniens, s'écriait-il un jour, si tout le monde voulait ce qui est juste, nous devrions rougir d'être les seuls à ne pas le vouloir; mais quand tous les autres s'apprêtent à enfreindre la justice, être les seuls à mettre en avant des raisons d'équité pour ne rien entreprendre, ce n'est plus de l'honnêteté, je le déclare, c'est de la lâcheté. Car le droit, je ne le vois que trop, tous le déterminent d'après leur puissance actuelle... (33)

Dans l'expression de sa pensée, Démosthène précède ici Pascal, et sans doute l'esprit de Locarno, comme on dit aujourd'hui, ne l'a pas visité.

La pensée profonde dont s'inspire toujours Démosthène est celle-là qu'exprimait un jour Renan, avec sa grâce coutumière :

L'homme n'est pas ici-bas seulement pour être heureux; il

(32) Clemenceau, *op. cit.*, p. 85.
(33) Démosthène : *Pour la liberté des Rhodiens*, § 28.

n'y est même pas pour être simplement honnête : il y est pour réaliser de grandes choses par la société, pour arriver à la noblesse et dépasser la vulgarité où se traîne l'existence de presque tous les individus (34).

De nombreuses et sublimes apostrophes prouvent que c'est bien là l'idéal qui meut Démosthène et qui commande à ses actions.

Plaidant contre Androtion il s'écrie :

Androtion a détruit de la gloire, Athéniens, il l'a remplacée par de la richesse, mais mesquine et indigne de vous. Il n'a pas vu que ce peuple n'a jamais travaillé pour la richesse, mais toujours et avant tout pour la gloire. C'est par là que nous possédons deux biens impérissables : le souvenir de belles actions, et la splendeur des monuments qui en conservent la mémoire, les Propylées, le Parthénon, ces portiques, ces arsenaux... (35)

Même thème, mêmes accents, plus pathétiques encore, dans le discours sur la Couronne :

Au nom des Dieux, puissent mes paroles hardies n'étonner personne! puissent-elles être pesées avec bienveillance! Quand l'avenir se serait révélé à tous, quand tous l'auraient prévu... Athènes ne devait point agir autrement, pour peu qu'elle songeât à sa gloire, à ses ancêtres, à la postérité. Le succès, on le voit, lui a manqué : sort commun à tous les hommes, lorsque le Ciel l'ordonne ainsi. Mais, ayant prétendu au premier rang, elle n'y pouvait renoncer... Si elle eût abandonné sans combat ce que nos ancêtres ont acheté par tant de périls, quel opprobre!... (36)

Non, jamais Athènes n'a consenti à plier sous un injuste dominateur, à se reposer dans un lâche esclavage. Combattre pour la prééminence, braver les dangers pour la gloire, voilà ce qu'elle a fait dans tous les temps... (37)

Non, Athéniens, non, vous n'avez pu faillir en bravant les hasards pour le salut et la liberté de la Grèce : j'en jure par nos ancêtres qui ont affronté les périls à Marathon, par ceux que Platée a vus rangés en bataille, par les marins de Sala-

(34) Renan : *Etudes d'Histoire Religieuse*, p. 393.
(35) Démosthène : *Contre Androtion*, §§ 73 et suiv.
(36) Id., *Procès de la Couronne*, § 199.
(37) *Ibid., id.*, § 203.

mine et d'Artémisium, par tant d'autres héros qui reposent dans les monuments publics... (38)

Grâce à Démosthène, Athènes a pu mourir sans déchoir, en gardant intact le patrimoine de gloire et d'honneur que lui avaient légué les ancêtres.

Selon ce qu'en rapporte Plutarque, le philosophe stoïcien Panétios disait que les discours de Démosthène étaient « fondés sur ce principe que le beau mérite seul, par lui-même, notre préférence ».

L'illustre orateur, en effet, pour justifier son action, se contente de prouver que la politique qu'il a préconisée se développe toujours suivant la ligne de la plus grande beauté.

En nos âges barbares, épris de vaines et fallacieuses « éthiques », combien rares sont ceux qui peuvent, je ne dirai même pas aimer ou admirer, mais seulement comprendre ce haut idéal « esthétique » !...

§

M. Clemenceau ayant conçu le désir de révéler quelque chose de ses pensers a choisi Démosthène pour confident, c'est un noble choix et qui l'honore.

Il importe après tout assez peu que la figure de l'orateur athénien et l'image de son temps nous soient rendues de façon parfois trop « personnelle ».

Il y a de la grandeur en ce vieil homme méditant dans la solitude, frémissant encore de passion et déjà dédaigneux, écartant d'un geste les vaines récriminations.

Les déclamations sur l'ingratitude des monarques ou des peuples sont pure vanité. L'homme capable de se donner tout à une grande cause n'attendra jamais de la « vertu » d'autrui une récompense qui, parce qu'elle est rémunération, ne pourrait à ses yeux que le diminuer (39).

(38) Démosthène : *Procès de la Couronne*, § 208.
(39) Clemenceau, *op. cit.*, p. 106.

On peut retourner au biographe ce qu'il dit de son modèle avant d'en prendre congé :

Au sens achevé du mot, ce fut un homme. C'est assez. A y bien regarder, c'est beaucoup.

Nous vivons en des temps sombres, le monde est défleuri, les héros sont disparus, trop constamment les hommes nous apparaissent petits et bas...

C'était le tigre... Dans sa majesté solitaire, il me semblait être le descendant attardé d'un âge révolu; déjà je le sentais environné de l'ombre mélancolique des adieux... (40)

Pourquoi faut-il maintenant que ces paroles d'un voyageur, errant à travers les jungles de l'Inde, chantent obstinément dans ma mémoire?

GEORGES BATAULT.

(40) W. Bonsels : *Voyage dans l'Inde* (trad. H. Legros), p. 150.

SOUVENIRS DE POLICE

UN EXPLOIT DE LA BRIGADE MONDAINE

—

Parmi ses hôtes familiers, le commissariat du quartier Necker comptait deux agents de la brigade mondaine qui, logés dans les environs, avaient lié commerce d'amitié avec mes inspecteurs. Je ne les ai jamais entendu appeler autrement que La Réquimpette et Beaublond, le premier à cause de son éternelle redingote noire, le second à cause de son poil couleur de blé mûr et des agréments de sa personne, et c'est le nom que je leur laisserai au cours de ce récit pour qu'ils ne puissent s'en offusquer, au cas où il viendrait à leur tomber sous les yeux, s'il est vrai, comme on me l'assure, qu'ils vivent toujours. On ne les voyait jamais l'un sans l'autre. Le service les avait habitués à ne pas se quitter d'une semelle. L'administration n'aime guère à laisser ses agents subalternes opérer seuls. Elle les accouple à la façon des bœufs de labour ou, si vous préférez, des vers d'un distique. C'est une mesure de sécurité pour elle, qui sait que la présence incessante d'un compagnon oppose un contrepoids nécessaire aux fantaisies trop libres d'un chacun, et une mesure de sécurité pour les agents appelés, en cas d'alerte, à se prêter mutuel secours.

La brigade mondaine se composait d'un inspecteur principal, de deux sous-brigadiers et d'une quinzaine d'agents, triés sur le volet, parmi ceux qui avaient déjà fait preuve ailleurs de zèle et de savoir-faire, la fine fleur du panier. C'était une création de Puibaraud, jaloux d'étendre les réseaux de son système d'espionnage occulte jusque dans

les plus hautes sphères de la société. Elle fonctionnait à la brigade des garnis, parce que c'était, des quatre brigades de Puibaraud, la plus propice à ce genre d'entreprises. La brigade des jeux avait un domaine trop strictement limité. La brigade des renseignements généraux et la brigade dite des anarchistes, étaient trop exposées à la méfiance des partis. La Presse d'opposition avait l'œil sur elles. La brigade des garnis, au contraire, était considérée comme une brigade de tout repos puisque ses occupations se réglementaient officiellement comme suit :

« *Réception des déclarations des personnes ayant l'intention de tenir hôtel, maison, chambres ou appartements meublés. Enregistrement et délivrance des récépissés. Examen et transmission au Parquet des procès-verbaux pour infraction aux lois et ordonnances sur les logements loués en garni.* »

Une sorte de rouage mécanique, comme on voit. Rien de plus anodin en apparence. Rien de moins propre à inquiéter l'opinion. Puibaraud avait donc raison d'escompter l'indifférence publique, pour faire de la brigade des garnis sa citadelle. Il y pouvait dresser impunément ses batteries dans l'ombre et, en cas de réclamations, il avait une excuse toute prête à faire valoir. S'occuper des garnis, même par simple mesure administrative, n'était-ce pas être logiquement amené à s'occuper de ce qui s'y loge ? Or, tout passe dans les garnis, depuis les souverains en déplacement jusqu'aux plus humbles citoyens, les uns par nécessité, les autres par plaisir. Leurs murs voient se dérouler bien des mystères et leurs rideaux sont riches de secrets. Quelle tentation aussi pour Puibaraud de réaliser le rêve qui le hantait depuis longtemps !

La fameuse brigade spéciale des mœurs, la brigade Lombard, avait dû disparaître en 1879, à la suite d'une série de scandales, sous la révolte de la presse et de l'opinion. Ses attributions avaient été partagées entre le service de la sûreté, pour ce qui concernait la prostitution en chambre, et la police municipale, pour ce qui concernait le raco-

lage sur la voie publique. Puibaraud brûlait de les rassembler à nouveau entre ses mains. Il n'osait le faire ouvertement par crainte de l'opinion et, d'autre part, il ne se sentait pas les coudées franches avec des chefs de service, ennemis de ses procédés d'inquisition. Cochefert, chef de la sûreté, était son subordonné, mais il savait lui opposer résistance à l'occasion et n'hésitait pas à répudier les louches besognes. Pour Touny, directeur de la police municipale, son honnêteté comme son indépendance étaient intangibles. Puibaraud imagina, alors, de reconstituer en sous main l'ancienne brigade spéciale des mœurs avec la brigade des garnis, sans en souffler mot ni à la Sûreté, ni à la police municipale, et, laissant ces dernières poursuivre leur œuvre d'épuration vulgaire, il se tailla la part du lion, en jetant son dévolu sur la haute prostitution, s'il est permis d'appliquer ce qualificatif à une chose d'essence aussi peu relevée, c'est-à-dire, celle qui s'exerce dans les lieux de plaisir à la mode, les cabarets sélects, les palace-hôtels, les fumeries d'opium et les maisons de rendez-vous. La brigade mondaine était tout indiquée pour ce genre de surveillance, mais à son propre préjudice, car elle ne tardera pas à s'y dévoyer. Créée d'abord pour surveiller la haute société, elle se verra réduite, en se spécialisant dans la police des mœurs, à ne surveiller que le monde de la haute noce. Puibaraud comptait sur elle pour s'ouvrir les secrets de l'Elysée, des Ambassades, des Ministères, du Parlement, de la Presse et des Salons, elle ne lui livrera plus que des secrets d'alcôves et de cabinets particuliers. Il est vrai que, par le canal des mœurs, on a licence encore de s'introduire partout, mais, même dans ce domaine, la brigade mondaine allait voir, peu à peu, son pouvoir discrétionnaire s'émietter et son action paralysée. Au début, tout alla bien. Puibaraud y avait installé comme chef un homme à son entière dévotion, M. F... Ce F... était un fin renard, en matière de police. Il avait été commissaire en banlieue, où il s'était distingué, à l'époque du boulangisme, en fournis-

sant des armes au gouvernement pour discréditer le général factieux. Ses révélations, lues en pleine séance, à la Chambre des députés, en avaient du coup démoli la popularité. F... semblait donc destiné à une brillante carrière, mais, par malheur, il avait une légère pente à l'intempérance, vice rédhibitoire pour un magistrat, de qui le moins que l'on soit en droit d'exiger est une correction de façade et des vices discrets. Or, l'intempérance s'affiche par trop. En outre, il avait recours, dans ses enquêtes, à des procédés machiavéliques. Il soumettait les inculpés à la Question. Il forçait des innocents à s'avouer coupables. Le cas s'était produit pour une malheureuse domestique, accusée à tort de vol par ses maîtres. La presse s'était emparée de l'incident. Il s'en était suivi un scandale qui avait eu sa répercussion jusqu'à la tribune du Parlement, y détruisant l'effet de son premier rapport. Cela, s'ajoutant à cent autres incartades, rendait son maintien impossible dans les commissariats. La foudre allait s'abattre sur lui. Puibaraud intervint, qui, flairant là un précieux auxiliaire, le tira de sa disgrâce pour en faire sa créature et lui confia la direction de la brigade des garnis. Ce fut l'âge d'or pour elle et sa filiale, la brigade mondaine, qui purent impunément se livrer à tous les empiétements. Il n'en fut plus de même lorsque F... dut passer la main, Puibaraud, estimant sa présence plus utile encore à la brigade des anarchistes, le nomma à ce poste, à la mort d'André. Il fallait lui choisir un successeur parmi les commissaires de police de Paris qui, soucieux de légalité, n'étaient pas tout disposés à se faire les complices de Puibaraud. Le choix tomba sur M. Lespine qui s'employa, autant qu'il le put, à faire disparaître les mauvais errements de sa brigade. Il n'y demeurait plus trace d'abus, après le passage du sage M. Court, de sorte que lorsqu'elle disparut, avec la brigade des garnis, lors de la réorganisation des services du centre, la brigade mondaine n'était plus que l'ombre d'elle-même. Le départ de Puibaraud lui avait porté le dernier coup. Elle s'était

transformée en un simple bureau, en agence passive de renseignements et de vérifications, et il ne lui restait plus guère comme privilège, que celui d'assister son chef dans les descentes de police. Ce qui fonctionne aujourd'hui à la Préfecture de Police, sous le nom de « brigade mondaine », n'a plus rien de commun avec celle dont je parle et qui, à ce moment, se ressentant encore de son impulsion première, pouvait toujours se prévaloir du titre de *Bataillon sacré*.

La Réquimpette en était l'un des plus illustres vétérans. Beaublond, la dernière recrue. Tous deux serviteurs d'élite, rivalisaient d'application et de zèle, mais se montraient d'humeur aussi différente que le jour et la nuit.

La Réquimpette avait poussé sur le pavé de Paris. Fils d'ouvriers indigents, sitôt sorti de l'école, muni de son certificat d'études, on l'avait mis en apprentissage dans un atelier de typos. Il avait roulé, de bonne heure livré à lui-même, à travers la lie des faubourgs, sans s'y dévoyer jamais. Un fond d'honnêteté l'avait préservé des tentations du vice et de la misère. A dix-neuf ans, il s'était engagé dans les zouaves d'Afrique, histoire de voir du pays. Il en avait rapporté les galons de sergent-major et la protection de son colonel, mais aussi une expérience de la vie qui ne laissait place à aucun préjugé. Trop instruit de tout pour s'étonner de rien, il s'amusait du spectacle des vices plus qu'il ne s'en scandalisait, ce qui ne veut pas dire qu'il négligeât son métier, mais il l'accomplissait en homme conscient de la nécessité de faire la part du feu. Bien que marié, sérieux et attentif aux soins du ménage, il ne posait pas à l'ascète et ne détestait pas, par-ci, par-là, un coup de rigolade. Il s'insinuait partout, avec son entrain jovial de Parigot. La société des jolies femmes, même décriées, ne lui était pas désagréable, et faire jaser les malandrins, en leur payant à boire, s'insinuer dans leur confiance, en empruntant leur jargon et leurs manières, constituait l'une de ses distractions favorites. « Il y a temps pour tout », disait-il, et bien malin qui se fût avisé de le vouloir prendre en faute,

tant il savait jalousement départager ses devoirs et ses plaisirs.

Beaublond sortait de son village, où il avait contracté une rigidité de mœurs provinciales. Ce n'est pas son passage au régiment, dans un trou de garnison, qui avait pu le dégourdir. Il y était arrivé déjà marié, sur le point d'être père, avec des soucis de famille en tête, et il en avait été vite rappelé par la mort de son père, comme soutien de veuve. Il n'était dénué ni d'intelligence, ni de quelque savoir. Il avait reçu une bonne instruction primaire, grâce à l'obligeance du petit châtelain, chez qui ses parents étaient employés, en qualité de métayers. Il avait même pris des éléments de latin de son curé, qui, ravi de ses heureuses dispositions, offrait de lui faire poursuivre ses études au séminaire, mais il ne se sentait pas la vocation, et cela l'eût mené trop loin. Sa présence était indispensable à la maison pour aider aux soins de la culture et du bétail. Il se destinait aux travaux des champs. La mort de son père était venue tout déranger. C'est alors que sur les conseils de sa mère, qui rêvait d'en faire un monsieur de la ville, il avait sollicité et obtenu par l'entremise du châtelain, électeur influent, ami du député de l'endroit, un poste d'inspecteur à la préfecture de police. Il était venu s'installer à Paris, sitôt sa nomination reçue, avec sa femme et ses deux enfants, sans rien soupçonner de sa corruption. Il avait d'abord été attaché à la Sûreté où il s'était mérité l'estime de ses chefs. C'est sur les conseils et la recommandation de La Réquimpette, son voisin de palier, qu'il était entré à la brigade des garnis, puis à la brigade mondaine, au casuel plus élevé. Il s'y sentait moins à l'aise. La haine que lui inspiraient les malfaiteurs de droit commun lui faisait prendre plaisir à les traquer, mais il ne pouvait s'acclimater à l'atmosphère de la débauche. Il affrontait volontiers les mauvais lieux, s'il s'agissait de boucler la poisse, mais s'y attabler, sans nécessité urgente ou but de répression immédiate, lui semblait faire acte de déchéance, et se mê-

ler, par frime, à leur clientèle tarée, comme s'y employait volontiers La Réquimpette, lui semblait faire acte de complicité. Le voisinage d'une prostituée lui devenait alors une gêne, et le contact des individus que son brigadier appelait, pour se donner les gants d'homme à la page, « aberrés passionnels », un supplice intolérable. Et c'était moins par souci conscient de respect humain qu'il s'offensait de leur perversion, que par une sorte de réflexe nerveux, que l'on serait tenté de qualifier de maladif, s'il ne témoignait d'une rare délicatesse de nature et de saines dispositions morales, reçues au berceau, fruit d'une longue hérédité, somme toute, à l'éloge de notre race terrienne et dignes de respect.

Le service n'avait pas à souffrir de leur opposition d'humeur, mais il s'en suivait, entre eux, de fréquentes petites piques dont mon personnel s'amusait et qu'il s'employait même à provoquer, quand l'absence du public, au commissariat, lui en laissait le loisir. Petites piques, dont l'aigreur se dépensait en paroles, sans entamer le fond d'affection qu'ils s'étaient réciproquement vouée, ni altérer les liens de leur commerce privé. Pourtant, un jour, le ton de la querelle s'éleva. L'écho m'en parvint jusque dans mon cabinet, où je travaillais, la porte ouverte.

Le Réquimpette disait à Beaublond :

— Tu es toujours à te plaindre du service. La place est bonne pourtant. T'es bien frusqué. Tu fréquentes du beau monde. Tu n'es plus exposé aux courants d'air, ni au *surin* et au *rigolo* des apaches comme à la *voie publique* (1). Que te faut-il de plus ?

— Ce n'est pas du service que je me plains, répondait Beaublond, mais de la façon de le comprendre. Négligeant le gros gibier, tu as toujours le nez fourré dans un tas de sales affaires qui me répugnent. Tu as toujours en poche une dénonciation visant un « canapé » ou une maison de rendez-vous. Tu y provoques les surveillances. Il me faut

(1) Section de la Sûreté à laquelle avait appartenu Beaublond précédemment.

bien t'y suivre, puisque tu es l'aîné et que tu commandes, et tu sais que ça m'écœure. On dirait que tu as juré de me dégoûter du métier.

— N'exagère pas !

— Je n'exagère pas. Souviens-toi de la maison de Neuilly.

— La maison des supplices ?

— Oui, cette maison, où il se passait des orgies dont tu n'as pas rougi de me rendre témoin.

— Par ordre. La Boîte (1) voulait savoir ce qui se fabriquait là-dedans.

— Elle n'avait qu'à y faire une descente.

— Triple ballot ! Penses-tu que la Boîte s'avise d'opérer une descente dans un bocard de cet acabit, sans s'être entourée des précautions nécessaires, sans savoir si elle ne va pas tomber sur une altesse étrangère, au risque de soulever des complications diplomatiques, ou sur une grosse légume du Parlement, au risque de déchaîner un raffut de tous les diables et d'entraîner la disgrâce du préfet ? Ce n'est jamais à l'aveuglette que la Boîte donne ses coups de torchon.

— Ça regardait les « mœurs (*Sûreté*).

— Allais-tu leur laisser le bénéfice de cette affaire quand nous avions l'occasion de nous faire valoir en prenant avantage sur eux ? Imagines-tu que j'allais leur passer ma « combine » et mes « tuyaux » ?

— La Boîte a ses indicateurs...

— ... qui n'auraient pu lui servir dans la circonstance. Une sorte de club fermé, où l'on n'était admis que sur présentation, comme nous le fûmes par cette bonne poire moscovite de comte de Machin, et trop nouvellement organisé pour que des fuites aient eu le temps de se produire.

— La Boîte avait la ressource de convoquer la tenancière et de la mettre en demeure de cracher, par force ou persuasion.

(1) La Préfecture de Police.

— Je t'écoute ! Une baronne ruinée mais authentique, installée dans la forteresse de son hôtel particulier. Tu as vu comme c'était cadenassé. Elle aurait crié à la calomnie, à la persécution. Elle aurait ameuté toutes ses connaissances et relations et, comme elle avait le bras long, la Boîte, prise à partie, aurait dû, en l'absence de preuves, baisser pavillon et s'en serait mordu les doigts.

— N'empêche que par ta faute, il m'a fallu assister à une scène ignoble de flagellation.

— Tu n'en as pas perdu la vue.

— Et y jouer le rôle de flagellant.

— Aurais-tu préféré celui de flagellé ?

— Et le jouer, nu comme ver.

— Selon la règle de la maison. C'eût été donner l'éveil que de ne pas s'y conformer. D'ailleurs ça ne t'a pas coûté beaucoup plus qu'à la visite médicale et tu agis de même, sans t'en formaliser, à la piscine Rochechouart.

— Ça m'a révolté.

— Tu n'avais qu'à passer ta fureur à ton martinet et taper dur comme fer, ainsi que je l'ai fait. Je t'assure que ceux que j'ai étrillés en ont porté longtemps les marques.

— J'y avais bien pensé, mais j'ai réfléchi que ça leur ferait peut-être plaisir, et ça m'a découragé.

— Ah !... Et ça t'a découragé aussi de recevoir les félicitations du chef et une gratification de cinquante balles ?

— Comment ! fit mon garçon de bureau, Noblet, loustic à ses heures, c'est pour avoir exhibé vos anatomies en société et fait l'office de pères fouettards, qu'on vous a félicités et gratifiés.

— Non, dit La Réquimpette, mais pour avoir rapporté de notre équipée des renseignements utiles et une liste d'affiliés. J'avais pu mettre des noms sur plusieurs visages. J'en avais appris d'autres en tirant les vers du nez de la patronne qui n'avait aucune raison de se méfier de nous. Inutile de vous dire que ce n'était pas de la petite bière. Ça se conçoit. Un établissement d'où l'on ne se tirait pas, à

chaque visite, à moins de cinq louis ! Il y avait là, entre autres, un gros bonnet dont je ne vous dirai pas le nom, car, chez nous, la discrétion est de rigueur, mais j'imagine la tête du commissaire de police se cassant le nez sur l'individu au cours d'une descente. Quel coup pour la fanfare ! Le commissaire aurait pu dire qu'il était tombé sur un bec de gaz. Il en aurait gardé les foies pour le reste de ses jours.

— Bon, c'est entendu, feignait de consentir Beaublond, toi seul, à la Boîte, étais capable de percer les mystères de la maison de Neuilly, mais vas-tu te prétendre indispensable pour l'édifier sur ce qui se passe dans tant d'établissements ouverts à tout venant, comme ce café de la rue Roy (1), d'où, la semaine dernière, nous n'avons pas démarré de trois jours.

— La consigne était de nous y tenir en permanence, en prévision de la visite éventuelle du grand-duc Chose, de passage à Paris. C'était une mesure de protection occulte à son égard.

— Je n'en ai pas moins subi pendant trois jours la familiarité de sa clientèle d'invertis et tes reproches même — ce qui est un comble ! — de ne pas vouloir en prendre l'air.

— Il faut savoir hurler avec les loups et s'adapter aux milieux que l'on surveille. Je veux te rendre le cœur solide et le pied marin. Que de fois ai-je dû intervenir pour t'empêcher de commettre un esclandre et nous brûler !

— Que veux-tu ? C'est plus fort que moi. Je vois rouge quand je me sens flairé de trop près par cette sorte de gens. Leur goût me fait horreur.

— Va, calme-toi, disait La Réquimpette, en veine de taquinerie, ce goût-là et l'autre, quand la bête est déchaînée, c'est jus vert et vert jus, et de quelque côté qu'il se tourne, le diable est toujours sûr d'y trouver son compte. C'est,

(1) Aujourd'hui disparu, ou du moins changé de mains, et depuis longtemps rendu à une clientèle normale.

sous des noms différents, le même manège et le même trafic.

Ce cynisme affecté, exaspérant Beaublond, le fit s'exclamer :

— On devrait débarrasser la société de ces gens-là !

— Ça serait bien dommage pour la tranquillité des maris, glissa sournoisement La Réquimpette. Au moins, avec eux, tu peux dormir tranquille dans ton ménage, certain de ne pas te réveiller un beau matin, une paire de cornes au front, poussées pendant la nuit.

Mais, sans l'entendre, Beaublond poursuivait :

— Oui, je jubilerais de les voir tous, en bloc, expédiés à la Nouvelle.

— Ou à la douche ! rectifiait son adversaire. La plupart sont de doux maniaques inoffensifs, et il n'y aurait aucun inconvénient à les laisser mariner dans leur saumure, s'ils n'étaient si souvent prétexte à « musique » et s'ils ne traînaient toujours à leurs talons un flot de racaille amphibie. Vois-tu, mon bleu, ce qui te manque encore, c'est l'expérience et le sang-froid. Il faut prendre les choses comme elles sont. Le vice existe. Il a toujours existé. Il existera toujours. La tâche de la police n'est pas de le supprimer puisque c'est impossible, mais de le canaliser et de le faire rentrer dans son auge, chaque fois qu'il fait mine de relever la tête. Il ne faut pas te laisser monter le Job par des boniments de sacristain. Tu fais consister la vertu en futilités. Ce n'est pas de la vertu que d'avoir des crises de nerf au spectacle de la corruption et de la débauche que nous avons mission de réprimer. Que dirais-tu d'un soldat qui s'évanouirait devant un bastion qu'il s'agit d'emporter ? On s'y crotte, on s'y enlise parfois dans la boue et on s'y salit les mains, c'est entendu, mais nous n'en avons que plus de mérite à faire au bien public le sacrifice de nos répugnances. C'est en cela que tu dois faire consister la vertu. Il n'est pas de compromissions dont tu ne sois absous d'avance, si tu t'y es engagé par esprit de discipline et d'abnégation. Il n'y a pas de déchéance possible pour un homme animé

d'intentions pures. Souviens-toi de ce que nous a dit le chef : « Sous quelque couleur qu'il se présente, on ne se déshonore jamais à faire son devoir. »

Néanmoins, Beaublond n'arrivait pas à calmer les scrupules de sa conscience. Excédé de ces promiscuités qui lui semblaient dégradantes, surtout à cause des ménagements imposés, il en était venu à solliciter son changement de poste, et comme on faisait la sourde oreille à sa requête, il m'avait prié d'intervenir en haut lieu pour lui faire obtenir satisfaction. La chose était assez délicate. Je ne pouvais faire valoir en sa faveur que des arguments de nature à éveiller la susceptibilité de ses chefs et contenant un blâme implicite à leur adresse. J'aurais eu l'air de m'élever contre des pratiques qu'ils estimaient légitimes ou sur lesquelles ils étaient décidés à fermer les yeux. Et puis, comment ne pas s'égayer des scrupules de Beaublond ? Il fallait un sot de poète, comme moi, pour y compatir. Que nous voulait cet agent avec sa pruderie ridicule ? Joli prétexte à chansons et à couplets de revue. Tout Paris aurait été pris d'un fou rire. Que diable ! on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs, et qui veut la fin veut les moyens.

Le hasard m'ayant, à quelques jours de là, mis en présence de son brigadier, je m'avisai de le tâter à ce sujet. Il m'interrompit aussitôt avec vivacité :

— Ne parlez pas de cela au Chef. Vous iriez au-devant d'un refus. Nous priver de Beaublond, c'est comme si vous nous demandiez de nous lier bras et jambes.

— Pourtant, fis-je, au risque de calomnier l'homme, quel zèle pouvez-vous espérer d'un agent qui ne fait son métier qu'à contre-cœur ?

— Pour faire de la bonne besogne, il lui suffit d'être là, et d'opérer sous l'égide de La Réquimpette. Vous n'ignorez pas le rôle délicat de nos agents. Il faut qu'ils puissent se glisser dans les milieux les plus élégants et y donner l'illusion d'hommes du monde, ce qui est d'autant plus difficile que nous ne les recrutons pas parmi les bacheliers et qu'ils

ont affaire à une clientèle particulièrement fine et avisée. Un mot malencontreux, un geste involontaire, un rien, suffirait à les trahir. Or, Beaublond est peut-être le seul qui nous donne toute satisfaction sous ce rapport. Il n'a pas à se composer une attitude. Il lui suffit de rester lui-même. Il ne sent pas le « roussin ». Je ne sais où ce gaillard-là a pêché sa distinction naturelle. Ce n'est pourtant qu'un paysan. Il faut qu'on me l'ait changé en nourrice, ou que sa mère, en condition chez un châtelain, se soit oubliée dans les bras d'un grand seigneur. Il en a le port et la mine. Et il est beau, plus qu'il n'est permis de l'être à un homme, l'animal ! ce qui endort les soupçons et éveille les sympathies autour de lui.

— Pourtant, fis-je, toujours décidé à plaider sa cause, même au mépris de la vérité, il n'est pas plus instruit que ses collègues, et son langage n'est pas beaucoup plus châtié.

— Si ! et il sait se taire à l'occasion, ce qui est un privilège énorme. Et croyez-vous que les gens du monde, dans la conversation courante, ne lâchent que des perles ? J'ai entendu, l'autre soir, de mes propres oreilles, le prince de Sagan, au Pavillon d'Armenonville, quitter une société choisie en lui criant : « A la revoyure ! »

Je ne pouvais rapporter, telle quelle, cette conversation à Beaublond. Je me contentai de lui dire qu'il s'était rendu indispensable à la brigade par ses bons et loyaux services, mais le vrai motif de son maintien dut lui revenir par une autre voie, car je l'entendis bientôt se désoler de n'être pas né hors d'équerre (1) et berlo (2). Et je songeais à l'aventure de Spurina, dont nous parle Montaigne, ce jeune homme toscan, d'une beauté si « excessive » et d'une vertu si farouche que, las d'incendier les cœurs et d'être importuné de sollicitations auxquelles il ne pouvait répondre, il en vint à se considérer comme un objet de scandale et à se taillader le visage dans un accès de désespoir. Je ne crai-

(1) Bossu.
(2) Louche.

gnais pas que Beaublond recourût à cette extrémité, mais je craignais qu'il ne cédât, comme il en manifestait l'intention, à l'idée de donner sa démission, au risque de perdre ses droits déjà acquis à la retraite et de compromettre le repos et la tranquillité des siens.

Je ne pouvais que l'exhorter à la patience et le réconforter par de bonnes paroles, et puisqu'il avait pris l'air du latin, je lui citais souvent l'adage gnostique : *Non scientia mali sed usus damnat*, dont je l'invitais à faire sa devise. Hélas ! je ne savais pas qu'il était sur le point de subir la pire de ses épreuves, celle dont, avec ses nerfs de sensitive, il allait s'estimer marqué, pour la vie, d'une flétrissure indélébile. Voici :

*

Un grand personnage, l'un des plus considérables de l'Etat, et le plus athénien, allait convoler en justes noces. La cérémonie menaçait d'être troublée par une femme méchante, avec qui il avait contracté, jadis, une courte liaison de jeunesse, et qui n'avait cessé depuis lors de l'importuner de demandes d'argent, auxquelles il avait fini par ne plus répondre. C'était une éventualité fâcheuse, à quoi la Préfecture de police, avisée, se devait de parer, non sans quelque ménagement, car elle ne pouvait user de la matière forte. Rien n'eût été plus aisé que de coffrer la dame, roulée à la galanterie, et devenue justiciable du 2e bureau, mais c'eût été faire crier la presse ennemie. On n'aurait évité un scandale que pour tomber dans un pire. Il fut décidé que l'on ferait appel à La Réquimpette et à Beaublond, dont les vertus conjuguées offraient les meilleures chances de succès. On leur donna carte blanche d'agir à leur guise, après les avoir munis du viatique nécessaire, c'est-à dire d'une somme d'argent suffisante, car le grand personnage, dont l'honneur était en jeu, sachant qu'en pareil cas la lésine est une maladresse, avait mis, sans marchander, sa bourse à leur disposition. Qu'allaient-ils faire ? Ils n'en savaient rien

eux-mêmes. Ils s'inspireraient des circonstances. Ils sentaient bien, toutefois, qu'il ne pouvait s'agir de composer avec la donzelle ni de l'amadouer à prix d'argent, car le dépit, la rancune, le désir de mal faire, et la gloriole de se mettre en évidence, avaient plus de part encore dans sa résolution que la cupidité, et le plus urgent était de mettre la main dessus, car ils n'avaient jamais eu affaire à elle. La dame leur était inconnue, ainsi que sa présente adresse qu'elle avait jugé prudent de dissimuler, mais ils avaient en mains sa photographie et son signalement, et ne furent pas longs à s'instruire des établissements qu'elle fréquentait, de jour et de nuit. Ils ne réussirent toutefois à la dénicher que la veille du mariage. Ce jour-là, ils s'étaient mis, séparément de bon matin, à sa recherche. C'est La Réquimpette qui la découvrit, le premier, aux approches de midi, dégustant son apéritif à la terrasse d'un café de la rue des Martyrs. Elle était déjà sous les armes, sanglée, plâtrée, emplumée comme un cheval de corbillard. Elle était loin de sa première jeunesse. Elle avait pu être belle autrefois. Il ne lui restait plus, pour aguicher les passants, que l'éclat de sa bijouterie et l'opulence de son harnais. Une décrépitude précoce, accélérée par la fatigue des nuits blanches, accentuait les rides de son visage, creusées, sous le fard, en ornières de charroi. Il n'y vivait plus que la flamme rusée du regard. Mais eût-elle été pire encore que La Réquimpette n'aurait pas mis moins d'empressement à s'installer à la table voisine et n'aurait pas grillé du désir moins vif de nouer connaissance. Il n'oublia pas d'ouvrir, devant elle, sous un vain prétexte, son portefeuille bourré de billets bleus, estimant qu'il ne pouvait y avoir de meilleure entrée en matière, puis il se mit à lui décocher, comme à la dérobée, des œillades suppliantes. La vieille, depuis longtemps réduite à solliciter les hommages, parut flattée de cette invite spontanée. Elle y répondit comme il convenait. La glace était bientôt rompue et les chaises rapprochées. La Réquimpette, expert en boniments, mena rondement les

choses. Il proposa un déjeuner et une partie de campagne :

— Soit ! dit la dame, mais pas trop loin, car je ne suis pas libre, demain, je vous en préviens. Je dois passer la journée au chevet d'une parente malade. Les devoirs de famille, vous comprenez, c'est sacré.

— A un jour près ça peut se remettre, insistait l'homme. Ça serait si joli d'aller, comme en voyage de noces, cacher son bonheur, quelque part, loin de Paris. On aurait l'air de deux tourtereaux : Quelles délices ! La nature !... les grands bois... les fleurs !... les étoiles...

Le matois avait beau déployer les ressources de son éloquence, la dame persistait à se dérober : « Après-demain si vous voulez ! » et La Réquimpette sentait croître une inquiétude, lorsque Beaublond parut. Passant, le nez au vent, il les avait aperçus de loin, et venait droit à eux.

— Tiens ! ce cher ami, s'écria La Réquimpette, jouant la surprise,... çà, c'est une veine, par exemple ! Tu vois, je suis en bombe. Ça ne fait rien, tu n'es pas de trop... Tu peux t'asseoir, n'est-ce pas, madame ?

— Mais certainement, dit la dame, plus on est de fous, plus on rit.

Mais la dame ne riait plus. Au seul aspect de Beaublond, son visage avait changé. Quel splendide gaillard ! Le charme de sa personne avait, d'emblée, opéré sur elle. Elle s'en était sentie remuée jusqu'aux moelles, et puisqu'il se disait libre et qu'il acceptait d'être de la partie, elle sentit fléchir son obstination.

Après un déjeuner, fortement arrosé de champagne et de liqueurs, à l'hôtel *Terminus* de la gare Saint-Lazare, elle acceptait de prendre le train en compagnie de ses deux cavaliers, sans même demander où l'on allait. Elle aurait suivi Beaublond jusqu'au bout du monde. Et parce que Beaublond, que son collègue ne cessait de remonter en lui soufflant à l'écart : « Fais donc l'aimable, espèce de gourde ! » avait des attentions pour elle, le voyage lui parut court. Elle se croyait encore dans la banlieue de

Paris, à la descente du train. Elle s'étonna de trouver une grande ville, des rues pleines de foule, des mâts, un bassin, la mer. C'était Le Havre. Aussi bien, peu lui importait, puisqu'elle s'y promenait au bras de Beaublond et qu'elle respirait sa jeunesse et sa santé.

— Il est très chic, votre ami, confiait-elle à La Réquimpette.

— Je vous crois ! un fils de famille galetteux, et une... primeur !

— Pas possible ! vous vous moquez.

— Aussi vrai que je vous le dis. Vous ne voyez donc pas comme il est gauche avec les dames ?

Mais, tandis que la dame exulte, La Réquimpette s'assombrit. Maintenant que la nécessité de brusquer les choses la presse moins, et qu'un premier succès lui a permis de reprendre haleine, il envisage la situation de sang-froid. Un point noir subsiste à l'horizon. Un revirement de la dame est toujours possible. Le Havre n'est pas si loin de Paris. Il n'a qu'un seul atout sérieux dans son jeu, mais qui risque de lui claquer dans la main, c'est Beaublond. Ah ! si ce dernier voulait ! Profitant d'un moment où ils se trouvent seuls, au café, tandis que la dame répare au lavabo le désordre de sa coiffure, il lui en glisse un mot à l'oreille. Beaublond se récrie :

— Jamais de la vie, par exemple !

— Tu n'es donc pas un homme ?

— Pas dans le sens où tu l'entends. Me colleter avec la Pègre, ça me connaît. Je l'ai prouvé à la *voie publique*, mais paillarder à la flan, ça n'est pas dans mes cordes. C'est déjà trop que de me laisser aller à sourire à cette vieille gaupe quand la bouche me démange de lui dire ses vérités. Le reste te regarde. C'est d'ailleurs convenu entre nous.

— Je ne m'en dédis pas, mais c'est toi qu'elle veut. Ça crève les yeux. C'est pour toi seul qu'elle est venue jusqu'ici. Toi seul es capable de la retenir. Si elle se voit ré-

duite à ma compagnie, elle en éprouvera une déception. Elle est fichue de nous plaquer, de colère, demain matin, pour regagner Pantruche. Songe que les rapides rappliquent en moins de quatre heures à la gare Saint-Lazare, d'où l'église Saint-Germain-des-Prés n'est pas si loin que la rombière n'ait le temps d'y paraître au début de la cérémonie. Et alors, c'est la pagaie !

— Il fallait la mener plus loin.

— Oui, si c'était à refaire, mais le vin est tiré, il faut le boire.

— Tant pis !... Arrange-toi. Je m'en lave les mains.

— Voyons, mon petit Beaublond, sois raisonnable et comprends les choses. Nous sommes chargés d'une mission importante et, comme qui dirait, diplomatique. Le grand patron a mis sa confiance en nous. Il y va de notre situation. Songe à ton avenir, à ton pain, à celui de ta femme et de tes enfants. Tu ne vas pas nous faire échouer au port pour une bagatelle.

— Tu appelles ça une bagatelle !

— Oui, une bagatelle... et, après tout, tu commences à me faire suer avec tes giries de sainte Nitouche. Tu me fais honte. Tu déshonores la brigade. Ce n'est pas seulement le grand patron qui t'a fait l'insigne honneur de mettre sa confiance en toi. C'est le gouvernement de la République. Tu as à défendre la réputation de l'un des premiers magistrats de l'Etat, et tu flanches ! Tu canes comme une poulle mouillée. Heureusement, je suis là. N'oublie pas qu'en ma qualité d'ancien, j'ai le droit de commander.

— Si c'est ma démission que tu veux, dis-le tout de suite : je te la donne !

— Tu es fou, mon pauvre pote ! Ta démission ! mais tu n'es plus libre de la donner. Démissionner en pleine action, c'est déserter, c'est trahir. Et réfléchis un peu à ce qui arriverait par ta faute. Tu laisserais éclater un scandale à grand orchestre, un scandale qui risquerait d'ébranler l'Etat, puisqu'il fournirait des armes aux *anarchos*, aux sans-

patrie, à tous les chambardeurs de la Société, un scandale qui serait exploité, à l'étranger, par tous les ennemis de la France, et dont ils triompheraient. Et quand des milliers de braves gars sont prêts à sacrifier leur vie pour l'honneur du drapeau, toi, pour la même cause, tu refuserais de faire un geste! que dis-je?... un geste? Pas même!... le simulacre d'un geste, car personne ne te force à y aller de franc-jeu avec la dame, mais de la tenir en haleine un temps suffisant pour la mettre hors d'état de nuire. Elle ne te prendra pas de force, après tout. Ruse, ajourne, fais du « chiqué », jusqu'au moment de lui tirer ta révérence, demain matin, après le départ du rapide de huit heures. Ce n'est pas au-dessus de tes forces. Des Saints ont fait pire, qui n'y ont pas perdu leur auréole.

La sueur perlait au front de Beaublond, tant que La Réquimpette en eut pitié.

— Ecoute, frérot, tu me fais de la peine. Allume une cigarette et remets-toi. Je veux bien te faire une dernière concession. Coupons la poire en deux. Prenons le sort pour arbitre. Jouons l'affaire en cinq sec, à l'écarté. Le perdant s'appuiera la corvée. J'avoue que c'en est une, mais le Devoir avant tout. Si tu perds — vois, comme je suis bon zigue ! — j'essaierai de te sauver la mise encore un dernier coup. Je ne ferai appel à toi que si je sens la partie compromise, mais, alors, sans dérobade ni réclamations possibles de ta part. Le sort l'aura voulu. C'est dit ?...

– Soit ! fit Beaublond.

Ils se firent apporter un jeu de cartes, et c'est Beaublond qui perdit.

*

J'étais avisé de la mission des deux lascars. La lecture des journaux, relatant les détails de la cérémonie du mariage, déroulée sans incident, m'apprit qu'elle avait réussi, mais je devais attendre leur retour pour en connaître, de

leur bouche, les péripéties et l'étendue du sacrifice de Beaublond. C'est lui qui s'était « appuyé la corvée ».

On imagine aisément qu'il en rapportait un cœur aigri et une conscience bourrelée de remords, car, pour comble de fatalité, la ruse ne lui avait servi de rien. Il avait eu beau jouer de tous les prétextes, alléguer la fatigue du voyage, un malaise subit; la goule vorace, par une attaque brusquée, dans l'engourdissement du premier sommeil, avait réussi à triompher de lui. « Elle m'a eu, la coquine! m'avouait-il, avec un geste de violent désespoir. Aussi avais-je la tête lourde et les idées brouillées, car pour gagner du temps et reculer l'échéance, nous avions traîné jusqu'à deux heures du matin dans les cafés de la ville, et, si attentionné que je fûsse à boire modérément, il avait bien fallu me départir de ma sobriété habituelle. Le ciel m'est témoin pourtant que je ne méritais pas un tel affront! Je ne m'en relèverai jamais. Me voilà un homme désemparé. Comment oserais-je, désormais, embrasser ma femme et mes enfants sans rougir? Je suis plus résolu que jamais à démissionner. »

— Dites à vous jeter aux aventures. A quoi bon? Ce serait trop tard maintenant, puisque le coup est fait. Récriminer ne sert de rien. Après tout, ce n'est qu'un accident comme il en arrive, dans la vie, aux plus honnêtes gens, qui ne s'en estiment pas déshonorés pour cela, sans même avoir l'excuse du Devoir. C'est l'intention qui fait le crime. N'y pensez plus que pour escompter la récompense méritée.

La récompense ne se fit pas attendre.

Puibaraud, manœuvrier de police retors, avait du moins le mérite d'être franc et carré, dans le privé, avec son personnel. Il ne mâchait pas le blâme, mais il ne mâchait pas non plus l'éloge, et savait généreusement récompenser les services rendus. Il fit venir La Réquimpette et Beaublond et les félicita de leur coup de maître. Il leur tint le langage de Napoléon à ses grenadiers : « Soldats! je suis content de vous! » Il regrettait de ne pouvoir, à cause de leur situation modeste, leur faire décerner l'étoile des braves. Il

décerna les galons de sous-brigadier à La Réquimpette. Il ne le pouvait à Beaublond, trop jeune de service, mais il l'invita à lui désigner, parmi les mesures de faveur possibles, celle qui lui serait le plus agréable.

— Changer de service, Monsieur le Directeur, dit Beaublond.

— Changer de service! s'étonna Puibaraud, avez-vous donc à vous plaindre de vos chefs ?

— Non ! Mais...

— Mais... quoi ?...

Beaublond, intimidé, ne sachant comment formuler ses griefs sans mécontenter le maître, se taisait. La Réquimpette intervint par charité.

— C'est que... je vais vous dire, monsieur le Directeur, Beaublond, c'est une « demoiselle ».

— Comment, une « demoiselle ! » Avec une carrure d'athlète comme la sienne ? Il est marié, père de famille. J'ai là, sous les yeux, ses états de service. Ses notes le montrent plein de virile endurance et d'énergie. Il a accompli des actes de courage à la Sûreté, et je suppose que ce n'est pas comme « demoiselle » qu'il a mené à bien l'affaire du Havre.

— Quand je dis une « demoiselle », reprit La Réquimpette, c'est une façon de parler. Je veux dire qu'il est pudibond et n'aime pas à se mêler des affaires de...

La Réquimpette allait lâcher le mot tout de go. Il se ravisa à temps, cherchant un euphémisme. Puibaraud, qui n'y allait pas par quatre chemins, acheva crûment : les affaires de *cœur*...

— Je n'osais pas le dire, Monsieur le Directeur, c'est cela même. Sa pudeur s'en offusque et l'affaire du Havre est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase.

La face ronde de Puibaraud s'épanouit, subitement.

— Un agent vierge! s'écria-t-il. L'espèce en serait rare. Dommage qu'il ne le soit pas tout à fait, ce serait notre agent-mascotte.

Et il se mit à rire à gorge déployée, car ce tigre riait.

— Mais, reprit-il au bout d'un instant, je ne vois pas trop dans quel service il serait assuré de ne pas redonner du nez dans cette sorte d'affaires, puisque c'est, en matière de police, le fonds qui manque le moins. Même au service de l'identité judiciaire, sa pudeur serait exposée aux accrocs. Il aurait à mensurer des gens tout nus.

— Je retournerais volontiers à la Sûreté, dit Beaublond.

—Ce serait lui faire un trop joli cadeau, répondit Puibaraud, laissant percer son aigreur à l'endroit d'un service dont le Chef savait lui tenir tête. Puisque j'ai mis la main sur une perle, je la garde. En feuilletant votre dossier, Beaublond, j'ai constaté la belle écriture et la rédaction aisée de vos rapports. Vous feriez un excellent agent-secrétaire. Puisque je vous dois une récompense, vous serez désormais attaché à ce titre à mon cabinet. Une vacance vient précisément de s'y produire. Vous y pourrez vivre en vierge et vous n'y serez plus martyr.

— Vous voyez, dis-je à Beaublond, lorsqu'il m'en apporta la nouvelle, que j'avais raison de vous incliner à la patience. Tout vient à point à qui sait attendre.

Et le brave garçon était inondé d'une telle joie qu'il ne trouva à me répondre que ces mots : « Ah ! monsieur le Commissaire,... enfin,... je respire ! »

ERNEST RAYNAUD.

L'ADIEU

—

Adieu, qu'en ce chant te remène
mon cœur que la douleur détruit.
Adieu est si plein de ma peine
que mieux vaudrait n'écrire que lui.

Adieu, le soir descend. L'Automne va finir,
adieu, l'illusion trépasse, des soupirs
chargent les souffles froids de la bise arrivée.
Adieu, au pré jauni le colchique a fané.

Adieu, plus le soir la lampe
n'éclairera nos deux fronts près.
Seul le silence qui rampe
régnera dans ta chambre après.

Adieu, l'aube en vain blanchira les faites,
en vain les coqs dans le matin
referont leurs cris, plus ta tête
n'aura mon bras pour traversin.

Adieu, dans les froids de décembre
nos deux réveils seront mauvais.
Plus de baisers dans nos deux chambres
aux murs désormais étrangers.

Adieu, ferme vite ta porte
et n'agite pas ton mouchoir,
vite il vaut mieux ne plus te voir
et croire ainsi que tu sois morte.

Adieu. Peut-être qu'après bien des neiges,
à l'heure où tu songeras seule,

courbant vers l'âtre et le linceul,
je reviendrai heurter, qu'en sais-je?
au heurtoir comme autrefois.

Mais alors tu seras si vieille,
et moi-même si vieux, si vieux,
que j'expirerai sur le seuil
et toi pleurant dans ton fauteuil
pour avoir pu, ce jour de deuil,
pour avoir pu se dire Adieu.

STÉPHANE VINCILEONI.

MADAME DE SÉVIGNÉ

Aux temps ingénus où régnait l'esprit historique, retrouver dans une œuvre le reflet de son époque, c'était pénétrer au plus intime d'elle-même, c'était l'expliquer comme un effet rattaché à sa cause naturelle.

Nous ne sommes plus capables d'avoir foi dans une théorie, si ingénieuse et si compréhensive qu'elle puisse être. Nous nous réjouissons en voyant ce que toute théorie enclôt de faits réels, nous sourions en pressentant tout ce qui lui échappe. Notre goût de recherche joint au sentiment de la demi-vanité de toutes recherches, notre désir de construire des hypothèses joint au désir contraire d'en saisir l'insuffisance, nous permettent toutes sortes de jeux. Un type d'homme plus agile, plus enlaçant, plus disloqué, plus apte à l'étreinte des choses mouvantes et inconsistantes, se façonne au milieu des étrangetés et des difficultés de notre époque. Ce nouveau type d'homme à aucun moment n'est parfaitement défini. Rien de cristallisé en lui. Il est tout en mue perpétuelle, tout en devenir et en états changeants. Il ne se pose nulle part dans le monde extérieur et nulle part dans son moi, que toute nouvelle contemplation lui rend un peu plus lointain. Nos esprits assouplis se campent avec aisance, pour des équilibres d'une minute, au sein de toutes les contradictions et de tous les illogismes.

Ces quelques réflexions pour nous autoriser à joindre au problème classique : en quoi la correspondance de Mme de Sévigné reflète-t-elle le XVIIe siècle ? — ce nouveau problème : en quoi les Lettres de l'agréable marquise mirent-elles des modes de sentir et d'exprimer du XXe siècle ?

Pour nous autoriser à poser pareille question, l'appui de quelques esprits de valeur ne nous est pas superflu.

Remy de Gourmont, le seul homme qui, au témoignage d'Anatole France, n'ait jamais écrit une sottise, n'a-t-il pas formulé cet axiome : « Tout a toujours coexisté » ? Le très sage Faguet n'a-t-il pas avancé cette décisive affirmation : « Un grand écrivain est un contemporain de l'avenir » ? Et Le Dantec n'a-t-il pas prétendu qu'un grand homme est souvent plus évolué que ses contemporains, ce qui peut, sur certains points, lui donner une avance de plusieurs siècles ?

Si les opinions de ces esprits sagaces sont autre chose qu'un cliquetis de mots, il est tout naturel que les œuvres du XVIIe siècle projettent des antennes dans la vie du vingtième.

Un des caractères les plus accusés de nos esprits d'aujourd'hui nous paraît en tous domaines une hantise de la vitesse. Le rythme de notre vie se fait chaque jour un peu plus vif. Le cinéma par surcroît nous habitue à une vision trépidante du monde, toute en sautes brusques et en déroulements rapides. Un style de la vitesse se forge sous nos yeux. Voulons-nous rapporter un événement, il faut que la narration coure et bondisse. D'un coup d'œil, nous glanons les cimes essentielles et notre phrase saute de l'une à l'autre par-dessus tous les détails secondaires. Nous tendons ainsi à faire notre verbe plus accéléré que la réalité la plus preste. Appelons cela, si vous le voulez bien, des narrations tourbillonnantes ou encore du style-cinéma.

Regardez les narrations de Mme de Sévigné. Vous trouverez facilement des pages qui par leur vitesse et leur nerf semblent faites à dessein pour complaire aux goûts d'aujourd'hui. Lisez le récit de la querelle entre le prince d'Harcourt et La Feuillade. En quatre ou cinq lignes, l'origine du conflit, la vive discussion, assiettes et couteaux jetés à la tête l'un de l'autre et, le soir, au Louvre, nos deux lutteurs se parlant le plus aimablement du monde. Voyez encore la lettre sur l'accident de l'archevêque de Reims :

L'archevêque de Reims revenait hier fort vite de Saint Germain, comme un tourbillon... Ils passaient au travers de Nanterre, tra, tra, tra. Ils rencontrent un homme à cheval, gare, gare...

Voyez le carrosse à six chevaux passant par-dessus l'homme et son cheval, le tout se renversant, puis, de ce méli-mélo, l'homme et le cheval sortant et partant au galop, tandis que l'archevêque remis debout les injurie de loin, et voyez si l'on peut trouver mieux comme scène de cinéma, comme narration accélérée où les faits tombent en tourbillon les uns sur les autres, sans laisser de temps au lecteur pour se remettre de sa surprise.

En regard de ces narrations tourbillonnantes, il faut mettre un certain art de trousser le portrait où triomphe la même qualité de vitesse.

Tout le monde au XVIIe siècle fait des portraits. C'était le genre à la mode. Mode heureuse : elle nous a valu La Bruyère. Dire que les *Lettres* de Mme de Sévigné nous offrent une galerie de portraits aussi riche et aussi variée que celle de La Bruyère serait ne rien dire de nouveau. Comparez les deux manières. La Bruyère : juxtaposition patiente d'une foule de traits d'observation, souci d'être complet. Mme de Sévigné : obsession de vitesse. Un regard brusque et incisif sur le modèle. En hâte, deux ou trois traits saillants lui sont dérobés. Deux ou trois coups de plume et bon gré, mal gré, à la diable, le personnage se campe devant nous. Dans l'éclair d'une ligne, il émerge soudain comme un diablotin jaillit de sa boîte à ressort. Le portrait se réduit même à l'occasion à un seul geste : ici ce sera une certaine manière de donner un coup de chapeau ; là, ce sera une façon toute spéciale de faire traîner de longues manches à table. Ces portraits campés à la va-vite, appelons-les des portraits à la volée. Voyez M. de Béthune à la donquichottesque allure :

Grand, maigre, un air de fou, sec, pâle, enfin comme un vrai stratagème.

Souvent, par surcroît, une comparaison inattendue, pour la sensation d'ensemble du personnage. Une grande femme sèche ressemble « à une aiguille à tapisserie ». Une femme qui s'habille sans simplicité et sans goût est ainsi présentée :

Je vous ai parlé de la Launay ; elle était bariolée comme la chandelle des Rois, et nous trouvâmes qu'elle ressemblait au second tome d'un roman, ou au roman de la Rose tout d'un coup.

Cette manière d'esquisser vivement un portrait par quelques comparaisons au plus haut point surprenantes et inattendues, est-elle sans rapport avec de très actuels modes d'expression ?

Qui n'a remarqué un nouveau tour descriptif chez beaucoup d'écrivains d'aujourd'hui ? Plus d'inventaires à la Balzac, plus de visions amples et minutieuses à la Flaubert. On ne fige plus le spectacle. Quelques brusques éclairs jetés sur lui. Ce qui tire l'œil saisi dans une suite de fulgurations. Puis entassement rapide et chaotique de ces brèves et intenses visions pour substituer dans l'esprit du lecteur, à une impression de succession, l'impression de simultanéité vivante.

Or, lisez la lettre où Mme de Sévigné peint la noce de Mlle de Louvois. La technique de la description est d'une modernité qui fait rêver :

J'ai été à cette noce de Mlle de Louvois : que vous dirai-je ? Magnificence, illustration, toute la France, habits rabattus et rebrochés d'or, pierreries, brasiers de feu et de fleurs, embarras de carrosses, cris dans la rue, flambeaux allumés, reculements et gens roués ; enfin le tourbillon, la dissipation, les demandes sans réponse, les compliments sans savoir ce que l'on dit, les civilités sans savoir à qui l'on parle, les pieds entortillés dans les queues : du milieu de tout cela, il sortit quelques questions de votre santé...

Ce chaotique grouillement de vie, ces traits rapides et resserrés qui flamboient, ces éléments de phrase jetés en vrac dans un amusant pêle-mêle et enfin cette structure

hachée et trépidante de la phrase, tout cela n'est-il pas xxe siècle à souhait ?

Passons à l'expression. Maints écrivains d'aujourd'hui quêtent dans le style l'élément surprise. La phrase harmonieuse qui déroule un flot doux et uni, sans heurts, sans inégalités de valeur, satisfait mal nombre de nos contemporains. Le terme inattendu qui donne un choc dru, qui jaillit avec un vif relief et rompt la trame du discours, leur agrée mieux. Dissonances, brusque imprévu, soudaines ruptures, expression-surprise, tout cela est fort en vogue.

Eh bien, Mme de Sévigné excelle dans cet art de rencontrer l'expression tout à la fois imprévue et désirée, choquante et agréable. Ici, c'est un mot de la vieille langue, fort savoureux et un peu grossier, qui prend une valeur d'inattendu dans cette langue polie et régulière du xviie siècle ; là, c'est un terme du langage familier ou technique qui s'égare à conter des épisodes de la vie de cour ; ailleurs, c'est l'expression qui rapproche des choses peu accoutumées à se joindre ; c'est encore le mot qui, au lieu de traduire avec propriété et exactitude, exagère à l'improviste ; c'est enfin la comparaison cocasse qui semble tomber on ne sait d'où.

N'est ce point Victor Cousin qui parla jadis du style « hasardé », de la délicieuse marquise ? Nous sommes dans une époque qui veut capter tous les hasards, et ce style hasardé,épanoui sur la façade classique du xviie siècle, nous semble assez parent de l'expression surprise ou encore de l'expression-trouvaille qui tentent certains écrivains d'aujourd'hui. Des exemples ? On en glanerait par centaines. Mme de Sévigné aime Bussy son cousin « un peu rustaudement ». Elle le remercie d'avoir rouvert la porte de leur commerce, « qui était tout démanché ». Sa petite-fille Marie-Blanche « sera dans quinze jours une pataude, blanche comme de la neige, qui ne cessera de rire ». S'agit-il de doubler une robe de chambre d'une étoffe couleur du feu, Mme de Sévigné trouve à cette étoffe « l'air d'une impéni-

tence finale ». Son fils est « un trésor de folie » qui a l'esprit « fricassé dans la crème fouettée ». Voit-elle à la messe les airs importants de certains « petits-messieurs » ? Elle voudrait bien « leur donner d'une vessie de cochon par le nez ».

N'allons pas conclure que Mme de Sévigné nous offre toujours l'exemple du modern style de la vitesse. N'allons pas conclure que sa phrase est toujours tissée d'expressions-surprise. Mais il est curieux de voir que cela se rencontre assez fréquemment dans ses lettres.

Un autre aspect essentiel de sa physionomie place Mme de Sévigné dans notre atmosphère d'aujourd'hui. On chercha il y a quelques mois un patron pour la corporation des journalistes. Le journal, le journalisme, le tour d'esprit du journaliste, choses tout à fait caractéristiques du monde d'aujourd'hui.

On proposa pour patron des journalistes des écrivains tels que Voltaire et Paul-Louis Courier. Les droits de Mme de Sévigné me semblent plus valables. Cherchez une autre correspondance qui donne à ce point l'impression d'une vraie « gazette ». Chez Paul-Louis Courier, trop de ciselage du style, alors que le vrai journalisme réclame des impressions saisies à la volée et fixées toutes vives dans la primesautière expression. Voltaire ? Un « moi trop étendu » qui cache les choses derrière lui au lieu de s'effacer derrière elles. Mme de Sévigné au contraire aime l'anecdote pour l'anecdote, le fait piquant pour l'unique plaisir de le conter. Elle disparaît naïvement elle-même pour faire valoir l'événement. La correspondance de Mme de Sévigné est le plus divertissant recueil des « faits-divers » du XVIIe siècle. Cette grande dame épie l'affaire piquante du jour avec un esprit fureteur et tous sens aux aguets. Comme le rédacteur qui tient aujourd'hui la rubrique des « Faits-divers » dans un journal coté, elle s'entend à trousser l'anecdote, elle lui donne un petit air singulier, elle la sort à merveille de la banalité. Joignez à cela le ton mi-

sérieux, ni plaisant, une dose convenable d'humour, une allure désinvolte pour signifier qu'on ne prend pas très au sérieux les aventures plus ou moins tragiques, et il vous apparaîtra que souvent Mme de Sévigné a spontanément trouvé l'attitude d'esprit et le tour de main du journaliste d'aujourd'hui.

Si ce jeu vous intéresse, vous découvrirez facilement dans la *Correspondance* les diverses rubriques de nos journaux : les grandes nouvelles de politique extérieure et de politique intérieure ; les « on dit », c'est-à-dire les potins de la cour et de la ville ; les faits divers proprement dits, c'est-à-dire les aventures et mésaventures de toute espèce ; vous trouverez même le courrier littéraire et la chronique théâtrale. La rubrique de la mode est loin d'être négligée. Lorsque toutes les femmes se font couper les cheveux, Mme de Sévigné ne manque pas de décrire par le menu la nouvelle coiffure. Avec un peu de bonne volonté, vous iriez jusqu'à trouver une chronique médicale dans les *Lettres* de la marquise, et vous vous réjouiriez d'apprendre les merveilles accomplies par le bouillon de vipères, l'essence d'urine et le quinquina, nouveau remède auquel nulle maladie ne résistait.

Réjouissons-nous qu'au siècle épris de tout ce qui est d'ordre général et universel, de vrais tempéraments de journalistes n'aient pas méprisé toutes ces anecdotes et « faits-divers » qui, à première vue, semblent appartenir à l'ordre du changeant et de l'accidentel, et qui parfois cependant captent quelques traits essentiels de l'homme et de la vie.

§

Maintes fois, Mme de Sévigné s'interrogea sur la lettre, sur ce qui fait son intérêt et son agrément. En groupant l'ensemble de ses réflexions, on constituerait facilement une esthétique de la lettre. Une telle expression cependant pèserait trop pour la libre fantaisie de la marquise. Elle incite-

rait à penser qu'elle s'est forgé d'abord des principes, puisqu'elle a cherché à les appliquer, ce qui n'est pas le cas. Cependant, Mme de Sévigné d'une manière tantôt instinctive, tantôt consciente, se met, au moment d'écrire, dans certaines attitudes d'esprit qui engendrent plusieurs des caractères les plus intéressants de sa correspondance. Ce sont ces attitudes nées de son tempérament, puis devenues conscientes, qu'il est bon de préciser.

Contemporaine de Racine, de Molière et de Boileau, ne nous étonnons pas de voir Mme de Sévigné prendre, tout en laissant courir sa plume, une attitude de *fidélité au vrai*. Tous les grands esprits du XVIIe siècle font l'accord sur cette donnée : rien ne peut intéresser que le vrai. Passion du vrai poussée si loin qu'ils en arrivent souvent à cette prodigieuse jonglerie d'assimiler le beau au vrai. Sur ce point d'ailleurs, les doctrines dépassèrent les sentiments réels, comme la chose arrive souvent.

Quand Mme de Sévigné lit une lettre de sa fille, qui lui impose la sensation plénière du vrai, elle éprouve une émotion d'ordre esthétique. Le vrai la charme dans les lettres qu'elle reçoit, elle croit charmer à son tour par la naïve vérité des sentiments et des peintures.

Etre vrai dans une lettre, ce sera exprimer en toute sincérité des sentiments vécus et ses opinions propres sur toutes choses. Etre vrai, ce sera respecter le réel, le peindre tel qu'il est, sans l'affadir et sans l'idéaliser, sans y retrancher et sans y ajouter. Chez Mme de Sévigné, le désir du vrai aboutit souvent au réalisme parfait, tout comme chez Boileau. S'est-elle purgée ? a-t-elle un trouble de digestion ? elle emploie toute une page s'il le faut pour peindre ses coliques et ses vomissements. Si la colique est décrite avec exactitude, la marquise en est toute fière :

Voilà, dit-elle, une belle narration bien divertissante et bien nécessaire, mais elle est vraie, ma bonne ; il n'y a pas un mot pour un autre... J'ai voulu vous dire la chose tout juste et tout naïvement comme elle s'est passée.

Etre vrai, ce sera encore vouloir l'expression franche, exacte, le mot propre, même s'il appartient au vocabulaire le moins noble. Il faut laisser de côté toute susceptibilité, toute délicatesse édulcorée dans le choix des expressions.

S'agit-il d'évoquer la triste fin de Madame la Dauphine? Mme de Sévigné dira :

Enfin, voilà cette pauvre Dauphine morte, bien tristement, bien *salement*.

Fait-elle allusion à la visite d'une personne qui s'est trouvée mal chez Mme de Grignan ?

La vilaine bête ! Mais de quoi s'avise-t-elle de vous apporter son cœur sur ses lèvres, et de venir de quinze lieues rendre *tripes et boyaux* en votre présence.

C'est cette expression franche et loyale du réel que Mme de Sévigné dénomme naturel et naïveté.

Peut-être n'a-t-on pas assez remarqué le goût du XVIIe siècle dans l'ordre artistique pour le mot « naïveté ». Quand on parle de « naturalisme des classiques », l'expression est trop massive par rapport aux œuvres elles-mêmes. Il faut l'aérer, la rafraîchir, par le mot « naïveté », sur lequel il y aurait tant à dire que nous n'en dirons rien.

§

Sans doute, il est des lettres où Mme de Sévigné ne songe qu'à laisser naïvement s'épancher le sentiment qui l'agite ; il en est d'autres où elle ne songe qu'à conter ingénument ce qu'elle a vu, mais, bien souvent, elle envisage le plaisir qu'elle doit apporter à son correspondant. C'est la transposition dans la lettre de ce désir de plaire que les grands écrivains du temps étaient unanimes à revendiquer. Tendance qui reflète l'esprit de sociabilité du siècle ! D'autre part, mettre tout en jeu pour qu'une lettre apporte « divertissement » à sa fille est chez la marquise une forme même de l'amour maternel.

Comment « divertir » ? Par le badinage. Ce goût du badi-

nage dans la lettre ne distingue pas Mme de Sévigné de son temps. Le badinage est une forme d'esprit plus accusée au XVIIe siècle qu'on ne le croirait à première vue. Il est tout en fines nuances chez La Fontaine. Moins léger, il n'est pas absent de l'œuvre de Boileau. Sa place est très honorable dans les conversations. Comme il demande ingéniosité et raffinements, il entre pour une part dans l'esprit précieux. Et çà et là, il met des touches de préciosité dans certaines œuvres classiques. Le badinage de Mme de Sévigné correspond dans la lettre à ce que La Fontaine dénommait « gaîté » dans la fable. Il est dans la *Correspondance* un élément de fantaisie, de jeu, de légèreté, d'ingéniosité et d'esprit. Il en masque en partie le réalisme foncier. Peindre exactement le réel et badiner s'opposent d'une certaine manière. Car badiner vous conduit souvent à des déformations plus ou moins prononcées du réel pour le rendre curieux et piquant.

Badiner, c'est prendre toutes choses avec gaîté, enjouement et bonne humeur. C'est se refuser à voir leur caractère tragique et douloureux pour fixer et accentuer leurs apparences amusantes. Badiner, c'est toucher à tous les problèmes avec un ton désinvolte, comme si tout cela n'était que bagatelle. Le badinage est un jeu de l'intelligence dans la superficie plaisante des choses. Il interdit la réflexion sur ces choses et laisse de côté les réactions de la sensibilité. Badiner est une forme très estimée des époques où règne l'esprit de sociabilité. Car l'esprit de sociabilité suppose oubli constant de la poignante douleur du monde et effacement perpétuel de la sensibilité individuelle. Le badinage est un terrain facile et indulgent où tous les esprits peuvent se rencontrer avec plaisir. Si badiner impose de se tenir en surface, badiner demande par contre une extrême agilité d'esprit pour élaborer ces rapprochements venus de loin et qui placent l'objet dont on parle dans un réseau de rapports imprévus et piquants. Badiner, c'est vouloir surprendre et vouloir amuser par cette surprise même. Le

badinage mêle volontairement tous les ordres et prend plaisir à jeter les choses sévères dans une atmosphère plaisante et inversement les choses frivoles dans une atmosphère de gravité. L'insolite lui plaît. Il est des badinages lourds et pénibles quand on les sent trop apprêtés et trop voulus. Il en est d'exquis. Ceux de Mme de Sévigné, malgré quelques cas où la recherche est visible, méritent ce titre, car elle avait, pour les réussir, extrême vivacité, extrême agilité, extrême mobilité d'esprit avec une imagination spontanément fertile en rapprochements imprévisibles et surprenants. C'est pourquoi on trouverait dans les *Lettres* les modèles de toutes sortes de badinage, du plus simple au plus compliqué.

Dire d'un homme vêtu simplement qu'il est « une véritable nudité », dire après une suée qu'on a rendu toute l'eau qu'on a bue depuis qu'on est au monde, voilà le badinage par exagération. Ce goût pour l'exagération tonifie çà et là le style de la marquise, tout en contredisant son goût pour l'expression exacte.

Deux courtisans couverts de parures s'accrochent par leurs ornements sans qu'on puisse les séparer. Mettre en jeu à ce propos la théorie des « atomes crochus », voilà le badinage fondé sur des rapprochements inattendus. Ses souvenirs de lecture fournissent souvent à Mme de Sévigné l'occasion des plus cocasses rapprochements. Cela donne parfois une légère impression de pédantisme à la cavalière qui ne manque pas de saveur.

Badinage particulièrement curieux la lettre où est si plaisamment discutée la doctrine de Malebranche, en appliquant cette vaste explication de l'univers au cas futile et concret de confitures et de sucre mangés par les souris. Voltaire n'oubliera pas cette méthode badine de discuter les systèmes philosophiques.

Badinage contraire la lettre sur la bassette élevée au rang de moyen choisi par Dieu pour convertir Mme de la Sablière !

Maîtresse en l'art subtil d'établir d'heureuses disconvenances entre le ton et le sujet, comme on comprend l'amour de Mme de Sévigné pour La Fontaine et son art de conter ! Mme de Sévigné et La Fontaine, ces deux esprits sont d'ailleurs à réunir par bien des points !

Le danger du badinage, c'est qu'il masque parfois la sensibilité et la bonté naturelles. Il donne à l'occasion aux esprits qui s'y adonnent une apparence de sécheresse dont il ne faut pas toujours être dupe. Le badinage sur les mutins de Bretagne a quelquefois caché aux yeux de l'avenir la très grande bonté de la marquise, attestée par de multiples faits. Il reste d'ailleurs à savoir si ce badinage sur la répression des émeutes bretonnes n'était pas destiné à faire passer des détails très scabreux donnés par la belle-mère d'un lieutenant-général du Roi.

Les traces de « précieux » qu'on peut relever chez Mme de Sévigné sont assez souvent apportées par son goût du badinage. Elevée dans la société précieuse, mais détachée d'elle par son réalisme, Mme de Sévigné garde parfois le tour précieux pour obtenir de divertissantes expressions. Quand elle parle « précieux », presque toujours elle se moque et veut amuser son correspondant.

Mais aussi que d'expressions ingénieuses, crépitantes d'esprit, enfante ce goût pour le badinage ! Touches qui çà et là sortent du naturel et de l'exacte simplicité, mais dont on se réjouit tout de même. Car enfin, propriété des termes, simplicité de l'expression, cela n'est pas tout le style. Il y faut en outre quelques gouttes de poison pour le tonifier et lui donner du bouquet.

§

Se soucier d'être vraie et s'adonner au badinage ne tirent guère Mme de Sévigné hors de son temps. Mais s'abandonner à la spontanéité lui fait une physionomie plus singulière.

Mme de Sévigné possédait un habituel état de verve, un

riche vocabulaire, un don de penser vite et une rapidité fulgurante dans l'association des idées. Elle s'abandonna à la spontanéité en suivant la pente de son tempérament, elle constata sa réussite, et ce qui était d'abord instinctif fut presque élevé au rang de méthode. Elle vit fort bien qu'elle obtenait ainsi une sorte de style « dérangé » et « négligé » dont l'effet était peut-être plus vif que celui d'un style ajusté. On voit parfois Mme de Sévigné tourner autour de cette idée de spontanéité, en pressentant là quelque mine à exploiter.

Elle défend à sa fille de polir ses lettres :

Gardez-vous bien d'y toucher, dit-elle, vous en feriez des pièces d'éloquence. Cette pure nature dont vous parlez est précisément ce qui est bon, ce qui plaît uniquement.

Mme de Sévigné voit donc dans la spontanéité un moyen pour tordre le cou à l'éloquence et atteindre ainsi la « pure nature ». Cela mérite d'être remarqué au XVIIe siècle. Faire naturel pour La Bruyère, c'est arriver par un long travail à l'expression la plus exacte et la plus simple ; pour Mme de Sévigné, c'est capter le jaillissement de l'émotion et de la pensée dans les mots qui se présentent immédiatement à l'esprit. Méthode dangereuse pour les esprits lents, excellente pour les esprits vifs et dont le riche vocabulaire accourt au premier signe de la pensée.

La spontanéité, ce fut l'alerte désordre où les pensées, s'appelant les unes les autres par de secrètes affinités, arrivent prestement et à la diable, légères et court-vêtues, sans être embarrassées dans les amples plis de la composition préméditée. La spontanéité débarrassa Mme de Sévigné du pesant attirail des transitions et permit les sautes d'idées les plus fantaisistes, le passage brusque et surprenant d'un ton à un autre, de l'exubérance à la tristesse et du sourire aux larmes. Elle lui donna pouvoir de suivre par sa plume toutes les variations d'une humeur mobile à l'extrême et de diversifier ainsi presque à l'infini dans une lettre la suite des teintes sentimentales. La spontanéité, ce fut encore

licence pour une savoureuse complexité où éléments pittoresques, brins de narration, échappées de causerie, amorces de méditations, brefs jaillissements de sensibilité s'enchevêtrent comme dans l'âme elle-même. La spontanéité, ce fut le mouvement du cœur et de l'imagination saisis au vol et fixés dans leur rythme vivant avant d'être refroidis par l'attention. Ce fut même parfois le cri de l'âme blessée happé tout vif, tel ce mot saisissant adressé à sa fille : « Je ne sais où me sauver de vous. » Ce fut enfin la substitution assez fréquente au terme exact, choisi à froid par l'esprit, de l'expression légèrement impropre, mais plus piquante, plus riche d'accent et de suggestion, qui naît de l'acte immédiat de pensée et que suscite quelque rapport à demi obscur pour l'entendement. Ainsi fut accueillie une plus riche gamme de rapports que la gamme des rapports rationnels où dans la pensée et l'expression se limitait généralement le XVIIe siècle.

Entendons-nous cependant. La spontanéité est la meilleure et la pire des choses. Excellente pour l'art épistolaire et pour le tempérament de Mme de Sévigné tout en réactions soudaines et rapides, elle peut, dans d'autres cas, faire trébucher l'esprit. Elle est loin de toujours réussir à George Sand dans ses romans. Elle a conduit certains écrivains modernes à d'opaques galimatias. Elle libère souvent tout à la fois le plus original et le plus quelconque d'un esprit. Elle vous fait toucher le trésor le plus rare et vous fait patauger dans l'insignifiant. La réussite de la marquise ne doit pas nous faire illusion. Elle nous sert le plus souvent les miettes du festin donné par un siècle dont tout intéresse. Tous ces riens étincelants qui font la substance de beaucoup de lettres ne nous séduiraient pas s'ils étaient présentés avec ordre, froideur et gravité. La verve endiablée, l'expression imprévue, le désordre surprenant nés de la spontanéité pimentent à merveille tous ces mets légers qui, autrement, risqueraient de nous lasser.

D'ailleurs, pour les choses d'art, il n'est que des cas par-

ticuliers dont il est à demi vain de tirer des règles générales. Car toute réussite artistique est un accident né de la rencontre fortuite de certains modes de pensée et d'expression et d'un tempérament miraculeusement fait pour eux.

Enfin, contre les dangers de la spontanéité, Mme de Sévigné avait en elle un lest assez sérieux. Son sens du réel lui faisait reprendre pied au moment opportun et, surtout, elle possédait parfaitement sa langue.

§

Mme de Sévigné remarqua fort vite qu'à laisser courir sa plume au fil de la spontanéité, elle donnait à sa correspondance un tour vivant qui en constituait le principal charme. Elle vit que ses lettres n'étaient pas « figées », elle en prit conscience et voulut qu'elles ne le fussent jamais. D'une manière mi-instinctive, mi-consciente, comme c'est presque toujours le cas pour cette femme qui tout à la fois suit son instinct et le raisonne, tout d'elle au moment d'écrire se dispose pour *faire vivant*.

La vie dans les *Lettres* de Mme de Sévigné, ce sera la verve irrésistible et l'entrain né d'une humeur de gaîté. La vie, ce sera ce vol de papillon qui étincelle d'une idée à une autre sans appuyer sur elles. La vie, ce sera cet appétit de « vitesse » que nous avons déjà mis en vedette. La vie, c'est peut-être aussi des méditations si lestement enlevées qu'elles n'ont pas toujours le temps de pénétrer bien loin dans les choses. Mais que nous importe ! Louons plutôt la marquise du plaisir réel qu'elle prend à frôler d'une manière judicieuse les grands problèmes !

Mais n'est-ce pas ce désir profond de *faire vivant* qui donne à Mme de Sévigné sa prédilection pour les petits faits sensibles qui ont attrait et coloris ? Elle définit quelque part le style d'une lettre qui ne lui plaît pas : un « style général et ennuyeux ». Ce qui lui semble froid et « figé », c'est donc bien l'expression générale que ne vivifient point les détails concrets. Par ce goût des détails, Mme de Sévi-

gné se distingue de son siècle, qui fait assez souvent profession de les mépriser. Elle, au contraire, ne s'en lasse jamais. Elle se propose d'en bourrer ses lettres, elle en réclame sans trêve à ses correspondants :

Défiez-vous, dit-elle à sa fille, de cette haine que vous avez pour les détails...

Il y a des gens qui les méprisent, dit-elle encore, pour moi... je les aime fort.

A vrai dire, l'accumulation des détails concrets, tout en créant l'intensité de vie, tend aussi par quelques côtés à contredire cette impression. Cela fait parfois trop morcelé, trop haché menu, trop facettes multiples et étincelantes. On sent un peu de cette lassitude qu'engendre un infini papillotement. On croit parfois se promener dans une poussière chatoyante d'ailes de papillons. Et l'entassement des détails, si concrets soient-ils, tend à faire quelquefois longueur.

Eh bien, le plus souvent, Mme de Sévigné sauve la situation. Pour elle, le proverbe ; « le secret d'ennuyer est celui de tout dire », n'est généralement pas vrai. De fait, le mouvement, la verve, emportent avec aisance l'amas des détails. Chaque détail est d'ailleurs présenté avec un tour si plaisant, si imprévu, que la surprise de l'expression ranime à toute minute l'attention. Mme de Sévigné réussit le tour de force de vous présenter un emploi du temps complet d'une journée absolument quelconque comme la chose la plus curieuse et la plus piquante. On oublie de songer que le même exercice accompli par d'autres esprits serait l'aridité même.

N'est-ce point encore ce besoin de faire vivant qui conduit Mme de Sévigné à assimiler la lettre à une conversation?

Ce sont des conversations que nos lettres, écrit-elle à sa fille, je vous parle et vous me répondez.

Ton et allure de la conversation, c'est-à-dire tours libres

et souples d'expression, inépuisable variété et aimable décousu.

Parfois, on se croit jeté en pleine conversation du temps. Les phrases bondissent hors des pages du livre. On les entend avec l'accent de la parole vivante. Grâce à Mme de Sévigné, nous voyons qu'au XVIIe siècle deux langues se côtoient. Une langue écrite calquée sur le latin, ample, majestueuse, un peu lourde. Et une autre, la langue parlée par la bonne société, beaucoup plus conforme à l'esprit vif et incisif du peuple de France, beaucoup plus concrète et beaucoup plus agile. Dans la plupart des ouvrages du XVIIe siècle, la structure de la phrase révèle qu'on écrit encore en latin à l'aide de mots français. Mme de Sévigné nous montre que la langue de la conversation, c'est-à-dire la langue vivante, était dès cette époque assortie au génie même de notre nation.

Lorsque Mme de Sévigné nous fait entendre les échos des conversations de son temps, nous sentons combien elles étaient peu gourmées, combien elles étaient éloignées de cette solennité conventionnelle que nous avons plaquée sur le grand siècle. Les bouches des nobles marquises et comtesses ne craignent point l'expression crue ni les proverbes populaires. Entendez parler Mme de Louvois, car c'est d'elle qu'il s'agit :

Il y avait l'autre jour une dame qui confondit ce qu'on dit d'une grive, et au lieu de dire : *elle est soûle comme une grive*, elle dit que la première présidente était sourde comme une grive. Cela fit rire.

Mme de Coulanges vient d'avoir querelle avec Mme de Gramont.

Mais, madame, lui dit l'abbé Têtu, si elle vous avait répondu que la pelle se moque du fourgon, qu'auriez-vous dit? — Monsieur, dit-elle, je ne suis point une pelle, et elle est un fourgon.

La comtesse de Marans ne se gêne pas pour exprimer dans les salons les mieux fréquentés son vif désir d'être

« violée ». Quand la comtesse de Kéroual est devenue la maîtresse du roi d'Angleterre, on ne se prive pas de rapporter les paroles d'une comédienne, sa rivale, outrée qu'elle lui fît concurrence dans « son métier de p...». Et le roi lui-même, entendez-le exhaler sa bile contre les Carmélites, qui ont donné une mauvaise purge à l'une de ses parentes :

Ah ! ce sont les Carmélites! Je savais bien qu'elles étaient des friponnes, des intrigueuses, des ravaudeuses, des brodeuses, des bouquetières; mais je ne croyais pas qu'elles fussent des empoisonneuses!

Qu'on est aise de voir le Roi magnifique parler avec tant de verdeur!

La conversation, c'est essentiellement des idées, des remarques qui s'échangent sans qu'il y ait un sujet défini. Elle soulève toutes questions et va capricieusement de l'une à l'autre. En se mettant dans l'attitude de converser, Mme de Sévigné se donne licence d'aborder au hasard de la fantaisie tous sujets. « Il faut de tout aux entretiens », disait La Fontaine Et Mme de Sévigné à son tour écrit :

Je crois aussi qu'il n'y a rien qu'il faille entièrement bannir de la conversation.

Conformément à cet idéal, tout reçoit droit de cité dans une lettre de Mme de Sévigné. Comme richesse et diversité d'observations sur l'homme et la société, la correspondance de Mme de Sévigné surpasse celle de Voltaire plus riche par contre en intellectualité et en profondeur. (Voltaire est une nature philosophique de premier ordre qui, malicieusement, déguisa sa profondeur derrière l'apparence de limpidité, masque de choix et rempart de diamant pour les esprits délicats.)

§

Préciser les attitudes instinctivement et volontairement prises par Mme de Sévigné, aux instants où elle écrit ses lettres, ne peut nous suffire. Il nous faut pénétrer dans le tempérament qu'elles manifestent visiblement.

Aussi bien le critique est-il avant tout amoureux des âmes. Il est même amoureux de toutes les âmes et il les quête avec passion. Dans un monde décevant où l'ignorance et le savoir, la guerre et la paix, le bonheur et le malheur, la vie et la mort ont quelque apparence d'être également frivoles, la meilleure justification d'une chose est peut-être dans sa qualité de volupté. La critique est une voluptueuse contemplation des âmes.

Aventure palpitante et poignante que l'investissement d'une âme! Source d'inquiètes voluptés! Car derrière les lignes inertes qui jadis palpitèrent d'ivresse ou d'angoisse, l'âme ne tarde pas à s'éveiller. Elle se sent appelée et elle tressaille. Ici, elle se livre; ailleurs, effarouchée, elle se replie sur elle-même. Il faut alors la réconforter doucement et l'envelopper de chaude sympathie. La voilà qui s'ouvre à nouveau en attendant qu'un mouvement de pudeur blessée ne la fasse se cacher une fois de plus. Dans cette conquête d'une âme, il est des peines et des récompenses : cette peine de sentir que, malgré toutes investigations, un quelque chose toujours se dérobe et cette joie à voir que tous éléments distingués par l'analyse s'organisent soudain dans un ensemble où frissonne la vie.

Et quelles alternances de satisfactions et d'étonnements! Satisfaction à découvrir ce qu'on avait pressenti et surprise de rencontrer l'imprévu. Avec cette étrange volupté de voir se joindre dans toutes les âmes, si diverses soient-elles, cette part de logique et cette part d'illogisme qui sont à la base même de la vie.

L'événement capital dans la vie de Mme de Sévigné est bien le départ de sa fille pour la Provence.

Avant la séparation, le « moi » de Mme de Sévigné n'était qu'apparu fort discrètement dans sa correspondance. Privée de sa fille, elle veut tout savoir de sa vie et de ses pensées. En retour, elle pense que Mme de Grignan sera charmée de connaître tout ce que fait, tout ce que sent et tout ce que rêve sa mère. Et puis, penser à sa fille suscite une émotion

qui veut s'épancher librement! Le désir de plaire et le besoin de laisser parler son cœur ému incitent Mme de Sévigné à se mettre en scène elle-même. « Quand on s'aime et qu'on prend intérêt les uns aux autres, je pense qu'il n'y a rien de plus agréable que de parler de soi. »

D'une manière charmante, l'amour maternel au siècle de l'impersonnalité donne toute licence à l'une des femmes les plus intéressantes du temps de dévoiler son moi!

A dater de la séparation, la lettre se transforme et précisément parce que le « moi » y apporte des accents intimes, des frémissements, des élans, des regrets et des rêves. Mme de Sévigné dit sa tristesse, ses attendrissements nostalgiques, ses rêveries dans la solitude, ses pressentiments et ses inquiétudes sur ce qu'elle aime. Puis çà et là son fonds de gaîté reparaît et le sourire se mêle aux larmes, à moins que la lettre commencée sur le ton plaisant ne se transforme en soupirs et en pleurs. En sorte que telle phrase qui débute sur un ton de douleur pirouette vers un sourire et que tel pétillant badinage tourne court sur une soudaine larme. Ce « moi » de Mme de Sévigné, en même temps qu'il introduit plus de sensibilité dans la lettre, y apporte encore une plus grande et plus surprenante variété de tons.

Mais au fond, Mme de Sévigné, en libérant son moi, se distingue-t-elle de son époque autant qu'on pourrait le croire? Le « moi » fut-il tellement en haine aux classiques? Il n'est pas sûr. J'eus bien souvent l'impression que nos grands écrivains classiques n'avaient pas de parti pris aussi arrêtés. Je crus parfois sentir qu'ils ne fuyaient ni ne cherchaient leur moi. Quand ils le rencontraient, ils en parlaient volontiers, mais comme on parle d'autre chose, bonnement et sans ostentation. La différence entre les classiques et nous-mêmes, à ce point de vue, est autre qu'on ne le croit. Ce qui contredit l'esprit des classiques, ce n'est pas de parler de soi, mais de regarder son moi avec une orgueilleuse délectation comme une chose unique et précieuse, et en se drapant dans le sentiment d'une orgueilleuse différence. Un

classique regarde dans son moi l'humanité, un moderne y regarde ce qui le fait irrémédiablement solitaire parmi les hommes.

Combien Mme de Sévigné reste-t-elle de son temps dans l'expression de son « moi »! Ce « moi » dont elle parle si souvent est un « moi » de bonne compagnie, un moi sans prétention, modeste et discret. Elle ne pense jamais qu'il puisse être une chose singulière. Toujours au contraire la tendance à se mettre au niveau commun, à se confondre dans l'humanité plutôt qu'à s'en distinguer. Elle prend plaisir à effacer son esprit devant celui de sa fille. Elle se place volontiers au rang de son fils parmi les « esprits grossiers » qui se délectent plus facilement aux « histoires » qu'aux systèmes de philosophie. Convaincue de la vérité de la religion chrétienne, désirant de tout cœur être une « dévote », elle ne fait pas faute cependant d'avouer qu'elle entre parmi la masse des « tièdes » qui voient le chemin à suivre, mais manquent de force pour s'y engager vraiment.

Ce moi qui se montre si souvent, et cependant avec tant de bonhomie, m'enchante... Il me déçoit aussi. Je me demande si je connais bien ce « moi » de Mme de Sévigné, à première vue si transparent. J'ai peur, malgré tant d'épanchements, d'avoir seulement contemplé cette part du moi qui se fait connaître dans le commerce de la société. Mais le moi secret? Je ne vois pas les lueurs qui pourraient irradier ces profondeurs d'ombre et de mystère... J'ai quêté cent fois sur les lèvres de Mme de Sévigné la confidence qui n'est pas venue. J'ai l'impression que son âme est une mer avec une surface agitée, et au-dessous une nappe immuablement calme. C'est cette nappe profonde dont j'aurais voulu çà et là saisir l'émoi. N'a-t-elle jamais frémi en elle? L'humeur heureuse de cette femme si sympathique parfois me déconcerte. Elle se satisfait si pleinement de tout le menu butin qu'apporte la vie quotidienne! Alors je me demande : n'est-il donc rien en cette âme qui ne puisse être si aisément comblé?

Le mariage de Mme de Sévigné fut en réalité une aventure navrante. Amoureuse, dit-on, jeune, belle et d'esprit charmant, son mari lui préfère de basses amours et se fait tuer en duel pour une de ses maîtresses... Nulle blessure profonde n'en serait-elle restée au cœur de Mme de Sévigné ? Cela fut-il emporté comme un léger nuage par le vent? L'amour ne lui laissa-t-il que le souvenir d'une mésaventure dont il est fort agréable d'être débarrassé ? Quelle prodigieuse réserve d'autre part dans toute sa correspondance sur tout ce qui touche aux passions de l'amour, sur tout ce qui a rapport à son expérience amoureuse et aux douleurs qu'elle aurait dû éprouver de ce côté-là !...

Faut-il penser que cette femme, qui se tint si à l'écart de l'amour, ne porta pas au fond de son être quelque grande déception de sensibilité, quelque rêve à jamais refoulé ? Dans ce cas, de temps en temps, quelque occasion ne serait-elle pas venue arracher un tressaillement à ces profondeurs ? La sensibilité de Mme de Sévigné paraît très vive, très facilement émue, mais, dans la joie comme dans la souffrance, elle ne descend pas aux abîmes de l'être. Frissons vifs et rapides, facilement éveillés et facilement dissipés, mais un peu en surface. Nulle douleur de Mme de Sévigné ne porte en elle l'écho de quelque douleur permanente de l'humanité.

C'est avec déplaisir que je renonce à chercher chez Mme de Sévigné quelque problème ou quelque drame caché aux profondeurs de l'âme. J'aurais regret à me prononcer fermement. Et je me pose une question : les lettres où en apparence le moi parle directement révèlent-elles toujours ce moi aussi bien qu'une œuvre d'art, même conçue de la manière la plus impersonnelle ? On peut toute une vie écrire des lettres sans toucher à son obsession cachée, à son drame secret. Les œuvres d'art au contraire, parce qu'elles matérialisent des rêves, traduisent souvent le drame profond et essentiel d'un individu. Je connais mieux Racine en profondeur, après la lecture d'une seule de ses grandes

tragédies, que je connais l'être secret de Mme de Sévigné après la lecture de toute sa *Correspondance*.

§

Quand on interroge une âme, on est obligé de tourner autour d'elle, de changer les angles sous lesquels on la considère, et même de tâtonner pour trouver les points où elle est le plus accessible.

J'aime toujours examiner les premiers écrits d'un écrivain. Ils incitent souvent à se poser d'intéressantes questions.

Dès les premières lettres de Mme de Sévigné, j'éprouve un étonnement. Je rencontre une fermeté et un serré de la langue, une aptitude à la riche brièveté, un art d'éviter la prolixité qui me semblent singuliers chez une femme.

La maîtrise de l'art de conter, que Mme de Sévigné posséda dès qu'elle écrivit, me surprend à son tour. La perfection de certaines narrations évoque celle de l'inégalable La Fontaine. Même art d'être bref sans être sec, d'être riche sans superflu, même aptitude à se placer dans le difficile équilibre entre le trop et le trop peu. Même pouvoir d'équilibrer discours direct et discours indirect. Cette possession plénière du trait classique par excellence : la juste mesure, me ravit et m'étonne chez une femme.

Une autre qualité de Mme de Sévigné, révélée dans ses premières lettres, m'apparaît tout à fait inattendue. Dans ces lettres, je rencontre deux affaires qui tiennent au cœur de la marquise : le procès de Fouquet et le souvenir de l'offense que lui fit son cousin Bussy.

Regardez-la faire à Bussy l'exposé des affronts qu'il lui a infligés. Elle réalise cette attitude : considérer ce qui la concerne, et même ce qui la touche tout particulièrement, à la manière d'un témoin sans parti pris et comme un quelque chose d'extérieur à elle-même. Cette possibilité de regarder tout ce qui lui tient à cœur avec une impartiale lucidité, en le détachant de soi pour l'examiner de l'exté-

rieur, me surprend tout à fait. Voilà qui heurte le plus ma conception *à priori* de la femme :

Soyez juste, là-dessus, écrit-elle à son cousin Bussy, comme si vous jugiez d'une chose qui se fût passée entre deux autres personnes.

Qu'un tel goût pour l'objectivité appliquée aux choses du cœur contredit le tour féminin d'esprit !

Mais lisons les lettres sur le procès de Fouquet. Le cœur est bien en jeu. On sent de vifs tressaillements, et cependant Mme de Sévigné garde la plus complète, la plus parfaite lucidité analytique pour exposer des faits qui la meurtrissent. Ses lettres sur le procès qui lui déchire l'âme sont de parfaits rapports sur la question. Et voilà qui est assez étrange pour une femme ! Peut-être tenons nous là un des traits dominants de Mme de Sévigné : nul trouble de la sensibilité ne peut jamais chez elle altérer la lucidité du regard porté sur les choses, les hommes et les idées. Plus tard, la mort de ses amis les plus chers et même la douleur d'être séparée de sa fille ne l'empêcheront jamais de jeter le regard le plus net et le plus curieux sur le monde. Nous disons féminité quand nous voyons l'intelligence, qui examine les choses, voilée et même submergée par la sensibilité vivement émue. Cela n'est pas pour Mme de Sévigné. Chez elle, il existe une relative indépendance de l'intelligence et de la sensibilité.

Mais dans ces lettres de la première période, j'aime méditer sur celles qui témoignent du sentiment de Mme de Sévigné à l'égard du surintendant. Les lettres écrites au cours du procès frissonnent çà et là d'une manière bien expressive. Nul doute qu'elle n'ait vraiment souffert pendant ce procès. Il en dit long, ce cri, lorsqu'elle apprend que la vie de Fouquet est sauve : « Je suis si aise que je suis hors de moi ! »

Mais quelle fut au juste la nature du sentiment de Mme de Sévigné pour ce Fouquet dont le procès lui donna

tant d'anxiétés et tant d'émotions ? Une lettre du 19 juillet 1655 adressée à Bussy, neuf ans avant le procès, alors que Mme de Sévigné était âgée de vingt-neuf ans, nous livre peut-être quelques lueurs. Bussy lui ayant conté l'adieu à sa maîtresse, Mme de Sévigné, en retour et sous la condition du secret, lui parle de ce qui se passe « entre le surintendant et elle ». Elle fait savoir à Bussy que le surintendant devra se lasser sans doute « de recommencer toujours inutilement la même chose ». Mais elle laisse voir qu'elle a pour lui de l'amitié, et une amitié d'une espèce un peu particulière.

Ce que vous dites que l'amour est un vrai recommencement, écrit-elle à Bussy, est tellement joli, et tellement vrai, que je suis étonnée que l'ayant pensé mille fois, je n'aie jamais eu l'esprit de le dire. Je me suis même quelquefois aperçue que l'amitié se voulait mêler en cela de contrefaire l'amour, et qu'en sa manière, elle était aussi une vraie recommenceuse.

C'est en pensant à Fouquet que Mme de Sévigné écrit cela. Mais cette amitié qui se mêle de contrefaire l'amour et qui, comme l'amour, est une éternelle recommenceuse, ne pourrait-elle pas s'appeler amitié amoureuse ? Je me sens assez porté à attribuer ce sentiment à Mme de Sévigné pour le surintendant.

Imaginez une femme jeune et belle marchant parmi les hommages renouvelés de nombreux soupirants. Cette femme si recherchée possède une riche vie spirituelle qui la fait se plaire avec elle-même. Elle aime se sentir maîtresse de sa vie. La nature lui a donné un vif instinct de mère et des sens un peu froids. Pas très portée à être vraiment amante au sens plein du mot. Les satisfactions d'ordre intellectuel sont vivement goûtées par elle. Après une cruelle expérience de l'amour, elle en a gardé une réelle appréhension. Ajoutez que cette personne est une imaginative, qu'elle l'est avec une intensité extraordinaire. Elle ne fera sans doute pas exception à ce qui est la règle pour les vrais imaginatifs : préférer la rêverie de l'amour à l'amour lui-même. Mon Dieu, je crois qu'avec tout cela, la féminité ne perdant

jamais ses droits, on est toute faite pour goûter au fond de soi cette amitié qui a les charmes, les imprévus, les anxiétés de l'amour, sans rien qui puisse faire craindre en elle une nouvelle et terrible aventure.

§

Certains caractères des premières lettres de Mme de Sévigné m'ont semblé assez peu féminins. Je sens le désir de contrecarrer cette impression en explorant ce qui peut révéler particulièrement la féminité.

Les lectures de Mme de Sévigné sont fort sérieuses. Plus que la majorité des femmes, elle aime méditer et fixer son regard sur les grands problèmes. Mais regardons-la poursuivre et exprimer des idées. Quand la femme réfléchit et formule ses idées, on sent assez souvent le reflet d'une pensée conçue par un cerveau masculin. Mme de Sévigné est bien femme sur ce point. Je prends plaisir à lui voir énoncer d'intéressantes réflexions, mais j'entends, à travers sa prose, la voix de saint Augustin ou celle de Nicole, ou celle de Malebranche, ou celle de Pascal, ou celle du prédicateur qu'elle vient d'entendre.

Mais cela ne me suffit pas. Je vois quelque part Mme de Sévigné méditer sur la mort. Je reconnais immédiatement qu'elle est sous l'influence d'une des plus saisissantes pensées de Pascal. Je cherche la légère fêlure féminine dans ce morceau d'ailleurs d'une belle venue. Je la cherche et je la trouve. Mme de Sévigné évoque l'instant où il faut quitter la vie :

> Comment en sortirai-je?... souffrirai-je mille et mille douleurs, qui me feront mourir désespérée ? Aurai-je un transport au cerveau ? Mourrai-je d'un accident ?

Ah! que voilà des questions auxquelles ne songe point Pascal ! La manière particulière dont finira son propre corps n'inquiète pas Pascal. Le drame métaphysique de la mort de l'Homme est seul intéressant pour lui. Au problème général de la mort, Mme de Sévigné ne peut s'empêcher de

mêler une question sur l'accident particulier qui la fera mourir elle-même. Il lui faut se représenter les péripéties physiques de sa propre fin. Cela est bien féminin.

D'ailleurs, si Mme de Sévigné aime goûter la pensée, elle n'aime pas la pousser trop loin. Dès que les gouffres commencent à s'entr'ouvrir, elle sent le désir de ne pas aller plus avant. Elle s'inquiète sérieusement à la pensée que sa fille puisse se vouer corps et âme à la recherche métaphysique. Qu'on se donne le frisson des grands problèmes, mais qu'on s'en éloigne à l'instant où ils incitent à la tristesse et ternissent la joie de vivre :

Mais ne vous creusez point trop l'esprit : les rêveries sont parfois si noires qu'elles font mourir : vous savez qu'il faut glisser sur les pensées...

Rêver de temps en temps aux grandes questions, en cueillir un brin de vertige... mais ne pas aller trop loin... « glisser sur les pensées », voilà encore qui est assez féminin.

Je crois même discerner chez Mme de Sévigné ce vague sentiment d'effroi qu'éprouvent presque toutes les femmes devant le spectacle d'une vie tout entière offerte à la pensée et entièrement consumée par elle. Certes, Mme de Sévigné admire Pascal, elle ne s'en cache jamais ; mais songer à cette vie de Pascal brûlée par la méditation lui donne un frisson d'épouvante. Sa fille lui ayant exprimé sa pleine admiration pour Pascal et le désir de lui ressembler, Mme de Sévigné en est accablée :

Ma chère enfant, que je suis fâchée de votre mal de tête ! Que pensez vous me dire de ressembler à M. Pascal ? Vous me faites mourir. Il est vrai que c'est une belle chose d'écrire comme lui : rien n'est si divin ; mais la cruelle chose que d'avoir une tête aussi délicate et aussi épuisée que la sienne, qui a fait le tourment de sa vie, et l'a coupée enfin au milieu de sa course !

Dans l'instinct féminin, même chez les natures de femmes à tendance intellectuelle, le sentiment d'un antagonisme entre la vie et la pensée est presque toujours inscrit. Et

les femmes les plus aptes à méditer penchent toujours secrètement vers la vie plutôt que vers la pensée.

Où je cherche la féminité, je pressens toujours de savoureux illogismes. Je ne veux pas réserver aux femmes un tel privilège. Le manque de logique est la condition même de l'existence, et c'est parce que la femme se laisse mieux emporter au courant de la vie qu'il lui est possible de dépasser l'homme en illogisme. La femme placée en face des cas concrets et vivants possède une merveilleuse faculté d'oubli pour tous les principes qu'elle peut s'être forgés. Pour cette raison, mieux que l'homme, elle s'adapte à la vie perpétuellement changeante. Mme de Sévigné nous apparaît dans l'ensemble plus raisonnable et d'un jugement plus ferme que les autres femmes; elle n'en sera que plus gracieuse à nos yeux si nous saisissons chez elle quelques charmants et très féminins manques de logique.

Au point de vue religieux, mue par un sens de la grandeur et de la noblesse qu'il ne faut pas lui dénier, Mme de Sévigné va droit au christianisme le plus austère, c'est-à-dire au jansénisme le plus exigeant. Elle ne manque jamais d'afficher l'adhésion plénière à leur morale vierge de tout compromis. Et pourtant, cette excellente chrétienne, qu'elle est peu janséniste en pratique ! Il fut un temps où elle voyait son fils prendre plaisir à se damner sous sa vue. Et cependant, quelle indulgence ! Comme elle craint que sa fille ne fasse le carême avec trop d'exactitude ! Si sa chère santé allait en souffrir ! Et comme elle aime tous les agréments futiles d'une vie qui devrait être entièrement consumée au souci du salut ! Lui parle-t-on des austérités surhumaines de la Trappe ? elle en éprouve un sentiment d'horreur. Comme elle rêve d'une vie terrestre, exempte de toutes mortifications pour sa fille et ses petites-filles ! Comme elle s'emploie à éloigner Pauline du couvent et comme elle aurait voulu que la petite Marie-Blanche, vouée au cloître, puisse connaître une autre destinée ! Elle voudrait que la pauvre enfant obtînt une place d'abbesse, « car

cette place est toute propre aux vocations un peu équivoques ; on accorde la gloire et les plaisirs ». Est ce l'intransigeante janséniste qui parle ici ? Charmant, délicieux illogisme de cette femme qui, aux principes jansénistes les plus sévères, joint un tempérament si indulgent et si pitoyable à l'humaine faiblesse !

Je connais d'ailleurs peu d'écrits de femmes où il y ait de si touchants, de si jaillissants, de si féminins aveux de faiblesse. S'installer naïvement en beauté dans sa faiblesse, s'envelopper de cette faiblesse même comme de la plus délicate des parures, Mme de Sévigné y réussit avec charme et ingénuité. Voyez-la s'excuser d'être incapable de lire les lettres de sa fille sans pleurer :

> Je ne le puis, ma fille, mais ne souhaitez point que je le puisse ; aimez mes tendresses, aimez mes faiblesses ; pour moi, je m'en accommode fort bien. Je les aime bien mieux que des sentiments de Sénèque et d'Epictète. Je suis douce, tendre, ma chère enfant, jusques à la folie : vous m'êtes toutes choses ; je ne connais que vous.

Enfin, serait-il possible d'omettre ce qu'il y a de plus exquise féminité chez Mme de Sévigné et qu'on pourrait appeler son humeur « petite fille » ? Les femmes les plus charmantes sont peut-être celles qui, au resplendissement de la maturité, joignent étrangement l'humeur fraîche et naïve de leur prime jeunesse. Il est en Mme de Sévigné un quelque chose qui resta toujours âgé de moins de vingt ans. Rire et larmes faciles qui alternent avec une rapidité déconcertante. Des douleurs qu'un rien suffit à consoler. De folles flambées de gaîté. Toutes les petites traverses de la vie accueillies avec le fou rire. L'essieu du carrosse se brise la nuit en pleine campagne, on est secouru par d'étranges gaillards bretons : on « pâme de rire ». On se promène dans ses bois en compagnie de la femme du gouverneur de Bretagne. Il pleut, les vêtements sont traversés : on pâme encore de rire. Avec cela, une capacité d'être distraite et amusée par moins que rien. D'irrésistibles curiosités pour des

bagatelles comme en la quinzième année. A cinquante ans, Mme de Sévigné « meurt d'envie » de voir une perruque dont on lui a vanté la beauté, elle ne tient pas en place qu'elle ne l'ait vue. L'humeur petite fille, c'est encore, dans la *Correspondance*, tous ces jolis traits naïfs, tous ces coins de fraîcheur qui toujours surprennent agréablement :

Nous faisons des beurrées infinies quelquefois sur de la miche ; mon fils y marque toujours toutes ses dents, et ce qui me fait plaisir, c'est que j'y marque aussi toutes les miennes.

Ce trait, n'est-il pas « petite fille » à ravir ? Et la sensibilité elle-même de Mme de Sévigné, n'est-elle pas en grande partie restée « petite fille ? » Elle est vive, mais elle est une sensibilité du moment. L'émotion est le plus souvent une fusée qui s'épanouit brusquement et s'éteint non moins vite. L'élément durée manque généralement aux émois de cette agréable femme, d'ailleurs si fidèle et si constante dans ses affections.

§

Humeur de petite fille, oui, mais comme cette femme est fermement installée dans le réel ! Quel esprit pratique chez cette grande dame si riche d'esprit et de fantaisie ! Et que toutes les fleurs les plus délicates et les plus aériennes sont bien fixées sur des branches liées à la terre par les plus fermes racines !

Femme pratique, Mme de Sévigné s'entend aux réalités de la conduite d'une maison ! Elle achète de préférence des étoffes d'occasion. Elle songe à la manière d'en utiliser les restes. Elle sait qu'emprunter n'est pas une bonne méthode. Elle est anxieuse lorsqu'elle voit M. de Grignan en faire usage. De loin, elle surveille les dépenses du ménage de sa fille. A-t-elle suffisamment l'œil sur les gens de service qui la volent ? Calcule-t-elle la vraie dépense des grandes réceptions si flatteuses pour la vanité ?

La manière dont s'entremêle dans la *Correspondance*

tout le train-train de la vie quotidienne aux fantaisies de la plus vive imagination est pleine de piquant.

Il faut voir comment Mme de Sévigné fait l'éloge de l'ordre qui permet d'éviter tous embarras d'affaires. Elle-même nous indique ce qui lui apparaît comme la plus grande affliction de la vie :

Ceux qui se ruinent me font pitié : c'est la seule affliction dans la vie qui se fasse toujours sentir également et que le temps augmente au lieu de diminuer.

Voilà qui s'appelle avoir le sens de la vie réelle et qui laisse soupçonner une curieuse absence de romanesque. La vie réalise toutes les contradictions et se joue de toutes les impossibilités logiques. Mme de Sévigné unit en elle d'une manière assez paradoxale la plus extrême imagination à une parfaite absence de romanesque !

Cet esprit pratique cependant n'agace pas. Il est tempéré par tant de bonté et même, à l'occasion, de générosité ! Mme de Sévigné est heureuse de « s'être dépouillée » à peu près totalement pour placer ses deux enfants. Quand elle voit les fermiers bretons peiner sur ses terres sans pouvoir sortir de l'extrême misère, elle leur fait volontiers remise de ce qu'ils lui doivent. Affolée à l'idée que la gêne menace ceux qu'elle aime, elle l'accepte assez facilement pour elle-même.

Tout ce qu'il faut pour s'intéresser au réel et pour l'aimer, Mme de Sévigné le possède.

Elle est avant tout un esprit concret. Les jeux divers des formes et des couleurs ne lui apportent jamais lassitude. Ce qui la ravit, c'est le particulier, l'inattendu de la minute qui passe, l'événement éphémère dans ce qu'il a d'unique. Avec un tel tempérament, on est d'une curiosité insatiable pour le monde extérieur, perçu comme un spectacle toujours frais, toujours renouvelé. Si les lettres de la marquise ne peignaient la nature et la vie que par volonté de renseigner sa fille, elles auraient chance d'être peu attrayantes. Mais il y a chez Mme de Sévigné tant d'appétit à regar-

der le monde dans l'inépuisable variété de ses apparences particulières que cette ardeur entraîne à son tour le lecteur. Elle a tellement la sensation de découvrir chaque jour le monde dans sa fraîche nouveauté, elle croit tellement que la moindre bagatelle est une merveille qui ne s'était jamais vue, qu'elle nous communique sa ferveur. Comme elle accueille le butin de chaque jour d'un regard neuf et qu'elle possède au plus haut point le *sens du divers*, cette longue suite de lettres, avec leurs mille et une bagatelles, n'est pas monotone. Presque toutes les lettres de Mme de Sévigné nous séduisent, parce qu'elle-même est chaque jour séduite à nouveau par le spectacle du monde.

Ainsi faite, Mme de Sévigné s'intéresse à tout, goûte tout et aime tout. En cela, elle fait encore songer à La Fontaine. Les yeux qui se sont passionnément ouverts à la représentation d'*Esther* s'ouvrent avec la même « passion » sur le travail d'ouvriers qui viennent aux Rochers remettre en état les grandes allées. La joie de voir « tombereaux et brouettes » fait perdre le sommeil à la marquise. Ce don de s'intéresser à la totalité des choses fait que Mme de Sévigné ne choisit pas dans le réel pour constituer la matière de ses lettres. Tout de la réalité y passe. La belle marquise se vantait d'avoir les yeux bigarrés. Sa correspondance, où tous les aspects de la réalité sont accueillis, est bigarrée comme ses yeux.

On a souvent parlé avec goût du sentiment de la nature propre à Mme de Sévigné. Il faut bien voir qu'elle n'a pas de type préféré de paysage. Tout lui agrée : la vue d'une ville et la vue de la campagne, la lumière spiritualisée d'automne et l'essor joyeux du printemps, une montagne sauvage et des plaines tranquilles, des jardins bien disposés et une nature abandonnée à elle-même. Ce qu'elle a sous les yeux est toujours « la plus belle chose du monde ».

Un tel pouvoir de s'intéresser à tout entraîne évidemment une extraordinaire souplesse d'adaptation. C'est presque de l'acrobatie. Il n'est pas de genre de vie auquel Mme de Sévi-

gué ne se fasse immédiatement. Si son genre d'existence ne change pas, tant mieux ! Les choses menues de la vie la moins accidentée sont pour elle pleines d'imprévu et de piquant. Si la vie change, tout est encore très bien ! Même s'il faut passer tout un hiver à la campagne, on s'y fait aisément. Des paysannes dansant à la manière de leur pays récréent la vue tout autant que le plus élégant des menuets.

Cette prodigieuse souplesse d'adaptation fait que Mme de Sévigné est à l'aise dans tous les sujets et dans tous les tons. Parler de la prédestination ou des fredaines de son fils, de la mort de Turenne ou du petit chien dont on lui a fait cadeau lui plaît également.

Est-il besoin de dire qu'ainsi faite, on est taillée pour être optimiste? On n'ignore pas qu'il existe « des chagrins cuisants », mais la vie est partout si pleine de choses intéressantes ! Alors, vive la bonne humeur ! Et nous mêmes qui lisons les lettres, pourquoi résisterions-nous à cet enjouement?

§

Elle est campée fermement dans la vie, l'aimable marquise ! Et cependant, elle porte en elle un élément extrême qui risque de la ravir au réel. Elle a une diable d'imagination qui pourrait être un quelque chose de bien inquiétant. Elle est cependant extrême et inoffensive. Dangereuse chez les natures que la réalité déçoit, elle est innocente chez Mme de Sévigné parce que cette réalité suffit à la satisfaire. Elle s'abandonne à l'imagination, jouit de toutes ses fantaisies, se grise de toutes ses fragiles constructions, puis elle revient dans le réel tout comme auparavant. Elle sait instinctivement qu'imagination et réalité sont deux éléments qu'il ne faut pas trop mêler, et jamais elle ne songe à modeler sa vie sur ses rêveries. Discipline spontanée de l'imagination, qui ne manque pas d'intérêt ! On aime rêver, mais on est de son temps, on a l'habitude de distinguer les ordres de choses différentes. Et puis, il y a le fonds vivant du

christianisme : on sait nettement ce qui doit être fait et ce qui ne doit pas l'être.

Et cependant, l'imagination de Mme de Sévigné atteint souvent une puissance hallucinatoire, signe authentique du tempérament artistique. Voyez-la en train d'écrire une lettre. Eh bien, elle ne fait pas une lettre. Son correspondant n'est pas à des dizaines ou des centaines de lieues : il est devant elle, aussi matériellement présent que s'il était là en personne. C'est pourquoi ces lettres sont des tête-à-tête, où Mme de Sévigné s'adresse à son interlocuteur, entend ses réponses, voit ses gestes et lui répond. Elle l'interpelle vraiment, l'assaille de questions et le presse de s'expliquer.

Cette imagination qui rend présentes les choses et les êtres absents arrache non moins facilement Mme de Sévigné à elle-même pour la transporter littéralement dans les choses qu'elle évoque. Vous croyez Mme de Sévigné à Paris et sa fille à Grignan. Détrompez-vous. Mme de Sévigné est elle aussi à Grignan, elle se promène avec sa fille sur la terrasse de son grand château, et, dans la pièce bien chaude où elle écrit, elle sent la fraîcheur du soir provençal tomber sur ses épaules. Après la prise de Philippsbourg, elle peut écrire très sincèrement à Bussy :

J'ai été si occupée, mon cher cousin, à prendre Philippsbourg, qu'en vérité je n'ai pas eu un moment pour vous écrire.

Oui, elle était vraiment au siège de Philippsbourg.

Elle n'a nul besoin d'avoir vu les événements pour les conter. Ce qu'elle n'a pas vu, elle l'évoque avec autant de vie et de précision que le meilleur témoin. Chuchotez-lui deux mots d'un événement et cet événement se campe, hallucinatoire, devant elle. Elle assiste en bonne place à la mort de Turenne. Elle s'en fait une vision directe, vous croiriez entendre un témoin oculaire.

Mais suivez l'esprit de Mme de Sévigné lorsqu'elle conte une anecdote, et cela même dans ses premières lettres. La scène se dresse devant elle. Mieux encore : d'un seul coup, elle-même se fond dans l'un des personnages et parle par

sa bouche, puis d'un autre bond, elle s'identifie à un second personnage. Et tout comme La Fontaine, la narration prend spontanément la forme dialoguée et mue en scénette de comédie. Même si Mme de Sévigné conte une anecdote où s'agite un seul personnage, cette forme de scénette tend à apparaître. Voyez une des lettres de l'année 1672 sur le vieux M. d'Hacqueville, tombé amoureux d'une toute jeune femme. Mme de Sévigné voit son personnage se scinder en deux autres : l'un représentant la raison, l'autre l'amour. Elle s'identifie successivement à ces deux personnages fictifs et le cas de conscience intime se met sous forme de petite comédie.

Le tour dramatique d'imagination fait partie de la nature de Mme de Sévigné.

Pour une telle imagination, la possibilité de tout mimer est remarquable. C'est pourquoi nul écrit du XVIIe siècle n'a même qualité de reflet par rapport à la vie du temps. Cette femme, qui a un style si personnel, mime aussi tous les autres styles. A-t-elle entendu un grave prédicateur? Un tour oratoire apparaît sous sa plume. Son fils lui rapporte-t-il des paroles de Ninon? Des échos du style savoureux et hardiment imagé de la célèbre courtisane passeront dans les lettres. Je crois que Mme de Sévigné eût fort bien réussi la parodie. Il est une de ses lettres qu'elle divise en trois points à la manière d'un sermon et qui est tout à fait cocasse.

Cette prépondérance de l'imagination va nous faire voir plus clair encore dans la sensibilité de Mme de Sévigné.

Lorsque sa fille l'a quittée, elle constate fort bien que l'imagination donne le branle à sa sensibilité.

C'est une chose étrange qu'une imagination vive qui représente toutes les choses comme si elles étaient encore : sur cela on songe au présent et quand on a le cœur comme je l'ai, on se meurt.

Ce passage et bien d'autres prouvent combien chez une telle femme l'imagination commande à la sensibilité !

Mme de Sévigné est tout à fait sincère en accusant chez elle une grande intensité du sentir. Cependant, elle se trompe quelque peu sur son propre cas. Aussi bien, ce Nicole qu'elle aimait n'a-t-il pas dit d'une manière assez obscure :

Les personnes qui ont l'imagination vive grossissent les objets; elles prennent les saillies de leur imagination, ou les sentiments qu'elles ont de leurs dispositions pour le fond de leur cœur.

L'imagination de Mme de Sévigné amplifie certainement à ses yeux les mouvements de son cœur. Il lui arrive qu'imaginant de vifs mouvements de sensibilité, elle croit les éprouver jusqu'au plus extrême d'eux-mêmes.

C'est ce jeu de l'imagination et de la sensibilité qui va nous aider à pénétrer dans cet amour de Mme de Sévigné pour sa fille qui est resté comme un des plus notoires exemples de la passion maternelle. Passion ? Le mot est juste. Mais passion où l'imagination a la part prépondérante. Et c'est précisément ce qui rend cet amour maternel intéressant, le sort de la banalité, lui donne de l'allure et de l'accent. L'amour pour sa progéniture, si estimable au point de vue social et fort digne d'être encouragé, ne donne pas toujours parfaite satisfaction au point de vue esthétique. Dans cet amour, il y a souvent quelque chose de trop vulgairement naturel, de trop peu réformé par le rêve, de trop béatement satisfait. Combien d'heureux parents admirent dans leurs descendants le reflet de leur propre médiocrité ! Combien de gens acquièrent par l'unique amour de leur progéniture une nature définitivement cristallisée d'où se retranchent toutes nostalgies, tous appétits du « je ne sais quoi », tout appel vers « autre chose »... Ce très digne sentiment a tassé et affaissé bien des esprits... Mais s'il rencontre l'épreuve, comme il tient aux racines mêmes de l'être, il révèle les accents les plus poignants qui puissent jaillir d'une âme humaine. Hors des grands ébranlements où il atteint aux cimes extrêmes du pathétique, pour qu'il prenne intérêt esthétique, il faut que la gangue dont le vêt la quotidienne existence soit brisée. Ce prodige est par-

fois le fait d'êtres très ingénus qui, à travers l'habituel perçoivent tout en verte nouveauté. Il est aussi le fait d'imaginatifs qui transfigurent spontanément leurs visions et leurs sentiments.

Ce qui nous réjouit, c'est qu'après la séparation, la pensée de sa fille fut un aiguillon très acéré pour l'imagination de la marquise, un peu exposée par sa nature à se contenter trop facilement de la réalité.

Cette passion maternelle a toute la beauté et tout l'attrait des passions où règne l'imagination, qui toujours apporte noblesse avec elle. La passion qui est au contraire la simple et pure sensibilité est infiniment moins riche et moins variée. Séparée de sa fille, le pouvoir d'imaginer, pour Mme de Sévigné, fut un créateur jamais lassé d'inquiétudes. La marquise se représente intensément sa fille aimée, ses gestes, ses attitudes, ses paroles. Excellent miroir déformant, l'imagination exagère l'importance de tel ou tel signe et suscite ainsi d'illusoires et obsédants problèmes. Tel passage d'une lettre a semblé un peu froid. L'imagination s'en empare, le grossit, le grossit jusqu'à le rendre énorme, et Mme de Sévigné de se dire en tremblant : Suis-je aimée comme je l'ai cru ? — Mais voici que tout se renverse, un passage contraire s'exagère, s'exagère à son tour et Mme de Sévigné écrit avec extase : « Je crois que vous m'aimez ».

Cette imagination, surexcitée par l'absence de l'objet aimé, donne parfois à cette femme si fermement campée dans le réel et d'une sensibilité un peu en surface l'aspect fallacieux d'une âme anxieuse.

C'est avec cela le perpétuel travail de « cristallisation » au sens stendhalien du mot, règle de toutes les passions où règne l'imagination. L'image de la personne aimée est saisie par cette imagination qui répand sur elle toutes sortes d'éclats et toutes sortes de perfections. On discerne fort bien chez Mme de Sévigné cette tendance impérieuse à métamorphoser les traits réels de sa fille.

Mais voici le plus curieux. Cette passion a pour condition de choix l'absence. Nous savons qu'aux périodes où elles pouvaient à nouveau vivre ensemble,la fille et la mère se supportaient assez mal. L'absence permettait au contraire à la passion de Mme de Sévigné son plus haut degré d'exaltation et presque de jouissance d'elle-même. Ah! qu'ici le tempérament imaginatif se dévoile à fond ! Pour l'imaginatif passionné, la présence prolongée de l'être aimé apporte plutôt quelque gêne. Car cette présence contrarie le travail de l'imagination qui pare et auréole mieux un absent qu'un être à tout instant visible. C'est pourquoi les vraies natures imaginatives tendent toujours par quelque côté vers l'amour mystique, comme vers leur amour de prédilection. Dans l'amour mystique en effet, l'être aimé et éternellement absent peut avoir cette plus grande réalité de la représentation hallucinante, et il peut être sans trêve et toujours modelé au goût du rêve. On sent assez bien que l'amour passionné pour sa fille empêcha Mme de Sévigné de tourner à une vie toute fondue en dévotion. Il est très plausible que, sans cela, cette femme si vive, si gaie,si prise par le réel eût été happée par l'amour mystique, atmosphère de choix pour les vrais imaginatifs.

§

Pour achever d'esquisser la physionomie de Mme de Sévigné, je voudrais me demander en quoi elle est bien un écrivain de chez nous, un de ces écrivains qui par toutes leurs racines tiennent à la terre de France et ont un certain charme seulement accessible aux esprits purement français.

Je retrouve d'abord chez Mme de Sévigné ce vieux fonds d'esprit gaulois où secrètement nous communions tous, Français de France, que nous le voulions ou non. Vieux fonds de nos fabliaux, de Rabelais, de Molière, de La Fontaine, de Beaumarchais, de Voltaire et de tant d'autres des plus gentils esprits nés en terre française.

Le pauvre et vieil esprit gaulois, comme il dut se faire

timide pour traverser l'épais sérieux du XIXe siècle ! Car ce siècle, hélas! prit tout avec un sérieux homaisien : la production, les moyens de transport, la politique, le travail, la guerre, la nation, l'avenir, l'humanité, l'univers et quoi encore !

Faire à l'esprit gaulois une place trop grande dans l'esprit de Mme de Sévigné serait fausser sa physionomie. Ne pas le voir serait se méprendre sur elle. Ce qu'il y a dans sa correspondance de moquerie enjouée, de gentil persiflage, d'agilité satirique, de sourires railleurs, d'ironie et même par instants de curieuses hardiesses de plume nous serait peu intelligible.

L'esprit gaulois, c'est chez Mme de Sévigné un certain goût pour les histoires de mœurs un peu lestes, un vif plaisir à les entendre conter et à les conter elle-même. C'est le goût pour ce qu'elle nomme elle-même « des conversations salées ». C'est l'absence de toute pruderie. C'est un grand naturel pour parler de toutes les choses de l'amour et une naïve franchise de plume, jointe à la pointe d'esprit et d'enjouement qui sauve du plat réalisme et de la gaudriole. Cette très sérieuse marquise de Sévigné rit de tout cœur en entendant son fils lui conter par le menu les plus intimes détails de ses aventures amoureuses. Elle ne se prive pas d'en faire part à sa fille pour la divertir. Elle lui conte comment, à son premier rendez-vous avec la Champmeslé dont il était fort épris, son fils resta court et dut s'en aller comme il était venu. Elle lui détaille un rêve assez singulier de ce fils.

Il lui semblait toujours de voir autour de lui des panerées de têtons, et quoi encore ? des têtons, des cuisses, des panerées de baisers, des panerées de toutes sortes de choses...

L'esprit gaulois, c'est encore, chez Mme de Sévigné, cette gaîté foncière de la race qui se sait spirituelle et se grise du pétillement facile de son esprit. C'est le goût pour le persiflage léger et d'ailleurs sans méchanceté. C'est le goût du mot qui pique non pour faire mal, mais pour jouir de l'a-

gilité et de la fertilité de son propre esprit. C'est le goût de l'ironie qui se fait saisir au vol et dévoile la pensée à demi-mot sans rien qui pèse. Mme de Sévigné rencontre assez souvent l'ironie en flèche qui porte presque aussi vivement que celle d'un Voltaire ou d'un Beaumarchais.

Appréciez ces quelques mots :

Ménage et le Père Bouhours se disent leurs vérités et souvent ce sont des injures.

Apprend elle que Mlle de La Vallière ne parle plus d'entrer en religion ?

Mme de La Vallière ne parle plus d'aucune retraite : c'est assez de l'avoir dit ; sa femme de chambre s'est jetée à ses pieds : peut-on résister à cela ?

A propos d'une conversion :

On veut parier que la princesse d'Harcourt ne sera pas dévote dans un an… et qu'elle remettra du rouge ; car ce rouge, c'est la loi et les prophètes : c'est sur ce rouge que roule tout le christianisme.

Esprit gaulois encore le tour satirique d'esprit, car une race fine et pénétrante aime à n'être pas dupe des apparences et à révéler la réalité qu'elles dissimulent. Mme de Sévigné n'a point dessein de faire la satire du XVIIe siècle. Elle en montre même avec satisfaction les éblouissantes grandeurs. Mais bon gré mal gré, le vieux fonds gaulois s'agite en elle et il veut qu'on cherche toujours l'envers des grandeurs et qu'on s'en gausse. Mme de Sévigné n'y échappe point. Elle ne peut résister au plaisir de montrer ce qu'elle nomme « le dessous des cartes » et les accrocs à la régularité. Plus que les apparences correctes, « les choses singulières » la sollicitent, et, plus que les gens parfaits, l'attirent « les originaux ». Et voilà pourquoi, sans nulle intention maligne, Mme de Sévigné nous a laissé comme document sur son temps une des plus belles collections de portraits satiriques. Comme nous regrettons de n'en pouvoir évoquer quelques-uns ! Car en fait de « folies » de toutes sortes, le XVIIe siè-

cle montré par la marquise n'a rien à envier au nôtre. Et comme je comprends cet aveu :

Mon Dieu, qu'il y a de folies dans le monde ! Il me semble que je vois quelquefois les loges et les barreaux devant ceux qui me parlent.

D'autres éléments, qui appartiennent eux aussi à l'esprit français, voilent d'ailleurs à demi ce fonds gaulois, et ce sont l'esprit du XVIIe siècle et l'esprit chrétien.

§

Sans doute, le XVIIe siècle ne nous apparaît plus maintenant dans cette rigidité et cette solennité où on l'avait figé. Nous connaissons bien son envers, mais découvrir son « envers » ne doit pas nous empêcher de voir sa face et de discerner les éléments nobles qu'il déposa dans les âmes.

Il est impossible de nier chez Mme de Sévigné un attrait puissant pour la grandeur. Lorsqu'elle sent chez un homme d'éminentes qualités, elle sait admirer et vénérer. Elle ne se lasse pas de s'émerveiller devant les rares et étonnantes facultés d'un Turenne. Admiratrice de Corneille, elle sait à l'occasion trouver des accents cornéliens pour exprimer le sublime d'une action. De Saint-Hilaire frappé en même temps que Turenne, elle dit :

Il n'est pas mort, il vivra avec son bras gauche, il jouira de la beauté et de la fermeté de son âme.

Voilà qui retrouve le son cornélien.

Ce sens de la grandeur est d'ailleurs chez Mme de Sévigné plus théorique que pratique, plus intellectuel que profondément senti, plus caressé par l'imagination que réellement vécu. La nature de Mme de Sévigné préfère les climats aimables et tempérés. C'est dans l'air de son temps qu'elle puise son goût du grand.

Et comment ne pas rendre hommage au grand siècle de ces qualités qui font de la marquise une « femme de tête » ?

Elle qui excuse si facilement toutes défaillances ne manque pas d'un vrai pouvoir de domination sur elle-même.

Lorsque Bussy lui eut fait si grave injure, mortellement offensée, elle sut se contenir et « n'éclata point en reproches contre lui ».

Sans rien mépriser de toutes les futilités mondaines, en goûtant de tout cœur le côté aimable et léger de la vie, Mme de Sévigné attache grand prix aux qualités solides de l'esprit. L'ensemble de ses lectures est plutôt grave. Les *Essais de Morale* de Nicole, dont elle ne saurait se lasser et qu'elle déclare « délicieux », sembleraient bien pesants aux femmes d'aujourd'hui ! Dès que la petite Pauline montre le goût de lire, sa bonne grand'mère veut qu'aux lectures agréables on en joigne de plus « solides », car sans cela son goût « aurait les pâles couleurs ». Toujours ce même goût du XVIIe siècle de faire épanouir les qualités agréables sur un fonds de solidité.

Bien XVIIe siècle aussi cette ferveur pour la raison, qui de nos jours semblerait si étonnante chez une femme du monde ! Voyez la brève oraison funèbre qu'elle consacre à sa très chère amie Mme de la La Fayette qui, avant de mourir, avait si bien jugé de la nature de son mal :

Ainsi, Madame, elle a eu raison pendant sa vie, elle a eu raison après sa mort et jamais elle n'a été sans cette divine raison qui était sa qualité principale.

Nous disons aujourd'hui la froide, la décevante et même l'estimable raison, mais la « divine raison » ! Que ces deux mots associés éloignent de nous Mme de Sévigné pour la fixer dans son siècle ! Une femme qui découvre le charme d'une autre femme dans sa « divine raison » ! Ces idées de grâce, de beauté, de séduction féminines, liées à ce mot de raison par cette épithète de divine, comme cela nous surprend ! Ce mot de raison ne peut plus s'animer sur nos bouches, il n'a plus d'ailes ; pour les bouches féminines du XVIIe siècle, il était chaud, velouté et avait un goût capiteux de fruit mûr ! Mais, au fait, quel mot n'a pas pour nous un arrière-goût de cendre ?

Mais considérez comme Mme de Sévigné estime sur le terrain pratique la manière « raisonnable » de se conduire. Comme elle vivifie la parole de Molière, qui affirmait que « la parfaite raison fuit toute extrémité » ! Comme elle fait sien le « rien de trop » qui est l'autre nom de cette sagesse pratique et raisonnable en honneur au XVIIe siècle ! Ce qui la choque dans sa « cartésienne » de fille, c'est que toujours, elle se place dans une position « extrême ». Vis-à-vis d'elle, Mme de Sévigné représente la défense de ce « juste milieu » que le XVIIe siècle appelait une attitude raisonnable.

Comme marque nettement accusée du XVIIe siècle, j'indiquerai encore chez Mme de Sévigné son aptitude à juger juste sur les questions qui touchent au cœur humain. Une analyse psychologique lucide et exempte d'illusions effarouche toujours un peu les femmes, qui n'aiment pas à voir très clair dans ce que Pascal dénommait « le vilain fonds de l'homme ». A l'occasion, Mme de Sévigné sait prouver que ce sens des réalités psychologiques, si développé chez un La Rochefoucauld, ne lui est pas étranger. Sous les apparences de désintéressement et de sacrifice, elle sait parfois discerner les motifs égoïstes. Le « dessous des cartes » dans les choses du cœur n'est pas caché pour elle. Je n'en prendrai qu'un exemple. Lorsque Turenne fut mort, elle lui rendit tous les hommages, mais voyez cependant ce trait qui révèle la connaisseuse d'âmes :

Ils (les dévots) ont cru sa conversion sincère et l'ont prise pour un baptême ; et il a si bien caché toute sa vie sa vanité sous des airs humbles et modestes qu'ils ne l'ont pas découverte.

Discerner la véritable étoffe humaine dans une si grande âme, j'appelle cela voir clair.

§

Amalgamé au fonds gaulois et à l'esprit du grand siècle, l'esprit chrétien entre pour sa part dans notre esprit national. Chez Mme de Sévigné, il joue un rôle bien plus important

qu'on ne le croirait à première vue. Toutes ses hardiesses de plume, toute son humeur moqueuse et toute la franchise de son réalisme ne s'y peuvent opposer. La petite-fille de Mme de Chantal n'était pas indigne de ce titre de « vivante relique » qu'on lui donnait parfois. Le christianisme est tellement incorporé à l'être de Mme de Sévigné qu'il lui est pour ainsi dire devenu une seconde nature. Il est en elle sans fracas, sans ostentation, mais il y est.

A vrai dire, nous ne nous représentons plus qu'avec peine ce type de chrétienne activement engagée dans la vie mondaine, affable, souriante, accommodante, parfois même d'humeur folle, curieuse de tous potins et menus scandales et toujours prête à rire et à se divertir de tout. Il nous semble que le christianisme doive toujours apporter avec lui je ne sais quoi de guindé, de gourmé et de contre-nature. Nous avons du mal à nous figurer une belle plante humaine qui joigne à l'appétit de vie, au plus vif optimisme et à une humeur pimpante, une âme vraiment chrétienne. Telle pourtant Mme de Sévigné. Considérez ses *lettres* dans leur développement chronologique. Vous voyez peu à peu le fonds de christianisme s'accuser avec un relief plus accentué. Un pêcher dans un jardin de printemps n'est qu'un bouquet de fleurs; peu à peu, les fleurs se détachent et l'on voit mieux le tronc solide longtemps caché sous la gracieuse parure. Même spectacle dans la *correspondance* de Mme de Sévigné. A cette femme enjouée, charmante, le christianisme est un tuteur discret, mais solide.

N'est-ce pas elle qui discernait chez une des filles de Bussy un « fonds très austère chamarré d'agréments à la Rabutin » ? Il suffit de modifier un peu la formule pour Mme de Sévigné : elle est une âme vraiment chrétienne, « chamarrée d'agréments à la Rabutin ».

Cette « gaîté » si fraîche, si jeune de Mme de Sévigné est celle d'une âme qui a fait la paix avec soi-même et la paix avec toutes choses, parce qu'elle est fixée à jamais sur les vérités essentielles. De très bonne foi, Mme de Sévigné peut

dire qu'elle se ferait hacher pour la vérité des dogmes et qu'elle possède la certitude absolue sur le « vrai » et sur le « bien ».

A force d'avoir servi à de multiples générations, à force d'avoir été employées à affronter les cas les plus différents, les religions qui ont traversé une longue théorie de siècles permettent aux tempéraments les plus divers de s'installer en elles et d'y satisfaire leurs plus particulières aspirations. Mme de Sévigné voulait prendre toutes choses avec bonne humeur, elle aspirait à se satisfaire de la réalité telle qu'elle est, elle aspirait à se consoler rapidement de ses chagrins: elle trouva dans le christianisme le coin fait pour elle. La doctrine de la Providence semble faite à son usage. Puisque la Providence règle tout dans le monde et que même le boulet qui tua Turenne était chargé de toute éternité, le monde est pour le mieux et il faut l'accepter joyeusement. Le désir impérieux d'acquiescer à la réalité se traduisit en termes chrétiens sous l'aspect de la soumission à la vie, qui est l'autre aspect de la soumission à la Providence.

De nos jours, nous ne connaissons plus que le culte exalté de la vie ou la révolte contre la vie. Nous la chantons avec ivresse au temps où elle nous comble ; nous la maudissons sans mesure quand elle nous trahit et nous accable d'infortunes. Ce qui nous étonne le plus, c'est l'attitude d'acceptation simple et douce de l'existence. Cet esprit chrétien de soumission éloigne Mme de Sévigné de nous. J'ai observé la marquise avec attention sur ce point. Je l'attendais aux jours d'épreuves pour voir ce que deviendraient son bel optimisme et sa tendance à trouver que la Providence fait toujours tout pour le mieux. Les épreuves sont venues. Elle a connu sur le tard une gêne matérielle sans prestige et sans éclat. Pas un mot de révolte. L'esprit de soumission est au delà de ce qu'on peut penser. C'est bien elle la brillante Mme de Sévigné qui écrit : « Je vais sans crainte et sans honte dans le chemin de cette sainte économie que vous approuvez. » « Cette sainte économie »,

une telle expression fait rêver ! Comme il faut avoir le christianisme infusé dans l'être pour écrire cela !

Et voici qui est vraiment émouvant. Dépouillée des « Rochers », qu'elle avait donnés à son fils, réduite à un domaine fort limité, Mme de Sévigné voit en 1693 une tempête détruire la récolte qui devait constituer pour elle le revenu de cette année-là. Voici ce qu'elle écrit :

Aussitôt que j'eus reçu la lettre de Boucard qui assurément ne diminuait rien de l'horreur de la tempête, je me mis, comme une fidèle disciple de la Providence, à me soumettre de tout mon cœur à cette grêle qui avait emporté tout mon pauvre bien, et je dis, comme votre petite-fille qui est peut-être grande à cette heure : « Mon Dieu, vous avez tonné, vous avez grêlé, je ne vous ai pas empêché... »

Curieux mélange du naturel amour de la vie, d'une native souplesse d'adaptation et de l'esprit chrétien de soumission.

Devant le spectacle de la mort, le sentiment chrétien révèle toute sa puissance chez Mme de Sévigné. Il est à ce point de vue quelques lettres magnifiquement expressives. Je songe tout particulièrement aux lettres que Mme de Sévigné écrivit en 1688 après avoir assisté à la mort très chrétienne de M. de Saint-Aubin. Au lieu d'être accablée par le spectacle d'une agonie, elle est inondée de bonheur. C'est un ravissement. Car elle vient de voir une mort qui est « la plus délicieuse chose du monde ». Voir dans une mort une chose « délicieuse », quelle conviction religieuse faut-il pour écrire, — une femme surtout, — pareil mot ! Elle se considère comme une privilégiée d'avoir joui d'un tel spectacle :

Je n'oublierai jamais cette mort, et je serai très fâchée de ne l'avoir point vue.

Elle va jusqu'à regretter que sa fille ait été privée de cette vue :

Mon Dieu, ma fille, que vous seriez touchée de ce saint spectacle, je ne dis pas d'affliction, mais de consolation et d'envie !

C'est la gaie, la rieuse, la mordante, l'ironique, la pimpante marquise de Sévigné qui écrit cela.

Petite-fille de Mme de Chantal, elle l'est beaucoup plus que je ne l'avais supposé !

§

Pour obtenir clarté et simplicité, on aurait pu s'attacher à réduire Mme de Sévigné à une faculté maîtresse ou à quelques facultés dominatrices. Mais pour serrer de plus près la réalité, peut-être faut-il substituer à pareille méthode une autre qui mette au premier plan la notion de richesse et de complexité psychologiques.

Plus je regarde les individus, plus je sens que nos esprits sont faits de pièces et de morceaux entremêlés, sans qu'on puisse vraiment parler d'unité et d'harmonie. Toute conscience individuelle est une pluralité souvent chaotique. La logique ne préside pas à ces associations d'êtres différents qui constituent l'ensemble de notre personnalité.

Ce que nous appelons les caractères dominants d'un écrivain, ce sont des sortes de compromis assez répétés, assez stables entre les différents éléments souvent antagonistes qui composent son moi.

Aussi bien, si je voulais parler des caractères qui m'apparaissent comme essentiels dans le cas de Mme de Sévigné, ce ne sont même pas des facultés que je mettrais en relief. Ce que je mettrais en vedette, c'est d'abord un certain rythme de vie. Rapidité, vivacité de toutes les opérations de l'esprit, passage brusque, sans transition, d'un état spirituel à un autre. D'où cette impression d'une vie intérieure en mue perpétuelle, en vifs changements et ceci par bonds, sans états intermédiaires.

L'autre caractère qui me semblerait dominant, c'est ce que je dénommerais une bigarrure. J'entends par là que l'esprit de Mme de Sévigné et sa *correspondance* elle-même m'apparaissent comme une compénétration d'un fort grand nombre d'éléments de nature très différente et même par-

7



faitement contradictoires. C'est cette plus complexe bigarrure qui me paraît donner tout particulièrement l'image d'un esprit féminin. Moins avide de logique que l'homme, la femme sent beaucoup moins la nécessité de sacrifier certains éléments de soi-même pour que puissent s'en affirmer d'autres qui leur sont opposés. De là, ce charmant épanouissement en elles d'un fouillis d'éléments opposés. De là, chez elles plus de curieuse complexité et moins de personnalités fermement et simplement dessinées.

Au moyen de ces deux éléments que nous venons de mettre en relief, on pourrait essayer de faire pressentir le charme des *lettres* de Mme de Sévigné.

Certains soirs d'été sur les rives aimables des côtes de France, le ciel est couvert de minces nuages, qui glissent en laissant çà et là des déchirures de bleu et des trouées de soleil. Regardez la mer légèrement frémissante : un infini de teintes s'y juxtaposent et s'y mêlent. Fermez les yeux une minute, puis rouvrez-les. L'ensemble est aussi bigarré, aussi étincelant, mais toutes les teintes ont brusquement mué.

GABRIEL BRUNET.

FINANCES ET BON SENS

La crise financière actuelle, aux répercussions si nombreuses, semble avoir fait perdre aux Français leur courage et leur bon sens coutumiers, ces deux vertus nationales qui, dans les moments graves, ont toujours sauvé le pays du désastre : au Parlement, dans la presse, dans les salons, dans la rue même, chacun a son plan de restauration financière, reposant malheureusement trop souvent sur une méconnaissance absolue de la question et sur une ignorance technique redoutable, lorsque, par surcroît, il n'est pas inspiré par un déplorable esprit de parti. Parmi tous ces financiers improvisés, il n'en est guère qui aient eu une claire vision du problème, de tout le problème, et qui y aient apporté une solution d'ensemble : la plupart n'ont songé qu'aux dangers d'une dette flottante excessive et aux embarras qu'elle faisait courir à la trésorerie; quelques-uns n'ont vu que la question de l'équilibre budgétaire; d'autres enfin n'ont pensé qu'à la réforme monétaire. Mais trop peu ont montré l'étroite connexité qui existe entre ces trois questions — ou plutôt entre ces trois faces d'une seule et même question; trop peu ont suffisamment insisté sur le manque absolu d'efficacité des solutions partielles proposées, quel que soit par ailleurs le mérite de ces solutions.

Il existe en effet entre la trésorerie, le budget et le système monétaire des liens étroits et intangibles. Une très grande partie des dépenses budgétaires n'a pour but que d'assurer le service des intérêts de la dette flottante. D'autre part, une augmentation mal réglée de cette dernière pro-

voque l'annulation d'échéances excessives dont le paiement — nous venons d'en faire l'expérience — exige, bon gré mal gré, un appel de l'Etat à la Banque de France : cette inflation nouvelle entraîne, avec une dépréciation corrélative du franc, un renchérissement du prix de la vie; les dépenses prévues par le budget augmentent comme tout le reste, alors que, de leur côté, les recettes demeurent à peu près invariables. Résultat : déficit budgétaire.

Ce déficit lui-même, comment le combler? Les créanciers de l'Etat n'attendront pas le vote ni surtout le recouvrement de nouveaux impôts. Le Trésor, heureusement, banquier providentiel, est là pour consentir à l'Etat, par le secours de la dette flottante, les avances indispensables : avances en principe provisoires, c'est-à-dire remboursables, mais que la situation actuelle rend presque toujours définitives : le déficit budgétaire entraîne ainsi l'accroissement de la dette flottante, de même qu'à l'origine c'est l'accroissement de la dette flottante qui avait contribué à créer le déficit budgétaire.

L'équilibre du budget est du reste lui-même étroitement lié aux variations des changes. Le prix de la vie suit, avec plus ou moins de retard, le cours du change, rendant ainsi absolument impossible, pour l'Etat comme pour les particuliers, les prévisions lointaines, mais sûres, indispensables à la confection sincère d'un budget dont l'exécution doit se poursuivre sur une assez longue période de temps.

L'établissement d'un budget parfaitement équilibré n'est donc possible que par la stabilisation définitive des changes. Or cette stabilisation, sans qu'il soit nécessaire d'exposer ici la théorie classique et toujours vraie des changes, ne peut être obtenue que par l'adoption d'un étalon monétaire or, concurremment avec la suppression du cours forcé, cette double mesure devant réduire au minimum les oscillations du franc par rapport aux monnaies étrangères, notamment à la livre et au dollar, oscillations dont l'am-

plitude, alors extrêmement réduite, aura pour limites les deux « gold points ».

Ainsi les trois questions de la trésorerie, du budget et de la réforme monétaire sont étroitement liées : vouloir résoudre l'une sans les autres n'est qu'une hérésie, et tout projet, aussi sérieux soit-il, qui ne concerne que l'une d'elles, est irrémédiablement voué à l'échec s'il n'est accompagné d'un autre projet résolvant les deux autres questions.

Il ne s'ensuit du reste pas que les trois solutions proposées, et qui ne sont en réalité que les trois parties d'un seul et même plan de réforme financière, doivent produire leurs effets simultanément. A vrai dire, cette simultanéité est en fait impossible et l'application même des remèdes prescrits ne peut se faire que suivant quatre phases successives bien déterminées.

§

Il est d'abord un problème qu'il importe de résoudre sans délai : c'est celui du remboursement des valeurs à court terme — notamment des bons de la Défense nationale — dont les échéances dangereusement rapprochées risquent de dépasser les disponibilités du Trésor. L'Etat, tout puissant, peut évidemment ordonner un moratoire ; mais cette mesure maladroite et désastreuse est indigne d'un pays comme la France, et le Parlement l'a, avec raison, repoussée. Le problème de la trésorerie reste donc entier et exige une solution rapide.

Mais cette question réglée, il faut alors songer à équilibrer le budget. La solution, ici, est moins urgente ; il n'en est pas moins indispensable de la trouver, et dans un court délai, si l'on veut conserver au plan de redressement financier proposé l'unité et la perfection indispensables à son existence.

Délivré de ses soucis de trésorerie, doté d'un budget exactement et sûrement équilibré, l'Etat verra renaître son

crédit; les changes se stabiliseront naturellement et c'est alors, mais alors seulement, que, pour éviter tout retour d'une crise aussi grave, il sera nécessaire d'appliquer les mesures prévues pour à la fois rendre définitive cette stabilisation naturelle des changes et réduire le poids de la dette flottante. Ce seront les deux dernières phases du rétablissement financier de la France, comportant, avec la réforme monétaire, la conversion et l'amortissement de la dette flottante.

La crise actuelle de trésorerie est due presque uniquement à l'accumulation, sur une période de temps très courte, d'échéances dont le total dépasse de beaucoup l'encaisse disponible. D'où proviennent ces échéances? Le recouvrement des recettes prévues par le budget ne s'effectue pas avec une régularité parfaite; il peut exister par conséquent, au cours de l'exercice financier, certaines périodes où les recettes recouvrées sont insuffisantes pour régler les dépenses engagées, ce déficit devant dans tous les cas — en théorie tout au moins — si le budget a été voté en équilibre, se combler automatiquement au plus tard en fin d'exercice. A toute époque cependant, l'Etat doit pouvoir faire face à ses engagements; en cas d'insuffisance momentanée de ses recettes, il lui est donc nécessaire de faire appel à un banquier qui lui avance, à titre provisoire, les sommes indispensables. Ce banquier, c'est le Trésor.

Les sommes qu'il avance, le Trésor, comme tout banquier, se les procure en grande partie en faisant appel à la fortune privée. Les emprunts ainsi émis sont à très court terme et sont représentés par des titres, parmi lesquels figurent notamment les bons de la Défense nationale. Lorsque ces bons arrivent à échéance, le Trésor doit les rembourser, à moins cependant que les porteurs ne préfèrent en obtenir le renouvellement : dans ce cas, il y a alors non remboursement, mais substitution à un bon échu d'un bon nouveau. Et en fait, c'est cette solution que, jusqu'à ces derniers temps, ont toujours choisie la plupart des créan-

ciers, les porteurs de bons étant en général des industriels ou des commerçants qui ont besoin d'un fonds de roulement facilement disponible et qu'ils font fructifier, en attendant son emploi éventuel, en le plaçant en valeurs à court terme. C'est ainsi que le Trésor a pu, sans crainte, émettre, bien au delà de ses disponibilités, des bons que, jusqu'à présent, il était sûr de voir renouveler et dont il n'avait par conséquent pas à redouter le remboursement.

La condition essentielle de ce renouvellement continu des bons est évidemment que les créanciers du Trésor soient certains d'être, en cas de besoin, remboursés à l'échéance; sinon ils renonceront à un placement qu'ils considèrent comme peu sûr et trouveront ailleurs l'emploi de leurs disponibilités momentanées. C'est justement ce qui s'est produit récemment. L'annonce à grand fracas par la presse et par le Parlement des échéances importantes et simultanées auxquelles le Trésor impuissant allait avoir à faire face, le dépôt d'un projet de moratoire ont fait craindre à juste titre aux porteurs de bons de ne pas être remboursés à l'échéance et, alors qu'il en était temps encore, tous se sont précipités aux guichets du Trésor, mettant les finances de l'Etat dans une redoutable situation et obligeant le gouvernement à recourir à une inflation nouvelle.

Ainsi la confiance du public dans le crédit de l'Etat est la condition rigoureuse du fonctionnement normal de la trésorerie. Si cette condition n'est plus réalisée, une crise s'ouvre qui ne peut être résolue que par des mesures propres à faire renaître la confiance. Quelles sont ces mesures? Il n'en est qu'une : affirmer solennellement qu'il n'y aura pas de moratoire. Encore faut-il que cette affirmation soit justifiée par l'adoption simultanée d'un plan financier complet, faisant clairement ressortir les moyens pratiques d'éviter ce moratoire. Mais il est indispensable que le public fasse crédit à la parole de l'Etat et n'ait pas à craindre que, par suite de l'instabilité des gouvernements, les promesses faites par l'un soient violées par l'autre. Depuis la guerre,

malheureusement, le Parlement, foulant aux pieds les principes juridiques les plus élémentaires, a trop pris l'habitude de sacrifier les droits acquis et de donner effet rétroactif aux mesures les plus graves : on peut dès lors redouter avec raison que la loi établissant le plan de redressement financier du pays ne suffise pas à rendre aux prêteurs la confiance indispensable. Or, cette confiance, si l'on veut éviter la catastrophe, il faut la recouvrer à tout prix. Il n'est qu'un moyen : donner au plan de restauration financière force de loi constitutionnelle : son abrogation ou simplement sa simple modification seront alors entourées de telles garanties que, pratiquement, elles ne seront plus à craindre.

La solution de la crise de trésorerie actuelle réside donc uniquement dans le rétablissement de la confiance du public dans le crédit de l'Etat, rétablissement lui-même intimement lié à l'adoption définitive d'un plan complet de restauration financière. Mais cette mesure peut fort bien n'avoir sa pleine efficacité que dans un certain délai. Or, en attendant, l'Etat doit faire face à ses échéances, et sans en retarder le paiement d'une minute. Comment faire ? — Il ne faut pas reculer devant les faits, encore moins devant les mots. Il n'est qu'une solution, redoutable sans doute, mais moins redoutable que le moratoire : c'est l'augmentation des avances de la Banque de France à l'Etat.

Le procès de l'inflation n'est plus à faire ; ses dangers ont été trop bien exposés, ses conséquences désastreuses se sont trop clairement manifestées dans plusieurs pays et en France même, pour qu'il soit nécessaire de revenir sur ce sujet. L'inflation opère par deux voies différentes ; elle agit moralement et elle agit par sa masse : moralement, car ses méfaits ont été tellement proclamés — la plupart du temps, du reste, sans être expliqués, — que sa simple menace suffit à faire baisser le franc, que le mot seul fait tomber un ministère ; par sa masse, en vertu de la théorie quantitative de la monnaie, théorie rigoureusement exacte

lorsqu'on raisonne sur de grands nombres, mais malgré laquelle une inflation restreinte, réalisée dans certaines conditions, n'entraîne pas forcément une dépréciation corrélative de la monnaie. Cette inflation peut même n'avoir aucune conséquence appréciable, si le milieu dans lequel elle est appelée à se produire est moralement apte à la subir et si d'autre part elle est d'importance très limitée. Il est évident en effet que si le pays est convaincu non seulement du peu de danger, mais encore de la nécessité de l'inflation réduite projetée, non seulement il ne la redoutera pas, mais il la souhaitera, et la mesure réalisée dans ces conditions, loin d'avoir des conséquences graves, pourra au contraire, si elle est liée à un plan général de redressement financier, renforcer le crédit de l'Etat. Tout le problème réside dans une question d'opinion publique et dans une question de taux d'inflation.

La question d'opinion publique est facile à résoudre si on a rattaché au projet celui du plan complet d'assainissement financier : c'est une simple affaire de gouvernement et de presse. Celle du taux réduit de l'inflation est plus délicate, car le propre de l'inflation est justement d'appeler l'inflation. Il faut donc que le Parlement qui prendra cette mesure d'exception, non seulement s'impose de ne prescrire un nouvel appel à la Banque de France que jusqu'à stricte concurrence des besoins immédiats du Trésor, mais encore se mette lui-même dans l'impossibilité, de crainte d'un accès éventuel de criminelle paresse fiscale, d'y revenir de nouveau. Cette dernière condition sera justement remplie grâce au caractère de loi constitutionnelle que, pour cette raison seule, il importe, ainsi qu'il a déjà été expliqué, de donner au plan de redressement financier. Quant au taux de l'inflation, il suffit, pour le maintenir rigoureusement dans les strictes limites nécessaires, de décider que les nouvelles avances de la Banque de France à l'Etat ne pourront se faire qu'au fur et à mesure des demandes de remboursement de bons, et que dans la limite où le montant de

ces demandes dépassera les disponibilités du Trésor.

Cette mesure est grave, mais c'est la seule qui permette, en attendant le recouvrement de nouveaux impôts, d'éviter un désastreux moratoire. Ses inconvénients, du reste, peuvent être réduits au minimum, sinon être complètement supprimés, si la presse et les pouvoirs publics ont su rendre au préalable au pays son calme et sa clairvoyance. Par ailleurs, ses avantages sont nombreux.

Il est d'abord extrêmement probable, puisque c'est le manque de confiance des créanciers qui provoque de leur part les demandes excessives de remboursements, que les porteurs de bons, rassurés par l'adoption d'un plan financier sérieux et intangible, continueront comme par le passé à faire renouveler leurs titres régulièrement ; d'autant plus que presque tous ces créanciers, commerçants ou industriels, ont absolument besoin, pour leurs placements à court terme, de valeurs sûres et rémunératrices. Il est en tout cas certain que ces demandes de remboursement seront moins nombreuses après l'adoption du plan, alors qu'on verra clair dans les finances de l'Etat, qu'avant son adoption.

Dès lors, la nouvelle inflation provoquée sera très faible et, si elle est accueillie avec sang-froid, n'aura que fort peu d'effet sur la situation monétaire du pays ; elle en aura même d'autant moins que beaucoup de bons, actuellement en circulation, servent souvent de moyens de paiement et qu'au fond l'inflation tant redoutée a été créée en même temps que ces bons ; une émission de billets, destinée à remplacer ces derniers, ne saurait ainsi avoir, au regard de la théorie quantitative de la monnaie, aucune influence.

D'ailleurs, à tout prendre, l'inflation réalisée, en admettant qu'il y ait vraiment inflation, aurait au moins l'avantage, pour l'Etat, de remplacer des bons, portant un intérêt assez élevé, par des billets correspondant à une avance nouvelle de la Banque de France, avance pour laquelle cette dernière ne reçoit qu'un intérêt extrêmement faible.

La mesure préconisée paraît donc de nature à conjurer provisoirement la crise de trésorerie. La solution définitive réside toujours dans l'adoption sincère du plan complet d'assainissement financier. Ce plan doit évidemment, si l'on veut éviter, avec les dangers d'une dette flottante excessive, le retour de la crise actuelle, résoudre la question de la diminution de cette dette flottante.

Or, cette diminution ne peut être obtenue que de deux manières : par le remboursement définitif d'une partie des bons au moyen des crédits budgétaires, par la conversion de la dette flottante en dette perpétuelle ou à long terme, non sujette à des demandes de remboursement imprévues ou trop fortes. L'application du premier procédé est liée au problème de l'équilibre budgétaire, celle du second au problème de la dette à long terme et de son amortissement. Mais, de toutes façons, l'effort fiscal à demander au pays pour procéder au remboursement direct de la dette flottante est, pour le moment, beaucoup trop fort pour les capacités du pays; quant à la conversion et à l'amortissement, leur succès dépend du rétablissement d'abord du crédit public, puis, aussi, de l'équilibre budgétaire. L'échec des derniers emprunts a prouvé que, pour le moment, le crédit de l'Etat est épuisé.

Les deux questions du remboursement et de la conversion de la dette flottante apparaissent donc comme la dernière phase du problème général et ne peuvent être envisagées avant que n'ait été définitivement réglée la question de l'équilibre budgétaire.

§

Le budget comprend des recettes et des dépenses. L'équilibre budgétaire peut donc être recherché à la fois dans une augmentation des recettes et dans une réduction des dépenses. A vrai dire, l'importance des budgets d'après guerre est telle que les économies, d'ailleurs relativement très faibles, à réaliser sur les dépenses de l'Etat sont loin

d'être suffisantes au rétablissement de l'équilibre désiré. Quoi qu'il en soit, la situation actuelle est trop grave pour qu'on ne recherche pas tous les remèdes susceptibles de l'améliorer. Les économies possibles doivent résulter d'un nouvel aménagement des administrations et d'une réduction corrélative du nombre des fonctionnaires; mais en pratique cette réforme se heurtera à de très grosses difficultés, tenant notamment au respect obligatoire des droits acquis. Elles doivent aussi provenir de la cession à l'industrie privée des exploitations déficitaires ou insuffisamment rémunératrices — l'économie étant alors doublée d'une recette représentant le prix de cession — et de la suppression pure et simple d'organismes inutilisés et inutilisables, comme beaucoup d'arsenaux, dont le maintien est un défi au bon sens; les économies doivent enfin et surtout provenir d'une réduction de la dette; mais ainsi qu'il a été exposé au sujet de la dette flottante, il est encore trop tôt pour l'amortir. Les économies actuellement réalisables sont malheureusement insuffisantes pour permettre d'obtenir l'équilibre budgétaire; leur efficacité ne peut en outre se manifester qu'après un certain délai. Aussi faut-il, en même temps qu'une réduction des dépenses, décider une augmentation des recettes.

Les recettes de l'Etat proviennent de plusieurs sources; mais il en est une à laquelle il convient de ne plus puiser, car c'est d'elle que découlent presque tous nos malheurs présents, et à laquelle du reste — les événements l'ont prouvé — il est pour longtemps encore impossible de s'adresser : c'est l'emprunt.

Il est d'autres recettes auxquelles, pour le moment, il n'a encore jamais été fait appel : ce sont celles qui pourraient résulter de la cession ou de la vente des monopoles actuels et de certaines parties du domaine privé de l'Etat. Le procès des monopoles est depuis longtemps jugé et, si le bon sens intervenait seul dans ces questions, la plupart d'entre eux auraient vécu. Dans les circonstances actuelles, on n'a

pas le droit de chercher ses inspirations ailleurs que dans le bon sens, et tout plan sérieux de restauration financière doit poser le principe de la cession des monopoles ; le mode d'application pratique du principe ne pourrait être du reste déterminé qu'ultérieurement. Il ne faut pas en effet vouloir coûte que coûte aliéner immédiatement les monopoles : l'Etat risquerait de faire un marché de dupes, s'il n'attendait pour recourir à cette mesure l'occasion la plus propice et les circonstances les plus favorables ; un vendeur pressé par le besoin et qui ne peut attendre fait rarement une bonne affaire. Le même raisonnement s'applique à la cession ou à la location de certaines parties du domaine privé de l'Etat.

L'Etat n'a donc pas le droit de compter, comme ressource immédiate ou même prochaine, sur la vente des monopoles ou de son domaine privé. Or, il importe que le budget soit équilibré sans retard ; il ne reste qu'une source de recettes auxquelles il puisse être fait appel à cet effet : les impôts. En dehors de l'impôt sur le capital, qui forme une classe à part, les impôts se divisent en deux grandes catégories : les impôts directs proprements dits, d'une part ; d'autre part, tous les autres impôts, que l'on peut désigner par le terme général d'impôts indirects.

Que peuvent produire ces différents impôts et dans quelle conditions l'Etat peut-il espérer les utiliser ? Nous ne parlerons pas des buts sociaux qu'il est possible d'atteindre par l'intermédiaire de l'impôt, ou tout au moins de certains impôts : ce serait sortir du domaine financier sur lequel les circonstances présentes exigent rigoureusement que l'on se maintienne.

L'impôt sur le capital, des événements récents l'ont montré, ne répond pas du tout au sentiment de la grande majorité des Français ; or, pour qu'un impôt soit productif, il convient que son principe même ne soit pas en opposition avec le caractère, le tempérament, la race des contribuables qu'il doit frapper. Du reste, l'impôt sur le capital,

sous une forme évidemment différente de celle conçue par certains partis, existe déjà en France, et sous un double aspect ; on a souvent répété que les droits sur les successions sont une forme de l'impôt sur le capital ; c'est en partie vrai. L'inflation, de son côté, en est une autre forme, et plus précise : elle a entraîné, tout au moins pour la part constituée par du numéraire ou par des valeurs de l'Etat français, l'amputation de toutes les fortunes. La création d'un second impôt sur le capital ne serait dès lors pas sans danger. Son application pratique présenterait en outre de telles difficultés que son rendement, — l'expérience tentée dans plusieurs pays européens est concluante, — serait très problématique et en tout cas assez lointain.

Or, c'est immédiatement que l'État a besoin de ressources. Restent donc les impôts directs et les impôts indirects. Une longue querelle n'a cessé d'exister entre partisans des premiers et défenseurs des seconds. En réalité cependant, si la forme est différente, le résultat final, dans une certaine limite, est toujours le même, à savoir le renchérissement général du prix de la vie. Qu'il soit propriétaire, avocat, salarié, cultivateur, commerçant ou industriel, que l'impôt qui le frappe soit direct ou indirect, le contribuable qui voit s'accroître cet impôt cherche immédiatement à en rejeter la charge sur son voisin et augmenter, dès qu'il le peut et dans les mêmes proportions, l'un ses loyers, l'autre ses honoraires, celui-ci ses exigences relatives à son salaire, ceux-là enfin le prix de leurs produits. Finalement, c'est le consommateur — en donnant au mot consommateur le sens le plus large qu'il puisse avoir — qui supporte le poids de l'impôt ; le producteur, en théorie tout au moins, ne le garde jamais à sa charge. Or, tout le monde est, dans une certaine mesure, à la fois producteur et consommateur : dès lors, que l'impôt soit direct ou indirect, que, d'après la loi, il frappe tel ou tel contribuable, finalement il se répartit automatiquement et toujours de la même manière entre tous les citoyens ; et la querelle

entre défenseurs de l'impôt direct et partisans de l'impôt indirect n'a plus de raison d'être. Il ne reste qu'à adopter le système le plus pratique et le plus productif.

Il est cependant une double limitation à cette théorie de l'incidence de l'impôt. Elle résulte d'une part de la concurrence, d'autre part du fait que certains contribuables sont uniquement consommateurs. Pour ces derniers, il est en effet évident qu'il n'est aucun moyen de rejeter sur leurs voisins les charges que la loi fait peser sur eux et il n'y a guère que pour eux que l'adoption d'impôts directs appropriés permette d'atteindre la justice fiscale si ardemment cherchée. Quant aux autres, ils ne peuvent se défaire de leur fardeau que par l'augmentation du prix de leurs services ou de leurs produits, mais la concurrence ou la loi — c'est le cas des propriétaires — peuvent s'opposer à l'augmentation voulue.

Convient-il de chercher comment et dans quelle mesure une nouvelle législation permettrait de rendre plus juste, avec le jeu de la concurrence, la répartition automatique des impôts? La question sort du cadre de cette étude. Quoi qu'il en soit, et avec les données actuelles du problème, données qu'il paraît du reste difficile de modifier efficacement, il n'en demeure pas moins que, à part de très rares exceptions, la charge des impôts a tendance à se répartir toujours de la même manière. Dès lors, abandonnant les querelles de partis et les oppositions de doctrines, il importe de recourir à l'impôt le plus simple et le plus productif.

Il est reconnu que les impôts directs actuellement en vigueur sont loin de donner ce qu'on doit en attendre. Il faut donc étudier le moyen pratique d'augmenter, non leur taux qui est déjà accablant, — sauf toutefois en ce qui concerne l'impôt sur les bénéfices agricoles, ridiculement insuffisant, — mais leur rendement. Il semble qu'à cet effet la publication des déclarations des assujettis et la création pour, éventuellement, juger ces derniers, d un jury d'honneur composé de leurs pairs, seraient des mesures très effi-

caces et, à vrai dire, dépourvues de tout caractère inquisitorial. Les impôts directs actuellement existants seraient sans doute largement suffisants, s'ils étaient normalement et intégralement perçus.

Mais il n'est pas possible d'arriver immédiatement, en ce qui les concerne, à une productivité parfaite ou même presque parfaite. Les mesures prévues ne pourront, en effet, être efficaces qu'après un temps assez long. Et pourtant, c'est sans délai qu'il importe de pourvoir à l'équilibre budgétaire, et ce malgré le renchérissement encore à craindre du prix de la vie. Il faut donc trouver un impôt qui non seulement produise tout de suite, mais en outre dont le rendement soit fonction du prix de la vie. Or, cet impôt existe ; il suffirait de le généraliser : c'est l'impôt indirect *ad valorem*, c'est-à-dire dont le taux est proportionné au montant de la transaction à laquelle il s'applique. Par ailleurs, les avantages de l'impôt indirect au point de vue perception sont connus : son recouvrement s'opère automatiquement et sans création de personnel administratif nouveau. Il n'y a dès lors qu'à étendre, dans la mesure du possible, le système des impôts indirects *ad valorem*, en déterminant leur taux de manière à ne paralyser ni le commerce ni l'industrie ; mais le principe étant admis, ceci n'est plus qu'une simple question d'ordre pratique à faire régler par des spécialistes.

Ainsi, le problème de l'équilibre budgétaire paraît en vérité infiniment simple, mais à condition toutefois qu'il soit abordé en dehors de tout esprit de parti — politique ou économique. — Et, le principe posé, il ne reste plus qu'à l'appliquer avec honnêteté et persévérance.

§

C'est alors et alors seulement, quand l'ordre sera rétabli dans les finances de la France et que le calme sera revenu dans les esprits et dans les affaires, quand enfin, grâce aux mesures prises, les changes se seront stabilisés,

qu'il sera possible de résoudre efficacement la triple question de la conversion de la dette flottante, de l'amortissement de la dette à long terme et de la réforme monétaire, question pour laquelle le plan général de redressement financier se sera borné à poser le principe de son règlement.

Le problème de la conversion a été exposé plus haut. Celui de l'amortissement dépend avant tout du rétablissement définitif d'un large équilibre budgétaire : les sommes nécessaires à l'amortissement ne peuvent en effet provenir que de l'impôt et il n'est pas possible actuellement de surcharger deux fois le contribuable, d'abord en vue de l'équilibre budgétaire, ensuite en vue de l'amortissement. Des impôts trop lourds dans les circonstances présentes entraîneraient la ruine du commerce et de l'industrie. Il convient donc de placer d'ores et déjà dans le plan général de redressement le principe de l'amortissement, mais ce serait une hérésie que de vouloir sans attendre et coûte que coûte amortir.

Il est néanmoins une dette pour laquelle il importe d'obtenir sans plus tarder des arrangements avec les créanciers du pays : c'est la dette extérieure. L'état de subordination dangereuse dans lequel elle place la France vis-à-vis de l'étranger, les néfastes manœuvres qu'elle permet d'effectuer sur le marché des changes, exigent une solution rapide de la question ; toutefois, dans les négociations à engager à ce sujet, si l'on veut éviter que le remède ne soit pire que le mal, il faut absolument tenir compte de la situation budgétaire du pays et, par conséquent, de sa capacité fiscale.

§

Le problème de la réforme monétaire est le dernier à résoudre, si l'on veut que le remède amène la guérison définitive, et non l'aggravation de la crise. La réforme doit en effet avoir pour but, par le retour à une monnaie saine, de

limiter les oscillations des changes aux deux «gold points» et de mettre ainsi le pays à l'abri des dangers que lui font courir les mouvements incessants des prix. La réforme peut être envisagée sous deux aspects : elle peut se proposer, la situation financière éclaircie et les changes naturellement stabilisés, d'adopter un nouvel étalon or sanctionnant purement et simplement la dépréciation acquise par la monnaie depuis la guerre : c'est la « dévaluation » ; elle peut au contraire vouloir, par la résorption des billets en circulation, revenir à l'ancien étalon or ; c'est la « déflation ».

Quels sont les avantages et les inconvénients réciproques des deux méthodes ? La déflation est le contraire de l'inflation et alors que celle ci entraîne l'augmentation des prix, la première doit provoquer leur diminution : les rôles sont en tous points renversés, sauf en ce qui concerne les prévisions lointaines indispensables à la marche normale du commerce et qui restent impossibles, le problème étant en effet trop complexe et les billets actuellement en circulation trop nombreux pour que les pouvoirs publics puissent assigner aux variations des prix une marche régulière. Contrairement à ce qui se produit dans les périodes d'inflation, les industries importatrices sont favorisées, les exportations deviennent de plus en plus difficiles : or, la France exporte plus qu'elle n'importe et la déflation provoque ainsi dans le pays un malaise croissant. Enfin les créanciers sont favorisés au détriment des débiteurs, qui voient leurs charges chaque jour augmenter ; et si, en l'espèce, ce n'est là qu'un juste retour des choses pour les créanciers d'avant-guerre, ce n'en est pas moins une injustice vis-à-vis des débiteurs d'à présent. En outre, en ce qui concerne le commerce et l'industrie, beaucoup de sociétés, pour éviter les inconvénients de la dépréciation du franc, ont investi tout ou partie de leurs réserves dans des immeubles ; lorsque, après revalorisation du franc, il leur faudra revendre ces immeubles, le prix qu'ils en toucheront, quoique en monnaie ap-

préciée, sera moins fort que la valeur d'achat, les prix ne suivant pas immédiatement les variations de la monnaie. C'est ce phénomène qui a produit en Allemagne de nombreuses faillites.

En définitive, les inconvénients de la déflation sont les symétriques de ceux de l'inflation, et ils sont aussi graves. La méthode ne semble dès lors pas recommandable ; pratiquement même, elle paraît impossible à appliquer, car pour l'Etat comme pour les particuliers, en même temps que diminue le prix de la vie, diminuent aussi les recettes qui sont en partie fonction de ce prix. Or, les charges que l'Etat doit s'imposer pour le service et l'amortissement de sa dette ne changent pas ; et ces charges qui restent immuables, alors que les recettes vont en diminuant, constituent justement plus des deux tiers du budget. D'autre part, l'Etat ne pourra jamais rembourser avec une monnaie saine les sommes considérables qui lui ont été prêtées en monnaie dépréciée.

Décider la déflation, c'est ainsi risquer de ruiner le commerce et l'industrie et de conduire l'Etat à la faillite ; c'est en tout cas vouloir empêcher l'amortissement de la dette, amortissement sans lequel il ne sera jamais possible d'équilibrer le budget.

Une seule méthode demeure : c'est la dévaluation. Au fond, que faut-il avant tout chercher ? — Uniquement la stabilisation des changes et des prix. Sans cette stabilisation, en effet, plus de prévisions possibles ; c'est dès lors le budget forcément en déséquilibre, avec toutes les conséquences qui en découlent : crise de confiance et crise de trésorerie ; c'est, pour les prêteurs, la crainte trop justifiée de se voir en partie dépossédés au moment de l'échéance, et c'est aussi, par conséquent, la fin du crédit sur lequel repose le fonctionnement régulier du commerce et de l'industrie.

Or, l'adoption du plan financier et l'application sincère des mesures qu'il doit prévoir pour résoudre le triple pro-

blème de la trésorerie, de l'équilibre budgétaire et de l'amortissement, aura justement comme premier résultat, en faisant renaître la confiance dans le crédit de la France, d'amener une stabilisation naturelle des changes. Pourquoi dès lors ne pas sanctionner cette stabilisation par la dévaluation ? Evidemment, c'est également sanctionner les injustices et les méfaits dus à l'inflation, mais c'est aussi éviter les injustices tout aussi grandes et les méfaits beaucoup plus graves de la déflation. Entre deux maux, il faut choisir le moindre, à savoir la dévaluation qui, au reste, pratiquement, semble la seule mesure possible, si l'on veut permettre à l'Etat de maintenir l'équilibre de son budget et d'amortir la dette.

En réalité, si la situation financière est sérieuse, elle est loin d'avoir la gravité que lui prêtent certains politiciens qui l'exagèrent à plaisir et cherchent à en faire retomber la responsabilité sur leur adversaires. En criant au désastre, on a fini par impressionner le pays à qui depuis sept ans, volontairement ou non, trop de gens paraissent s'efforcer d'inculquer une mentalité de vaincu. Le problème sur lequel la France tout entière, sous le regard de l'étranger, est aujourd'hui penchée, est pourtant facile à résoudre : c'est une simple affaire de sang-froid, de bon sens et de ténacité. Mais dans ce but, renonçant à tout esprit de parti, ne reculant ni devant les mots, ni devant les faits, il faut apporter à son étude, avec la lucidité et la clairvoyance qui sont le propre du génie français, la volonté froide et ferme de réussir.

Le Parlement le voudra-t-il? Toute la question est là.

F. DE BOUBÉE.

LA CHILDEBERT[1]

ÉPISODES ROMANTIQUES

—

XV

L'EXIL

— Honorine, on dirait que tu l'as tenue, ta promesse de me suivre au bout du monde!

— Et pourtant, Henri, c'est tout près.

Le large estuaire du fleuve aboutissait à l'Océan dans une large plénitude verte, striée d'une respiration régulière qui soulevait de lentes vagues rectilignes dont les panaches sombraient à l'infini. Les vagues venaient s'éteindre en bulles qui fondaient en minuscules ruisselets, le long d'une grève pâle et plate. Un soleil gris argentait le bord des nuages d'étain et de plomb, lugubres comme un œil qui s'atrophie et cherche en vain son image au miroir des eaux. Le grand élan du large expirait en démarche lasse et hésitante, comme à regret de lécher le seuil de la terre. Des bras de dunes au lieu de presser le clapotis murmurant semblaient s'évaser pour lui faire place. Des sables bruns et crevassés entouraient des mornes, rayés, autour de leurs lividités, d'orbes jaunâtres. La marée basse ajoutait à la désolation du paysage la désertion du mouvement régulier des flots. La mer paraissait s'éloigner de cette grève inanimée, de ces monticules à peine verdis d'une herbe dure et clairsemée. Ni blancheur de mouettes, ni voiles à l'horizon; rien qu'au loin, au fond, une raie minuscule qui devait être l'apparence des jardins d'une île lointaine. Les pas de Florent

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 661, 662 et 663.

écrasaient la poudre impalpable des coquillages brisés. Honorine marchait à côté de lui sur une bande de sable pur et résistant. Un ruisseau large et profond les arrêta.

— Retournons-nous? dit Honorine.

— Pas encore, dit Florent.

Il se déchaussa, la prit sur ses épaules, traversa et quand il l'eut remise à terre, l'embrassa.

— Es-tu fatiguée?

— Non.

Plus désolée encore, la large crique se fêlait de brisures aqueuses. De minuscules crabes couraient sur le sable. Les dunes semblaient s'enfuir, entraînant plus loin le duvet verdâtre qui se clairsemait sur elle. Pas un toit, pas une fumée, pas un oiseau, pas une plante! Un peu de vent, qui bruissait le matin, s'était tu.

— C'est bien le bout du monde, Honorine. Te figures-tu des proscrits, acculés là? Ils ont fui les villes ennemies, les villages hostiles; les voici arrivés au seuil de l'étendue. Point de voile, point de barque, il leur faudra longer des kilomètres et des kilomètres de sable vide et monotone, avant de trouver quelques cahutes inhospitalières, où par haine du passant, on leur refusera du pain et de l'eau. Regarde, Honorine, cet horizon bas et cette lividité plate comme notre vie. Honorine, dans mon enfance, j'ai couru sur des grèves désertes. Le soleil les réchauffait. Le matin, quand elles étaient vides comme celle-ci, j'avais l'impression qu'une page blanche, magnifique, se déroulait devant moi, d'un rythme admirablement calme, et je sentais qu'elle s'étendait ainsi pour que j'y écrive ma vie. Et maintenant cette grande page blanche qui s'en va devant nous, je vois mieux ce qu'elle représente : c'est un suaire.

— Le tyran tombera, dit gravement Honorine.

Sa petite figure blonde offrit dans cette affirmation une si jolie gravité que Florent l'embrassa.

— Que tu es peu patient! deux ans!

— Deux ans d'exil.

— La patrie n'est-elle pas partout où on fait de l'art?

— Oui, mais on ne fait de l'art que dans la patrie.

— Les voyageurs?

— Ne peuvent-ils pas revenir à leur guise? Quel que soit le nombre des étapes qui les séparent de leur bercail, ne peuvent-ils point en jauger la quantité, s'en énumérer le nombre et fixer avec certitude le jour où ils repasseront les barrières de la ville bénie?

— De la ville malheureuse!

— Non, Honorine, Paris n'est pas malheureux! Il a Ponsard et Clairville. Les clairons sonnent, alertes, devant les chasseurs à pied qui nous expédièrent il y a deux ans, sur les boulevards, leur inconsciente et joyeuse volée de balles. Les bonnets à poils des grenadiers du grand aïeul cachent la petitesse du neveu, quand ils l'encadrent. Les paysans traient la vache immense et profitable du grand cheptel. Les bourgeois délivrés de la crainte des assignats entassent l'or sur les billets. On va chercher un peu de gloriole en Crimée, revanche sur l'hiver russe, qui a mangé l'oncle. C'est sympathique! Ça fanfare! Non, Paris n'est pas malheureux! Paris s'amuse! Paris ignore Lambessa! Il ignore tous ses poètes, ses artistes, sa splendeur, sa beauté. Paris se distrait le soir... c'est toute sa vie! Nous étions bien bêtes!

— Florent, songe à ces dix émeutes du règne de Louis-Philippe avant que la révolution emporte tout...

— Au bout des baïonnettes intelligentes des drapiers, épiciers, ferblantiers, pharmaciens, cafetiers, débitants de tabacs, merciers, horlogers!... Tous ces gens-là ont planté l'épouvantail contre la révolution. Les républicains ont tué la République aux journées de Juin en croyant l'assainir. La purge a été trop forte. Parlons d'autre chose! Il me semble voir au loin tourner des ailes de moulin. Cela me remet en mémoire les Don Quichottes que nous fûmes!

— Tu regrettes?

— Les camarades; ceux qui sont tombés.

— C'est tout?

— Je regrette de ne plus me battre.

— Tu vois bien que ton idéal t'est toujours cher.

— C'est peut-être en se battant qu'on le reconstruirait. Mais, vois-tu, ça se précise... Ce doit être un petit moulin. Mon imagination y ajoute une menue salle, claire, avec des meubles en sapin, une petite vieille toute ronde, avec des clefs sonnant à la ceinture, des clefs qui ouvrent un buffet et un cellier, si on ouvre son porte-monnaie. On y va, l'enfant?

— Qu'est-ce que ça peut faire de marche?

— Deux kilomètres, je pense, et tu te reposeras; sinon c'en est cinq ou six sans autre lieu de repos que le sable des dunes.

— Je m'appuie sur toi.

Honorine se pendit au bras de Florent.

— Te porterai-je?

— Oh! non, je pourrais courir si tu voulais!

Ils obliquèrent par les dunes; une sorte de sentier s'offrit, deux bourrelets de sable bordés de maigres arbres noirs et dépouillés. Peu à peu le sentier se bordait d'un peu de terre noirâtre et friable. L'eau rousse et mouchetée d'un étang creusa un petit cirque au milieu des mamelons grenus.

Florent avait deviné juste. Une énorme Flamande coiffée d'un épais fichu noir, les gros doigts issant à peine des mitaines épaisses, leur versa de la bière d'orge auprès d'une assiette de tartines beurrées.

— Eponge et vinaigre, murmura Florent, mais des chaises, c'est toujours bon à retrouver.

Un petit feu de tourbe chauffait la salle où tout était ensommeillé, sauf le coucou qui battait les minutes d'un crissement rauque et fort. La grosse femme leur avait

obligeamment adressé quelques paroles. Un sourire mi-modeste, mi-navré d'Honorine lui avait fait comprendre qu'ils étaient des étrangers. La bonne femme les avait dès lors considérés d'un air fermé, les yeux hostiles même quand ils se portaient sur Florent, la grâce d'Honorine paraissant avoir éveillé sa méfiance. Elle se mit à tricoter dans son coin, silencieusement. Le silence était total, si régulier, si dense que ce fut à voix très basse qu'Honorine le fêla sans le rompre, en murmurant à l'oreille de Florent : « Au bout du monde. » Et Florent comprit qu'elle y trouvait quelque douceur.

Au bout du monde! cette solitude morose était plus lourde que l'horizon marin! Honorine semblait chercher du regard quelque être vivant. A la campagne, il y a toujours un frou-frou d'aile, un chien qui dort, un chat qui glisse, un pas de paysan, le roulement lointain d'une voiture; jamais cette torpeur complète, cette blême monotonie au milieu de laquelle la grosse femme tricotant semblait une Parque détachée et tressant du bout de ses aiguilles les fils mornes d'ennuis mortels.

Les verres vidés, les couteaux grossiers, larges et courts gisant auprès des grosses assiettes de terre blanche vernissée, Florent et Honorine se taisaient, enlisés. Ce silence, n'était-ce point tout l'exil, le glissement entre des foules dont on n'entend ni l'émoi, ni la joie, ni l'ironie, ni la curiosité? L'exil, cette surdité? Et c'était encore l'exil, cet ennui des vastes étendues de pays, où rien ne vous intéresse, où rien ne vous appelle spécialement à un point de terre, où ce qui serait, dans la patrie, un joli calme, apparaît un mutisme tombal, où le ciel et la mer semblent moins beaux de devoir être regardés sans cesse, cruels d'être une trop complète antithèse avec le décor de la ville aimée, monotones de devoir être contemplés si longtemps, peut-être toujours, avec des yeux qui se mouillent quand des mirages passent splendides et que l'exilé songe qu'il les trouverait partout aussi vides mal-

gré leur ensoleillement, parce qu'ils n'ont pas la beauté de la ville et du pays qui lui sont fermés.

Depuis le coup d'Etat, ils s'étaient enfoncés dans plus de silence. Grème les avait d'abord cachés quelques jours; puis une carriole les avait, lentement, par des chemins détournés, nuitamment, avec de longs arrêts, médités par Grème, pour dépister les argousins, menés chez des maraîchers, des amis du père Martin. A l'Isle-Adam, il était apparu; il leur apportait deux passeports sous de faux noms, avec un jeu de pièces qui leur avaient permis de franchir la frontière. Ils ne surent jamais que Grème s'était adressé à la comtesse Cortazzi, très bien en cour, pour leur procurer ces sauf-conduits et assurer à leurs porteurs la sécurité à la frontière. De là, les proscrits avaient gagné Charleroi, puis Bruxelles. Une lettre de Grème les avait rejoints, portée par un commis-voyageur de ses relations. L'empire ne persécutait plus. La première fournée de déportés lui suffisait. Il n'y cherchait qu'un exemple. On ne tenterait pas de pourvoir davantage Lambessa ou Cayenne. Le régime se sentait assez fort pour être indolent et débonnaire.

Il n'y avait pas réellement de proscrits. Ceux qui voulaient rentrer revenaient. Que leur demandait-on? Une adhésion? Pas même! En tout cas, elle pouvait être tacite. L'Empire ne voulait pas être attaqué. Tout écart de plume ou de crayon attirerait une répression sévère... Mais peu lui importait ce qu'on pouvait penser tout bas. Ce commis voyageur avait été républicain sous Louis-Philippe; le coup d'Etat l'avait navré. Il se consolait, prédisait une vie d'enrichissement, une vie grasse, qui ferait oublier à tous la liberté. L'Empire ne craignait pas les réformes sociales; simplement il voulait les réaliser en son nom. Florent haussait les épaules. L'homme reprenait : « La désunion des républicains a été la cause de tout le mal. Nous ne pourrons jamais nous unir. Alors, attendons et vivons. On ne vit pas dans le trouble. » Flo-

rent se contint pour ne pas dire à cet homme qu'il s'épaississait. Il l'évita.

Aussitôt arrivé, campé dans un coin de Scharbeeck, Florent avait cherché du travail. Il n'y en avait pas. Le pays ignorait l'usage de l'art. Malgré le bon marché de la vie, les ressources de Florent s'épuisaient quand il rencontra Warocquet, musant sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Warocquet, citoyen belge, avait été expulsé de France; cela le ruinait à peu près. Il était revenu dans sa ville, chez un frère pieux ou du moins pratiquant, catholique d'opinion, entrepreneur aisé qui lui ouvrit un petit crédit, en le suppliant de le compromettre le moins possible, car à Bruxelles, on n'aimait pas les rouges. On n'en était plus à lapider les fenêtres de Victor Hugo, mais l'opinion en Belgique, devant la reprise des affaires, était que ce qui était arrivé en France était probablement nécessaire, puisque l'industrie y trouvait son compte.

Florent, fraîchement débarqué, ne pouvait prétendre qu'à de minces salaires. Il le comprenait, n'espérant que quelques commandes, et il s'agissait de banales décorations d'intérieur.

Le frère Warocquet en usait pour ses besoins, chichement, se trouvant vertueux de faire gagner quelques sous à un ennemi de la foi et de l'ordre. Warocquet avait cherché à Florent quelques clients. « Diable, il y a bien des gens qui ont des jardins, je vais te chercher des commandes de statues. Mets debout quelques plâtres. » L'atelier de Florent était au bout de la ville, un hangar et un morceau de terrain, mal palissadé. Il y ébaucha des statues, une Pomone, un enfant porteur de corbeilles, et pour lui-même une statue de femme long voilée, le Regret!... Il y avait mis sa mélancolie. Honorine n'en aimait pas le masque fin et tragique. C'était d'une beauté trop distincte de la sienne. Un amateur vint, qui voulut commander l'œuvre en marbre pour une figure tombale.

L'image du regret perdait ses chances de figurer dans un musée les regrets d'un exilé; elle personnifierait, sur le sépulcre de Mme Van Maesens, les regrets de M. Van Maesens et ses enfants et, après eux, des postérités espérées sans nombre chez ce considérable droguiste. Florent hésita, consentit, tailla le marbre à prix de praticien. L'enfant à la Corbeille trouva preneur chez un fondeur qui se promettait de le reprendre, en stuc, en plomb, en zinc peint. Quand le Regret surmonta dans le cimetière d'Ixelles le tombeau de Mme Van Maesens, un cousin du droguiste se piqua de jalousie. Il lui fallait un petit quelque chose bien sculpté sur son caveau de famille à Bruges; il décida Florent à y venir passer quelque temps avec Honorine.

Celle-ci eut une petite joie de ce voyage. Ses toilettes peu nombreuses étaient si usées, et leurs ressources si maigres qu'elle se hâta d'acheter à Bruges une de ces longues mantes dont les femmes ont coutume de s'y envelopper. Elle adopta le petit bonnet de linge des ouvrières du pays. Ainsi apparut-elle si paradoxale à Florent qu'elle lui ranima au cœur une étincelle de joie. La sévérité du costume amenuisait autrement sa joliesse que les soucis et les privations. Elle semblait une jolie fée qui se déguise. Ce travestissement colora Bruges aux yeux de Florent. Ce n'était point qu'il n'en comprît la poésie silencieuse, la détresse des canaux, le marmottement de prières et le geste lent et la parole rare de tant d'hommes d'affaires à la fois blonds et réglisseux, imprégnés d'onction et si prodigieusement fermés à tout ce qui n'était pas leurs affaires, qu'ils en devenaient curieux. Il aimait regarder les buveurs, tranquilles, comme endormis, la pipe aux dents, près du grand verre de bière, et les peintres anglais amoureux des Memlinck et des architectures brugeoises. Quand il apercevait Honorine, rentrant de quelque course, ballonnée dans sa mante et qu'au fond du bonnet il retrouvait les traits

chéris, souriants, malicieux, égayés, puisque les préoccupations de la vie cessaient d'être poignantes, il se plaisait à ce nouveau séjour. Un dimanche, il loua une carriole. On irait vers la mer. C'était assez loin, on rentrerait le lendemain. Ce serait vingt-quatre heures d'escapade. Ils partirent joyeusement. Honorine n'avait jamais vu la mer. Sa surprise fut immense de n'en pas éprouver de surprise.

C'était lointain, terne, gris, mouvant plus que mouvementé et longuement désert; les vallonnements des dunes lui apparurent des terrains vagues. Elle regardait Florent qui semblait respirer, la poitrine élargie, radieux, gai. Donc, c'était beau! Elle se trouva plus à son aise à la petite auberge du village, aima tout, le pain grossier et mou, le morceau de viande à goût de cannelle et de vinaigre, le poisson frais pêché, la bière blanche, les pommes de terre bouillies, le fromage rude. Florent se hâtait de manger pour retourner vers la mer. Le soleil avait chauffé les terrains vagues; un vent très léger courbait les arbrisseaux et les herbes un peu hautes. A la mer, une baguette de fée avait touché l'étendue grisâtre. Il y passait des nuances vert tendre, vert jaune, vert bleu que des pans d'ombre venaient assombrir un instant pour les dévoiler plus profonds, plus nacrés, plus merveilleux. C'était ça la mer! une traînée de soleil infini, large comme le regard, des coulées de feu sur des velours mouvants. Honorine leva les yeux vers Florent extasié. Ils s'assirent sur le sable et longuement regardèrent. Après le repas du soir, ils y revinrent. Ils purent marcher sur la grève. Florent maintenait de son bras passé au cou d'Honorine le capuchon qui voulait s'envoler; les plis de la mante lui battaient les jambes. Il riait. Une verve jeune et forte bouillonnait en lui. Il s'ouvrit à Honorine de vastes espoirs. Il semblait à la jeune femme que sous les étoiles naissaient des statues par centaines, qui s'animaient d'un feu léger. Aphrodite ne

pouvait-elle jaillir aussi bien que dans l'effusion souriante et bleue et or du midi, de ce socle immense, de cet ébène profond, non plus radieuse et charnelle, mais comme une déesse profonde et redoutable dans une alvéole de nuit?



Depuis longtemps, Honorine n'avait vu Florent si vibrant, si gai, si repris par les grands espoirs; la nuit étoilée lui parut douce à regarder du seuil de l'auberge, et leurs caresses furent si tendres dans le silence que la nuit en demeura chargée de joie dans le souvenir d'Honorine.

Elle voulut donc revenir. Avant de quitter Bruges, elle obtint de Florent de passer quelque temps au village près de la mer. Ils y avaient retrouvé la joie de la première visite; et puis lentement, tout ce plaisir s'effeuillait. Les paysans regardaient de travers ces gens qui ne savaient pas le flamand. Florent se demandait à quoi la vision de la mer pouvait servir à un sculpteur. Les gens étaient laids, rancis en Dieu... C'était affreux... Mais il voulait réagir... C'est pourquoi ils avaient tenté cette longue promenade sur les grèves, qui devait les distraire et les assombrissait si totalement.

— Tu es lasse, Honorine?

— Non, mon ami, un peu de marche me fera du bien.

— Mais ce n'est pas un peu!.. Myffrau, Myffrau...

La vieille femme tressaillit. Elle se réveillait sans doute, les aiguilles avaient dû tricoter automatiquement.

Florent lui tendit une petite pièce d'or qu'elle soupesa, regarda à travers ses bésicles et approuva. Pendant qu'elle remuait longuement sa monnaie dans une sébile pour rendre la différence, Florent avait tiré une feuille de son carnet et quand la vieille revint, il lui montra, dessinés, deux bourriquets l'un derrière l'autre et un ânier à côté.

La vieille se signa au hasard. Ce dessin rapide, c'était peut-être quelque chose de diabolique.

Mais Florent avait posé sur le papier, à mi-corps de son ânier, un écu.

Elle posa deux doigts sur le haut du corps de l'ânier. Florent posa un second écu.

Elle sortit et l'on entendit crier : « Nachtegall, Nachtegall! »

— Ça veut dire rossignol, dit Florent. C'est peut-être l'heure de son chant, dans ce pays.

La vieille rentrait souriante, faisant un signe d'attente. Dix minutes après, un jeune homme amenait deux bourriquets grossièrement caparaçonnés d'une peau de mouton.

— Voilà, Honorine, ton palanquin est avancé.

Le soir, dans la frêle masure, Florent dessinait, tandis qu'Honorine cousait. Le bruit du vent, parmi les feuilles d'un boqueteau de peupliers, se chargeait souvent du lourd fracas de la mer. Tantôt c'était, désordonnée, une clameur de lutte avec des abois de molosses et des cris déchirants de blessés; souvent la mer d'un coup sec déchargeait un tombereau et la brève détonation se renouvelait régulière de minute en minute. Parfois Florent se levait de sa chaise, tirait quelques bouffées de sa pipe sur le seuil, s'interrompant pour humer le bouquet salé du vent. Honorine venait à son côté. Tous deux contemplaient l'infinité de l'étendue grise, peuplée d'étoiles uniquement, si là-bas, au fond, dans le village de pêcheurs, quelque lanterne ne trottinait au ras du sol, pendant au bras de quelque paysanne revenant de veillée. Il était rare qu'un bruit de voix sourdant du cabaret vînt apporter à Florent et à Honorine l'émanation d'une présence humaine. Tous ces gens se couchaient dès que l'ombre envahissait leur terre. Au matin, quelques pêcheurs, la tête enfoncée dans le bonnet de laine, engoncés dans des

vestes de bure orangée, se dirigeaient paresseusement vers la mer, regardaient les barques amarrées, s'asseyaient sur le rebord de l'esquif, rallumaient leurs pipes, considéraient attentivement le ciel et la vague, étendaient les mains pour se persuader qu'une goutte de pluie y tombait, rallumaient leurs pipes, riaient du moindre propos, touchaient à la grosse corde qui retenait la barque, se consultaient, se levaient, tout en regardant avec anxiété du côté du village. Puis ceux dont la vue était la plus perçante se rasseyaient, satisfaits. C'est qu'ils apercevaient Linchen, marchant indolemment auprès de son charreton tiré par un robuste mâtin. Linchen transportait quelques pains. Elle en déposait un chez Mertens, le peintre qui s'était construit un petit châlet de rondins, dans les peupliers grêles, jadis plantés par lui dans les sables pour figurer un petit bois. Elle s'arrêtait chez les étrangers (ainsi dénommait-on, dans le pays, Florent et Honorine). Elle eût pu couper au court pour transporter le demeurant de ses miches à la ferme de Heille, là-bas où un peu de terre arable confinait à la dune. Elle préférait, par un détour, toucher à la plage. C'est qu'à côté des paniers où quelques gâteaux grossiers voisinaient avec ses pains, elle emportait, tous les jours où elle avait vu les pêcheurs s'étirer longuement sur la plage avant de marcher vers la mer, une petite dame-jeanne de genièvre et quelques verres épais comme des encriers. A mesure qu'elle avançait sur la piste qui menait à la mer, les pêcheurs adoptaient un air d'insouciance heureuse. Elle arrivait, souriait, acceptait les compliments un peu gras, versait des petits verres et en touchait le paiement. Mais Verhaye, le cabaretier qui jugeait que ces libations constituaient pour son commerce une perte sèche, nolisait de son seuil les premières commères qui passaient; il en trouvait toujours quelques-unes pour s'élancer du village, grondantes et dépeignées, tirant le marmot en larmes et secoué des sou-

bresauts de leur allure, pour aller vitupérer ces fainéants. Avant qu'elles arrivassent, Linchen, grimpée sur son charreton, avait pris le sentier qui conduit à la ferme, et les pêcheurs, d'un pas lassé comme pour toute l'éternité s'en retournaient vers le village, résolus à guérir la mauvaise humeur de Verhaye par de nouvelles absorptions. Leurs altercations avec les commères indignées, attestant malgré les dires des mâles que le temps était favorable et que c'était rejeter le poisson dans la mer que de ne pas l'y aller chercher, se produisaient, le plus souvent, très près de la masure de Florent, et c'était un bref mais beau tumulte après lequel les pêcheurs rentraient du même pas fatigué au village, suivis d'imprécations et en rencontrant de nouvelles et de plus accentuées. C'était une des rares occasions de sourire que le pays offrait aux étrangers.

Dans ce grand calme, Florent modelait des statuettes, Honorine préparait les repas, lisait. Mertens s'arrêtait un moment, son sac de peintre au dos, son chevalet à la main, allant vers la mer, pour en transcrire sur de petits panneaux le sourire ou la furie. Il les exposait à la maison communale, qui était en même temps une auberge: quelques touristes en acquéraient à petits prix, les jours d'été, en souvenir. Facond et boute-en-train, il décrochait chez les fermiers quelques commandes de portraits, mais surtout leur plaçait les images peintes des chevaux qu'ils avaient élevés, des dessins représentant quelque bœuf particulièrement plantureux qui leur avait valu une récompense à des comices agricoles. Il végétait. Cela lui suffisait. M[me] Mertens, fille du pays, forte et méfiante, experte à toute cuisine, assurait la vie avec de modiques ressources, ses enfants galopinant à peu près nus, trottant assez loin quérir de l'herbe pour les lapins, menant les chèvres à un coin de dunes, blonds, roses, rieurs et lourds.

Mertens s'était approché de Florent qui dessinait sur

la grève. Florent lui avait fait quelques compliments sur sa peinture.

Mertens avait juré, dès les premiers jours où il avait connu Florent, sur tous les saints et sur sa vie, que Florent et Honorine étaient mariés, qu'il en avait vu les preuves légales et cette assertion contribuait à assurer la sécurité des étrangers, encore qu'il y eût des incrédules, notamment M[me] Mertens; mais elle gardait ses réflexions, désarmée d'ailleurs par la grâce d'Honorine, à qui elle communiquait des recettes de cuisine en échange de renseignements sur la broderie. Souvent les deux ménages se réunissaient, sous la lampe, à dîner.

Dans la maisonnette de Florent, au rez-de-chaussée, dans une pièce meublée d'une table de bois blanc, de quatre chaises, avec aux murs les portraits d'Hugo, de Lamartine, de Loris, de Théophile Gautier, de Delacroix, de Blanqui, crayonnés de mémoire par Florent, à côté de plâtres enrobés de linges, les deux ménages savouraient une matelote ou un poulet accommodé à la mode de Paris par Honorine.

Chez Mertens, sur une lourde table de chêne, M[me] Mertens posait sur la table des gigots entourés d'une torsade mouvante de confitures, des soupes au poisson accommodées au céleri, et après les brocs de bière blonde, Mertens atteignait dans son cellier une bouteille de vin et expliquait à Florent les beautés de sa terre natale, pays de peintres, fait pour les peintres, où depuis longtemps il n'y avait pas eu de peintres, parce que les manieurs de pinceaux vivaient dans les villes, rêvant de tableaux plus encore municipaux qu'historiques, ou ressassaient, pour des églises neuves, les motifs créés par des primitifs pleins de foi. Lui, il n'avait pas de talent, il le déclarait, mais un cheval, un bœuf, une paysanne, un rustre, un gamin, bien copiés, c'était tout de même de la peinture. En en copiant beaucoup, il apprendrait à les traduire, et il deviendrait sans doute un peintre lorsque la nuance

argentée, qui se décelait à quelques endroits de sa large barbe blonde, aurait envahi toute cette frondaison légère. Sa femme l'écoutait avec complaisance. Florent s'étonnait du calme absolu de cet homme qui peignait comme à l'école, sans aucune curiosité de technique, à qui l'état social, politique, idéologique de son temps était totalement indifférent, qui considérait les révolutions comme des fièvres éruptives, et professait cette opinion que tout est pour le mieux quand le fils reprend strictement et simplement le commerce de son père. Lui, avait bifurqué vers la peinture parce que son père était bureaucrate. La bureaucratie, il ne l'admettait point comme profession, parce qu'on l'exerce toujours assis et toujours enfermé, et il adorait les longues marches à pied et le grand air. Son calme agissait sur Florent. Quand Florent se souvenait tout haut des barricades de Paris, de sa blessure aux journées de juin, de la répression bourgeoise, de l'humiliation et de la déception qu'il avait éprouvées le 2 décembre devant la République abandonnée par les ouvriers, qui avaient trop souffert pour elle, Mertens lui demandait posément si à son avis Ruysdaël ou Franz Hals avaient eu tort de se désintéresser des luttes politiques. Il tenait à passer pour ne s'être arrêté à aucune opinion, jugeant qu'il y a de braves gens partout, que c'était seulement fâcheux que la peinture les laissât si indifférents.

La rondeur de Mertens avait mis Florent en confiance, et les deux ménages se réunirent presque tous les soirs. Le mauvais temps n'y faisait pas obstacle. Honorine préparait, comme Mme Mertens, des grogs au genièvre et, si la soirée se prolongeait, offrait une cruche de bière. Mertens avait donné à Florent de longues pipes en terre blanche de Gouda, que l'on fume lentement, attentivement, délicatement pour n'en point briser le frêle tuyau que l'on tient à bout de bras, les doigts près du fourneau couleur de cendre.

« Vous n'avez que des chaises dans votre salle, comment vivez-vous donc? Debout? Je vous enverrai deux fauteuils d'osier que j'ai dans un coin de cave. » Florent avait répondu par le don d'un petit plâtre. Mertens s'était répandu en compliments devant ce morceau puissant et synthétique, une étude de chat s'étirant et aiguisant ses griffes. « J'en suis tout honteux, je n'ai que ça de propre à pendre chez vous », avait-il dit en posant sur la cheminée une petite étude de paysan, galopant, la blouse élargie par le vent de la course, sur un gros cheval de labour. « Je n'aime pas les marines que je peins en ce moment-ci; c'est trop gros temps, ce n'est pas plaisant; le ciel est en zinc quand il n'est pas couleur de torchon ruisselant. »

C'était un soir pluvieux avec des rafales qui courbaient violemment les petits peupliers; des tuiles enlevées aux toitures des belles maisons du village heurtaient les enseignes secouées, avant de se briser à terre. Le vent semblait mugir dans un entonnoir énorme. Quand les Mertens arrivèrent chez les Florent (cent mètres à parcourir), Mme Mertens apparut comme sur un fond de perles lumineuses, gouttes innombrables de pluie, où miroitait le reflet de la lampe de Florent. Elle se précipita, ruisselante; la porte battait, tirée par le vent qui s'engouffrait aux plis de la grande cape de Mertens, la tordait en écharpe lourde, la cognait à la plinthe. Les deux hommes eurent de la peine à clore l'huis. Des éclairs jetaient aux fenêtres leurs longs cillements, cinq, six battements de feu bleuâtre et violet. Les grondements de tonnerre amincissaient le fracas rocailleux du vent en simple sifflement.

— Quel temps! dit Florent.

— Ça passera, dit Mertens.

— On dirait que tout craque, les arbres, la maison!...

— Oui, mais la maison résiste.

Honorine disposait les pipes et les grogs.

Florent avait au bec sa courte pipe de bruyère.

— Mauvais, mauvais! dit Mertens, vous fumez trop vite. Vous brûlez les minutes. Vous ne cadencez pas le temps. Habituez-vous. Ici, on mange, on boit, on fume, on réfléchit lentement. On ne va pas chercher les idées, on les attend. Songez combien nous sommes tranquilles autour de votre table, pendant que l'orage se déchaîne. Eh! bien, vous voilà nerveux, agité, plus qu'intéressé, vous vibrez avec l'orage, vous l'admirez, vous le craignez, vous l'épousez. Ce n'est que de la pluie et du vent, rien... de l'écume qui bat votre maison. Les circonstances extérieures de la vie sont comme cet orage. Une fois que vous êtes installé dans votre calme, les bourrasques des faits doivent y expirer en bulles légères, comme des flocons de neige sur un mur. Vous faites grand, nous faisons tout petit. Fumons.

La longue pipe de Gouda lançait de petits flocons courts, massifs.

— Avez-vous pu travailler aujourd'hui, Mertens? questionna Florent.

— Avec ce temps! J'ai dessiné, et vous?

— Moi aussi.

— Dehors? non, n'est-ce pas?

— Trop gris, trop plomb sale, j'ai dessiné ici, voulez-vous voir?

— Si ce n'est pas indiscret.

— Ça me fait plaisir. Feuilletez donc ce carton, vous verrez que vous dites vrai quand vous prétendez que je vis vite.

Mertens posait sur la table les unes après les autres les feuilles de papier gris ou bleuté qu'il regardait longuement. C'était une Minerve aux yeux clairs, droite, le rameau d'olivier tendu vers les cieux, sur le front d'une large horde tumultueuse hérissée de piques, de fusils, de faux; des Libertés entraînant du geste des grappes tumultueuses, des foules se précipitant en ruées les poings

en avant; une déesse attachée aux poteaux, nue, dont les argousins jouaient aux dés la robe et la couronne; des colosses noueux, portant un noir sur le pavois, suivis de hères faméliques et diaphanes portant des palmes. « Admirable, admirable! » disait Mertens, plaçant les dessins sous les yeux ronds de surprise de Mme Mertens. Il tenait longuement une feuille devant ses yeux, une étude d'Honorine, face tranquille et reposée, jolie sans mièvrerie, très poussée.

— Ah! admirable, reprit-il.

Mais ce ah! était comme un ah! de soulagement. Il reprenait terre tiède à la base du volcan. Il retrouva un vigoureux torse de géant, une escalade par des Titans, d'un burg énorme, mais voilé de nuages... un Temps fauchant largement dans une prairie dont les herbes étaient des hommes coiffés de couronnes, de tiares, de mitres, de chapeaux de général; un Diogène éclairait de sa lanterne un angle de rue où fuyaient minuscules des papes et des empereurs, comme des cloportes effarés. Quelquefois, la couleur était appelée à l'aide, souvent en rouge triomphant, en bleus crus, indications sommaires, tatouages partiels; puis des images de dieux grecs, d'ascètes amaigris.

— Admirable, disait Mertens.

— Vous les trouvez bien, n'est-ce pas? demanda Honorine.

— Sans doute.

— Lequel préférez-vous?

— Votre portrait.

Florent sourit. C'était certain d'avance que Mertens préférerait une jolie intimité à tous les lyrismes.

— Admirable, dit Mertens, mais vous autres, Français, vous êtes terribles : surtout vous autres romantiques. Gottferdom, Florent! c'est vrai que vous êtes sculpteur! mais quelles musculatures!... Vous agitez l'univers... et c'est un arbre seulement que vous secouez. C'est très

beau. Vous êtes comme cet orage, qui ébranle les vitres, les charpentes et détuile le clocher... C'est très beau. Et vous autres, romantiques, vous lui ressemblez aussi en ce que vos grands artistes ont plusieurs manières, plusieurs vibrations soudaines, prolongées, pourtant presque instantanées, successives tout de même, car sans cesse ils modifient leur manière... et votre romantisme est admirable, parce qu'il produit des artistes, nouveaux sans cesse et qui ne se ressemblent pas, comme l'orage donne des éclairs qui palpitent diversement. J'ai vu quelques tableaux de M. Delacroix à Bruxelles, et des lithographies de ses œuvres. C'est très beau. Je sais bien que M. Delacroix, c'est votre Rubens.

— Il égale Rubens, s'il ne le dépasse.

— Je ne sais pas. C'est aussi beau, plus pour vous, parce que cela fanfare, mais pour moi... c'est très beau. Mais regardez donc Rubens, comme c'est calme! Comme il vous dépeint tranquillement les belles toilettes des rois mages qui vont visiter l'enfant divin, et, dès qu'il en a l'occasion, comme il caresse, veloute, embellit la peau des femmes. Sa joie, ce devait être de peindre un beau nu bien cambré, sans fièvre. Votre M. Delacroix a la fièvre.

— Vous préférez Ingres, dit Honorine, presque courroucée.

— Pourquoi? Non! Ça me surprend moins, ça ne me bouscule pas... Au fond, c'est aussi, pour nous, un peu fort, mêlé de réflexion, de méditation, d'un tas de choses qui ne sont pas de la peinture... de choses moins imprévues, moins étonnantes; alors pour ce que j'en connais, je pencherais à préférer Delacroix. Je veux dire à lui rendre justice... Aimer, c'est vibrer avec. Moi, je vois autrement... la peinture c'est un métier... je l'exerce, je m'y spécialise... mes amis aussi... Ryckaerts qui vit à Bruxelles peint des petits gorets, des truies à l'étable; il excelle à noter l'or de la paille, le rose des groins. Ste-

vens, son ami, fait des chiens, très bien. Mais ces chiens ont l'air de penser à quelque chose, ça m'ennuie; les verrats de Ryckaerts ne pensent à rien. Je préfère. Vous me comprenez; pour moi, la peinture, ce n'est pas du tout de l'idéologie. Même les idées, ça dérange. C'est autre chose, si vous voulez. Ou si vous préférez, c'est de la peinture, mais ça ne me concerne pas, moi, Mertens, peintre, artisan encore plus qu'artiste, qui ai choisi pour spécialité de peindre bêtes et gens dans ce pays, fidèlement, exactement, minutieusement. Je suis un miroir; mon devoir est de ne pas m'altérer, pour pouvoir toujours bien rendre l'apparence. C'est pourquoi j'aime mieux votre portrait de Madame que vos grands dessins lyriques. Ils me dépassent.

— C'est ce que je crée.

— Alors, ne demeurez pas trop longtemps chez nous : on ne vous comprendrait pas. En France, où vous êtes tous romantiques, l'on vous appréciera. Rentrez. J'y perdrai un voisin qui me rendait le pays plus agréable, mais vous ne pouvez rien faire ici, ni dans ce coin ni dans nos villes... Comment faire de la sculpture ici?... En créez-vous?

Florent posa une statuette sur la table, un petit nu féminin cambré, juste, harmonieux. Mme Mertens tiqua, puis reprit tout de suite son air aimable.

— Vous ne pourriez pas avoir de modèle ici pour le nu, reprit Mertens. Si Madame vous donne des moments de pose, arrangez-vous pour qu'on l'ignore, méfiez-vous du gamin qui passe et qui clabauderait. Le nu est œuvre de Satan; vous ne pourriez pas tenir dans le pays... C'est sérieux, ce que je vous dis là. Nous en sommes pour longtemps, ici, au paysage, à l'animal et au portrait avec de beaux habits. Tout ce qui ferait votre gloire à Paris, chez nous, vous nuira. D'ailleurs, il vous faudra toujours rentrer.

— Non, dit Florent.

Il regardait Honorine, qui tenait les yeux baissés sur son ouvrage; sans doute le croyait-elle aussi.

— L'orage est un peu calmé, nous partons. Venez demain soir, dit Mertens.

★

— Qu'ils sont heureux! dit Florent à Honorine... la vie simple et unie... le métier au lieu de l'art et Mme Mertens contente de tout si elle a ses deux robes, une claire, une noire et des bonnets assortis. Bon garçon, mais quelle platitude!... Il faut ça pour me conseiller de rentrer... Qu'en penses-tu, Honorine? Rentrer?

— Jusqu'au bout du monde, avec toi, mon aimé!

— Tout de même, reprit Florent, l'escarcelle se vide. Il faudra aller à Bruxelles chercher du travail, si tu veux, quand tu voudras, mais on peut encore tenir quelque temps ici. Tu t'y plais?

— Je m'y acagnarde, c'est tout différent.

— Tout de même, Honorine, un bout d'épaule, malgré le chien de pays... dans cette jolie lumière blonde.

— Henri, fais attention... les rideaux sont si légers.

— Mais je les écarte, je les supprime, j'ai besoin de toute la lumière.

— Henri, souviens-toi de ce que t'a dit Mertens.

— Bah! il exagère! Ces Tartufes de Flamands, ils ne couchent pas tout habillés.

— Qu'en sais-tu?

— Il n'y aurait pas tant de sales magots, morveux, miteux, pouilleux, dans les ruelles.

— Non! ce n'est pas prudent. Rentrons dans une ville... tu seras plus libre.

— Regarde, Honorine.

C'était une esquisse en cire rougeâtre. Un petit pâtre dansant, les mains aux hanches, cambré, la figure rieuse, semblant boire du soleil et de la vie, casqué de longs cheveux annelés, le sayon court, arrêté aux genoux, lais-

sant voir des jambes fines et musculeuses; l'expression de l'ensemble ravie et dominatrice, quelque Daphnis venant de découvrir l'amour, rapportant de sa trouvaille une illumination du regard et du geste, une légèreté divine avec une pureté hellénique et quelque chose de plus dans son mouvement sans fièvre, une extraordinaire présence de vie, un sourire d'une joliesse infinie, puissante, totale, une merveille de grâce rapide et équilibrée.

— Oh! murmura Honorine, que c'est beau!

— Donne-moi le mouvement de l'épaule. Il y a là quelque chose que j'ai mal réalisé. Comme ça, les mains aux hanches! non, le corsage gêne! laisse tomber!

— Ce sera une épaule de femme, dit Honorine.

— Ce sera de la beauté, si je ne gâche pas. Je ne serai pas le premier qui aurai fait poser une femme pour un corps de garçonnet, ni le dernier.

— Tu truques?

— Je cherche une image de beauté absolue, de souplesse puissante et douce; je crois que j'y suis!

— Bien! travaille!

Honorine regardait Florent, tout emporté par l'esprit. Elle reconnaissait ses yeux du commencement de leur amour, lorsqu'il semblait prendre possession d'elle, la saisir dans un miroir d'acier, d'un regard où il y avait de l'amour, plus que de l'amour et plus que de la possession, une sorte d'assimilation mentale. Elle avait ressenti, à ces moments, comme une sorte de vertige, très doux, devant lui qui semblait à la fois la capter et la surplomber.

Depuis l'exil, elle ne lui avait pas reconnu cette fierté triomphante, tempérée pour elle de la joie que lui causait cette attention profonde, cette absorption qui la humait toute, qui cherchait en elle une réalisation plus haute de ce qu'elle était exactement. Et ce regard de Florent, impérieux et farouche, ses lèvres serrées, la tension de toute sa face concordaient avec les mouvements

de ses mains, très doux, prudents, précautionneux, subtils comme des caresses. En passant les doigts sur l'épaule de son ébauche, il semblait la caresser; il la caressait réellement à petits gestes menus, balbutiants, hésitants, passionnés. Il en palpa la rondeur, les yeux fixés sur son modèle, avec un accent de maîtrise dans le regard qu'Honorine ressentit comme un long baiser dont elle défaillait et sa tête roula sur l'épaule de Florent, lorsque celui-ci, posant l'ébauchoir, la prit dans ses bras, en lui disant : « Repose-toi, mon petit pâtre. »

Honorine le regarda longuement, d'un regard de serve.

— Repose-toi, petite, cinq minutes, pas plus.

Il bourra sa pipe, songeur.

— Florent en exil chez les Cimmériens, condamné à dessiner seulement, à dessiner toujours, ce n'est pas dans les possibilités, Honorine! Tiens, tu vas poser un pied sur ce petit billot, ça me donnera l'allure des jambes. Laisse tomber la jupe, une cordelière autour de la chemise, très rabattue, la tête un peu en arrière... Ah! si l'on pouvait donner l'équivalent de tous ces micas qui te courent sur la peau? attends, ces lumières près des narines! Prends la pose.

— Il n'y a pas cinq minutes.

— Heureusement! vite!

Il reprit le travail. Honorine heureuse se contenait pour que ses yeux ne cillassent pas, pour que ses lèvres ne frémissent pas, belle de son désir de devenir une statue, hiératique, changée, pâlie à force de tension, et Florent retrouvant une des expressions de visage qu'il aimait en elle, quand son clair sourire fleurissait pour excuser, un instant, sa tendresse soucieuse, s'acharnait. Il retouchait ses aplombs, encore qu'il eût esquissé à peu près juste, luttait avec la joliesse stricte du mouvement, enfiévré de minutie, cherchant la vie dans le détail, dans des passages insensibles, se battant avec la raideur de ses propres mouvements qui lui semblaient attentatoires

à son œuvre. Il eût voulu à la fois frôler et appuyer. Ses lèvres se crispaient. La face d'Honorine refléta son tourment comme un miroir.

— Non, laisse-toi aller... attends... souris... que tout devienne plus allègre... Es-tu lasse?

— Non, du tout.

— Tu es adorable!

Elle sourit; un flot rose coulait du regard au cou, se perdant aux épaules. Florent alla rattacher une épaulette de la chemise, rabattant l'autre pour figurer le sayon mal attaché du petit pâtre. La brève caresse de ses doigts parut délicieuse à Honorine. Il retravaillait. Son air vainqueur reparut, mais sans sécheresse.

— Il est content, se dit Honorine... Il y est, il va me le dire.

Des minutes se passèrent. Florent travaillait rapidement, les yeux rivés sur la statuette. Il ne la regardait plus. Elle allait bouder. Mais le regard de Florent la reprit, triomphal.

— Ça marche, ça marche très bien... encore un moment.

Le silence était complet. Florent avait vaincu ses difficultés; son effigie se précisait, il en avait trouvé l'âme. Il poussait activement des détails, l'air diligent d'un bon ouvrier...

— Je peux bouger?

— Non.

— J'entends des pas!

— Bah! une minute.

— On frappe! s'écria Honorine.

Elle s'enfuit dans la seconde pièce, tirant vivement la porte, cherchant, hagarde, une robe lâche, la retournant dix fois sans la trouver. Florent n'avait pas eu le temps de dire : « Entrez », que la porte s'ouvrit. C'était le piéton de la poste. Il tendit une lettre en souriant d'un air gauche; il attendit sur le seuil, humble, la bouche fendue

d'un sourire, un peu rouge. Rien d'anormal! Il attendait son pourboire, le verre de bière que Florent lui versait toujours. L'air irrité de Florent ne le déconcertait point. Habitué à son verre de bière, il n'en abandonnait pas facilement l'espérance.

— C'est bon, c'est bon, ronchonnait Florent, l'œil haineux sur l'intrus qui ne se départait point de sa sérénité béate. Etait-il goguenard? Ses petits yeux porcins revêtaient-ils toujours cet air à la fois papelard, rusé, innocent et cupide? Honorine avait peur des éclats de Florent. Elle s'était vêtue d'une robe ample à longs plis droits. Elle glissa dans la chambre, alla au petit dressoir, remplit un verre de bière fraîche. L'homme, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, remercia, porta la santé d'Honorine et de Florent, but à longues goulées, s'en fut à travers l'allée de peupliers grêles, mais ne put s'empêcher de se retourner et Honorine reçut au visage son sourire toujours béat, mais maintenant égrillard et malicieux. Il trottait gaiement en homme pressé de conter une nouvelle.

— Il m'a vue, Florent, dit Honorine, toute pâle.

— Eh bien! tant pis!

— Oui, tant pis!

— Qui t'écrit?

Florent rompit le cachet. Une lettre en tomba qu'il ramassa prestement...

— C'est Warocquet; il me fait suivre une lettre de Paris sans doute.... Voyons-la, d'abord. Il n'y a pas d'argent.

— Il devait t'en envoyer?

— Oui.

Mon cher Florent. Encore que les temps soient durs, votre ami Warocquet ne vous oublie pas, mais j'ai besoin de quelques jours pour tenir ma promesse de vous envoyer une petite avance sur un travail que je vous aurais trouvé, afin que vous n'abrégiez pas, contraint et forcé, votre séjour au bord de la mer. N'eussé-je point trouvé le petit travail, je vous

expédierais un peu d'argent (car l'argent, jamais ça ne fait mal), si j'en avais. Mais je dois attendre qu'un homme de Verviers me paie mes fournitures pour vous faire part de mon bénéfice. Le travail que j'ai trouvé sera fructueux, mais il faudrait revenir pas trop tard à Bruxelles. C'est un Italien fixé ici, qui entreprend des cheminées de grandes dimensions avec des mascarons sculptés au centre. Il faisait lui-même, mais il a eu le bras cassé dans une rixe et est forcé de s'arrêter. Il ne veut pas faire venir un praticien de son pays qui lui prendrait sa clientèle... il cherchait un passant, qui travaillerait et repartira. Un proscrit comme vous, ça fait son affaire. Il est des nôtres, à ce qu'il dit, mais je crois que ce serait surtout en paroles. Il y a un tarif pour ces travaux-là. Il donnerait un peu plus, pour avoir de la besogne faite vite et bien, se créer un petit stock. Mais je ne lui soutirerai rien de plus que les frais de voyage si vous acceptez. En ce cas, je les joindrai à ce que je compte pouvoir vous envoyer endéans six jours. Répondez-moi si ça vous va.

Mon bon Florent, je serai ravi que vous acceptiez, car je n'aperçois pas autre chose, et si cela marche, que vous rentriez assez vite pour que je puisse vous revoir quelques jours, car il me faut voyager. L'arrêté d'expulsion que les séides de Badinguet avaient pris contre moi est rapporté... on n'a eu qu'à dire que j'étais négociant... cela a suffi! Pour faire des affaires, ils vendraient leurs tripes. Et je ne puis vraiment faire d'affaires qu'en allant en France de temps en temps. Donc je compte visiter des clients à Lille et Calais, faire des offres, toucher à Paris et revenir avec des échantillons, et plus tard, tâcher de reprendre une maison à Paris. Je n'ai vécu que là... On s'y amuse, lâchement, en esclaves, sans doute! On s'y amuse... et je suis curieux tout de même de revoir les amis. Qu'on s'ennuie ici, ce n'est pas à moi à vous le dire... on est mal vu si on n'a pas l'air d'avoir avalé une trique, ou bien il faut zvanzer dans les bacs à bière, et tout de même on est encore mal vu... Vous êtes un pur, mais vous comprenez ma lassitude... et puis j'ai des raisons, quelqu'un que je voudrais revoir... En tout cas, à bientôt.

Je vous joins une lettre de Desreuil, que m'a apportée de Paris Jean, l'ancien garçon de Rieger, qui fait la représentation pour des maisons de Bordeaux, ici.

Je salue respectueusement madame Honorine et vous serre la main.

WAROCQUET.

— Que dit Desreuil? questionna Honorine. C'est égal, mon grand, ce sera beau, ton petit pâtre!

Florent eut un grand geste de découragement. Il s'était laissé tomber sur son escabeau, tenant la lettre, sans oser l'ouvrir, comme saisi d'un mauvais pressentiment.

— Qu'est-ce qui t'accable, Florent?

— Je ne sais pas. C'est opaque, c'est lourd.

— Tu étais si heureux tout à l'heure. Est-ce parce que Warocquet ne t'envoie pas d'argent? J'en ai encore un peu.

— Tant mieux et moi aussi, pas beaucoup.

— C'est assez, sûr, déclara Honorine.

— Pour?

— Pour ce que tu veux... rentrer...

— Ah! ce mot toujours!

— Rentrer à Bruxelles, c'est ce que je veux dire, trouver ces travaux... Mon Florent, toi, faire ces besognes! avec des salaires d'ouvrier...

— C'est logique.

— C'est logique avec tes idées, peu avec ton art!... c'est triste!

Elle alla s'accouder à la cheminée.

— Tu pleures! Honorine.

— Tu me le reprocheras plus tard.

— Quoi?

— De ne pas te conseiller de partir d'ici.

— Tu plaisantes... tu me froisses... allons, que raconte Desreuil?...

— Tiens, lis, toi!

— Tu veux?

— Certes.

Honorine fit sauter la cire, déplia; ah! il y a, en haut, un mot de Loris.

— De Loris?

— Oui : « Mon cher Florent, je suis tout à fait de l'avis de Desreuil », signé : Loris.

— Pas un mot d'amitié?

— C'est à un coin de page.

— Une apostille!... c'est grave ce que raconte Desreuil?

Mon vieux Florent. On a eu quelques nouvelles de toi. Ce n'est pas bien mirifique. Tout ce que je t'écris, j'aimerais mieux te le dire, car au son de ma voix, tu reconnaîtrais le franc métal de la vieille affection que je te porte. D'abord, que je t'informe d'une grande nouvelle. Il va y avoir à Paris une exposition universelle, à l'instar de Londres, comme au Palais de Cristal. Notre Palais s'appellera Palais de l'Industrie, comme il convient sous un régime de Napoléon le Petit et de Baroche. L'art y sera représenté maigrement, pour sûr, mais représenté. Il y aura des navets et des marrons et des nèfles, mais pas uniquement ça ! on tâchera d'embaucher quelques talents, et parmi ces talents-là, des talents rouges. On sollicite des amis d'écrire à leurs amis; moi, je n'ai reçu à cet égard aucun mandat... mais j'ai été pressenti... Ça, c'est le noir, le triste. Le beau, le clair, c'est la possibilité de faire de l'art. Où tu es, que feras-tu? du métier? ce n'est pas digne de Florent. Les ralliés ne manquent pas. Théo n'est pas rallié... il ignore le régime et agit en conséquence; il ferait de belles phrases, pures et nobles, dans les bureaux de Torquemada. Le père Beuve est rallié, la fougueuse George Sand ne gronde pas; elle construit des bergeries sociales, avec un bon César à houlette dans le fond de la boîte. Pierre Dupont est rallié. Petrus fonctionnaire... tout le monde est rallié de lassitude. Moi non, mais je suis silencieux. Au café de la Garde Nationale, on fait sa partie en silence. Daumier étudie les petits ridicules bourgeois et note que les femmes ont des crinolines trop vastes pour les omnibus; pourtant l'étroit contenant étreint le vaste contenu. Que veut-on qu'il fasse? C'est cassé! On est las, affreusement las, après tant d'émeutes... On est saigné. Voilà le mot. L'autre jour, le bruit s'est répandu qu'un Italien, un carbonaro avait tiré sur le souverain, l'usurpateur, tout ce que tu voudras; ici, il y en a des tas qui disent l'empereur. Il se promenait au crépuscule dans le parc de Saint-Cloud, avec des aides de camp et, parallèlement dans plus d'ombre, le gracieux Delpech, commissaire spécial, qui se croyait bien tranquille. L'Italien, un aide-jardinier nouveau qui avait réussi à se faire passer pour Corse, a tiré deux coups de pistolet, une balle s'est perdue, l'autre a blessé légè-

rement un aide de camp. Le plus atteint, ça a été Delpech envoyé en disgrâce, dans un coin de Corse... en manière d'engager la vendetta. Un séide de Piétri lui fera son affaire dans un bout de maquis, au cas où son incurie ou sa maladresse cache un brin de trahison, car la police se méfie des policiers... Mais là n'est pas l'affaire. Crois-tu que Paris ait plaint le carbonaro que les aides de camp ont lynché sur place?... pas du tout... c'est Lui qu'on a plaint. Un changement! hein! les fanfares de Crimée y sont pour quelque chose. N'empêche, vieux, que voici un moment qui s'ouvre où on pourra travailler tranquille, faire de l'art pour l'art, on n'aura même que ça à faire. Eh! bien, tu devrais en être! Tu ne feras pas une Révolution à toi tout seul! Songer à la République, ça ne mène à rien, même pour elle. Reste-lui fidèle! tu te gâches pour elle! D'ailleurs, on ne te demandera rien! Si tu ne veux pas d'honneurs officiels, on ne te forcera pas. On te fichera la paix comme à moi. Je ne fais rien qui infirme mes opinions; je les garde; mon drapeau est dans l'étui, pendu au mur. Au premier signal, je le décrocherai, mais on peut l'attendre, ce signal... des temps... et des temps... On est vanné. Paris est plein de barricades, mais servies par de joyeux terrassiers! Le bâtiment va... tu sais la suite. Alors, ne boude plus, reviens. A faire de l'art, tu trouveras bien encore assez de mistoufle pour te respecter toi-même.

Les amis te saluent. Loris est triste, triste, son ami Gura est mort. Nous étions une vingtaine à l'enterrement, Théo, Banville, Baudelaire, Loris naturellement, Berlioz, des légumes de ce genre, et des Allemands à longs cheveux et à lunettes. Grème, heureux, pousse des couplets aux noces des amis, engraisse, et déclare qu'il te prêtera une belle serre pour te servir d'atelier dès ton arrivée, si tu veux prendre un peu d'air plantureux avant de découper la vache enragée. Giroux a une décoration pour le château de Compiègne. Géry inspecte les cours de dessin et bricole pour Sèvres... Pour les petites amies, il y a bien des changements. Mais ça, c'est très sérieux... on n'en écrit pas... on en parle. En tout cas, Suzanne, toujours à Giroux, envoie des baisers à Honorine.

Rentre, mon vieux, on t'attend. On ira à ta rencontre avec des palmes et des couronnes de laurier autour du casque à mèche, la seule coiffure qui nous aille bien, dans notre rurale décadence.

Ton vieux
DESREUIL.

— Eh bien, Florent?

Florent s'en alla vers son lit et s'étendit le nez contre le mur.

Honorine se mit à coudre.

Les heures passaient, torpides... le crépuscule vint...

— Veux-tu dîner, Florent?

Florent s'étira, las, la figure grise.

— Ah! si tu veux.

— Après, irons-nous chez Mertens?

— Ça m'est égal, tout m'est égal... Je me hais, et me dégoûte.

— Pourquoi, Florent? regarde ta statuette.

Florent haussa les épaules et murmura : « Ah! cette aube d'or que j'avais rêvée... Garce de vie, fichu métier! Donne la soupe. »

Preste, Honorine jeta sur la table un pan de toile aux couleurs vives, y plaça des assiettes, le broc de bière, la soupière fumante.

— Du lard et des fèves, Florent, et du fromage d'Edam... c'est bien, Florent?

Florent haussa les épaules et s'assit sur son escabeau.

Honorine sauta sur ses genoux.

— Florent, tu ne m'aimes plus?

— Si, et je sens que bientôt, je n'aurai plus que toi à aimer.

Et Honorine, au lieu d'être heureuse, souffrit de cet écroulement qu'elle percevait des espérances sacrées.

*

— Florent, je ne sais pas quelle mouche a piqué les gens d'ici. Ils n'étaient pas bien polis, mais maintenant...

— On t'a manqué? gronda Florent.

— Non... des nuances... un peu vives, comme chez des rustres. En courant aux emplettes, j'ai rencontré Linchen. Du bout de la route, hier encore, elle m'adressait un mélange de sourires, de courbettes, de hochements de tête, de salutations du grand bonnet ruché. Elle s'arrê-

tait, touchant du doigt des gâteaux, en manière d'offre. Aujourd'hui, je veux l'arrêter pour lui acheter des gâteaux; elle pousse une espèce de hurlement qui anime son mâtin, lequel enlève sa carriole à la course. C'est toute la réponse que j'ai obtenue... le boucher me servait avec indifférence. Il m'a presque jeté la viande à côté de l'étal, au lieu de me la placer comme d'habitude dans le panier. Devant le cabaret Verhaye, des ouvriers m'ont regardée d'un air goguenard. Je n'ai pas compris leurs propos... mais ça n'avait pas l'air aimable.

Florent posa l'ébauchoir.

— Allons-y voir.

— Florent, tu vas te faire une affaire!

— Mais non, vous autres, femmes!

— Je t'accompagne.

— Si tu veux.

Au sortir de la maison, ils aperçurent Mertens. Il gesticulait en grande conversation avec le curé, un grand Basile, sec, à la face noirâtre, fermée, les lèvres minces, les joues creuses. A la vue de Florent, le curé eut un geste d'impatience, salua Mertens, tourna rond, Mertens le rappelait, l'accompagnait du côté du village, adressait de la main un salut rapide à Florent, avant de se retourner. Devant le cabaret de Verhaye, trois ouvriers ricanèrent. Florent s'avança vers eux, la main crispée sur sa trique, d'un air si menaçant qu'ils soulevèrent leurs casquettes, mais en partant vers la dune, ils se poussaient du coude, jetaient des regards de Parthes gouailleurs sur Florent. Il s'élançait, Honorine le retint. Les ouvriers s'enfuirent, en se bousculant, à gros rires.

— Voici Mertens qui revient, dit Honorine.

— Asseyons-nous et attendons-le ici.

— Non, plutôt allons à sa rencontre.

Mertens était grave et chagrin.

— Venez donc jusque chez moi.

Sitôt qu'assis, Mertens dit :

— Florent, vous avez manqué de prudence. Je vous ai dit combien ces gens étaient piétistes, chatouilleux et bêtes, combien toutes idées d'art leur étaient étrangères, plus qu'aux Papous. On vous a vu travailler d'après notre amie Honorine. Ils ont simplement retenu qu'elle était demi-nue. On ne vous aime pas... on n'aime aucun étranger... l'étranger est diabolique... il dérange la paix obtuse des Flandres. Le curé qui savait que vous étiez rouge, Florent, attendait une occasion pour vous manifester sa malveillance; le bourgmestre est sa créature, une bête de labour; les échevins, j'en ai un à moi sur trois... ils ne vous défendront pas. Le curé veut prêcher en chaire dimanche contre vous. Il me l'a dit... j'ai obtenu un délai d'une semaine en affirmant que je savais que vous alliez partir. Que vous me démentiez en restant, je n'en ai nul souci. Mais rien ne me prouve qu'il tiendra sa promesse. Il ne vous aime pas. Vous n'avez pas, vis-à-vis de lui, le coup de chapeau qu'il exige. Vous êtes une rébellion qui marche... je vous avais prévenu... Ils vous rendront la vie impossible.

— Je me défendrai.

— Mais Honorine souffrira d'un tas d'insultes muettes. Une femme qu'on a vue demi-nue, dans la journée, ce n'est plus une femme honnête. Les gens l'injurieront ou pis encore, se croiront le droit de la courtiser.

— Je suis là.

— Quand vous en aurez assommé un, les battrez-vous tous? Ils vous feront des procès qui vous riveront dans un séjour de haine. Croyez-vous trouver un secours à votre ambassade? vous, exilé politique volontaire?

— Je me refuse à rien y demander.

— Alors, partez... ce n'est pas sans tristesse que je vous donne ce conseil... Dans combien d'années retrouverai-je ici une femme aimable et un homme remarquable?

— On verra, dit Florent, farouche.

— Réfléchissez!... vous allez travailler?

— Je n'y ai point de goût.

— Moi non plus... eh! bien, allons nous promener au long de la mer. Elle nous portera conseil.

*

Mertens n'admit point que Florent et Honorine partissent par la diligence. Il voulait sauver le bon renom d'hospitalité de la terre flamande. Il tenait à donner à l'artiste étranger une preuve publique de sympathie et de déférence en l'accompagnant jusqu'à Bruges, où Florent trouverait les commodités de transport. Un grand char à bancs, loué par Mertens, s'arrêta dans l'aube matinale devant chez Mertens, passa de là chez Florent, reçut les maigres bagages et les caisses légères qui abritaient quelques ébauches et démarra lentement afin de traverser au pas tout le village, surprenant les rustres dérangés dans leurs premières libations de genièvre, et les rustaudes en bonnet de laine avalant le pain beurré et une sorte de liquide noirâtre, ambitieux d'être appelé café.

Mme Mertens avait voulu s'associer au voyage. Ça lui était une occasion précieuse de ravitailler son garde-manger, sa cave, ses armoires à colifichets Elle jacassait sans suite à côté d'Honorine silencieuse.

— Ah! ces sauvages!... Vous avez eu si peur!

Et il fallait qu'Honorine lui décrivît encore minutieusement son émoi, alors qu'une pierre était venue dans la nuit noire, visant la lumière de leur lampe, fêler sa vitre et tomber sur le plancher à ses pieds; la colère de Florent, sa course dans les ténèbres sans qu'il pût mettre la main sur un assaillant. « Un avertissement du curé, avait dit Mertens, avant la lapidation. Il vous jettera dessus tous les voyous du village et il y en a passablement. » Florent avait eu pitié des nerfs d'Honorine. Il se retirait. Il n'avait jamais songé à se fixer là pour bien longtemps,

mais il était assombri de cette violence; il se reprochait d'avoir fléchi.

— Vous ne pouviez pas prendre racine ici, par pur esprit de résistance, Florent, soulignait Mertens.

Florent haussait les épaules. Chaque tour de roue reléguait dans un passé plus lointain le village inhospitalier.

La voiture passait à travers de grêles rangées d'arbres au long de talus herbeux, de canaux jetés dans le paysage comme des perches rectilignes. De vastes espaces arables amenaient à des villages où des jardins très chargés entouraient des maisons sans caractère, autour d'églises décoiffées de leurs clochers. L'ensemble était d'un vert sombre, noirâtre, un peu dépenaillé. De temps à autre le meuglement d'un accordéon résonnait au fond d'une buvette. Enfin, dans la cuvette de la plaine, les flèches d'églises et les tours de beffroi décelèrent Bruges; puis on atteignit les quais lents, les eaux lourdes. En attendant le déjeuner, ces dames iraient faire quelques achats, les hommes iraient revoir quelques tableaux.

Ils erraient dans la ville dispersée, où le calme bourgeois des maisons s'ennoblit de quelque mélancolie au miroir immobile des canaux. Quelques arbres croissaient, au coin d'un quai, en frêle bouquet.

— C'est mieux le soir, dit Mertens. Bruges, au crépuscule traînant sur ses rues désertes et ses pignons ouvragés, est vraiment romantique.

— Non, dit Florent, pittoresque, beau, oui! romantique, je ne trouve pas. Vous vous trompez sur le sens du mot romantique; comme beaucoup de gens d'ailleurs, vous n'y voyez qu'une indication de couleur profonde, de nuance élégiaque; ce n'est pas ça le romantique. C'est le pittoresque seulement; un pittoresque, c'est du passé. L'amour du beau passé a été un des ferments du romantisme. Qu'y cherchait-on? une évocation, une image. Le romantisme, c'est le culte de l'image, mais aussi celui

du rythme et de la vie. Ce que nous cherchons dans la couleur, dans le contraste, qui mêle dans le drame la farce et la douleur et la piété, dans le grand tableau, où revit un âge disparu, de Delacroix, dans le bas-relief épique ou le surgissement de la statue de Rude, dans la violence amère de Daumier, c'est la vie, le mouvement. La littérature et l'art dormaient quand le romantisme vint les réveiller des volées de cloches de toutes les églises, des prières de tous les temples, des fêtes de tous les cultes, des spectacles de toutes les histoires, et songez-y, Mertens, de toute la confidence de l'homme. Avant le romantisme, personne! adaptations, traductions, pamphlets, témoignages, tout ce que vous voudrez, sauf un Watteau, sauf un abbé Prévost, sauf un Corneille, sauf un Marivaux. Des rois monotones, des dieux ennuyeux, des attitudes, pas de la vie! Regardez un David, d'admirables esquisses ou des portraits, d'un grand peintre. Son grand tableau est gelé. Les meilleurs fêlent la gangue sans oser la briser. Ils y restent ou en crèvent, comme Gros. Le romantisme, c'est l'ardeur, ce n'est pas le silence. Le mouvement qui nous menait aux barricades! romantisme! C'est ainsi, ça s'est développé ainsi, extraordinairement, bizarrement, boutons pâles, fleurs pourpres. Il faut chercher tous les mirages pour vivre; pour créer, il faut se tordre les entrailles.

— Il y a un beau qui est calme. Souvenez-vous de ce clair portrait de Memlinck, Martin Nieuvenhuys en prière.

— Il attend la merveille qui peut apparaître sur la route, annoncée peut-être par ce cavalier diapré qui vient vers sa ville et peut-être sa maison. Mettons que c'est une annonciation intérieure. Ce passé n'infirme pas notre présent. Il ne faut point attendre mais rechercher, et trouver, partout où elle vit en puissance, l'intensité.

— Cela dépend! l'intensité est chose relative. Un vieux voyageur m'a conté que durant un long séjour dans les brousses d'Afrique du Nord, près des sables sahariens,

à l'été, sur les pentes des coteaux, ou en plaine, là où un peu d'humus longe les sables, il y a une petite fleur au cœur rouge, aux pointes de pétales blanches et qui répand une odeur de vanille légère. Il avait plus de joie à la rencontrer qu'à cueillir la rose la plus magnifique dans une grande et belle roseraie. Nous avons cela, l'été, dans nos dunes, avec un simple chardon, bleu, élancé, superbe. Les ânes le broutent aussi bien qu'un autre. Mais il a de si jolies lignes, il lève si fièrement la tête, il est si seul à figurer la sveltesse et l'élégance dans notre paysage désolé, que moi je le préfère à la rose magnifique que je trouverais dans une roseraie opulente et nuancée de toutes les variétés de roses. Dans ce paysage muet de campagnes plates et de villes mortes, il y a de l'imprévu; il est parfois délicieux. Heureux Florent, vous rentrez à Paris; la beauté y foisonne. Là, vous aurez raison; ici, vous aurez tort.

— Oui, dit Florent, la beauté des femmes est un élément créateur; leur passage fait chanter le cœur des artistes. Une belle figure est une leçon d'art.

— Vous n'en trouvez pas ici?

— Guère!

— Vous dites cela par politesse, vous n'en avez pas trouvé?

— Je n'en ai pas vu ce matin.

— Ni à votre précédent séjour?

— Je l'avoue... des figures douces, des figures monacales, du caractère... parfois... De la beauté... non.

Mertens semblait hésiter, figé sur place un instant. Il parut se déterminer brusquement. « Venez », dit-il.

Il emmenait Florent par des rues que Florent ne connaissait pas, ou ne reconnaissait pas, de par leur banalité même : petites maisons vaguement teintées, un peu de jaune, un peu de bleu tendre; des boutiquettes avec des trompettes d'un sou, des sucres d'orge, des gâteaux aux raisins, poudreux, des librairies de piété, dépôts plu-

tôt de chapelets et d'imagerie bariolée, des cordiers; de petites places où des immeubles cossus se décoraient de panonceaux; des estaminets bas et silencieux; des menuiseries où des apprentis promenaient paresseusement le rabot sur des planches. Il s'arrêta à une mercerie.

— Entrez, dit-il, en s'effaçant...

Une petite sonnette grêle tinta, plutôt un petit grelot... Il y avait sur un comptoir des paquets de hardes, à teindre, sans doute. Dans ce désordre et cette pauvreté, apparut, jaillissant de l'ombre d'une arrière-boutique, une fille magnifique, aux traits purs, au teint de camélia, sous les bandeaux plats de cheveux d'un noir légèrement bleuté, les grands yeux calmes et lumineux. Elle s'arrêta, surprise, sans doute, de ne pas voir Mertens seul, car la main qu'elle lui tendait s'arrêta.

— Monique, dit Mertens, Monsieur est cet ami français dont je vous ai parlé... il part tout à l'heure... avez-vous reçu ma toile? Si oui, je reviendrai la prendre cet après-midi.

— Comme vous voudrez, voulez-vous vous asseoir un peu?

— Volontiers.

L'arrière-boutique offrait une teinte d'aquarium, la lumière s'y faisait pesante et verdâtre; la jeune fille offrit des chaises autour de la table encombrée, l'aiguille fichée dans une broderie commencée...« Voulez-vous du café?... J'en ai de prêt... »

Pour atteindre les biscuits sur le haut d'un dressoir, elle développa une ligne admirable du torse et des bras. Florent vit bien que Mertens la dévorait des yeux. C'était bien à ses yeux la fleur unique des sables, la merveille cachée au creux de la cité grise. Le timbre de voix de la jeune fille le charmait. Elle savait le français, le parlait presque sans accent.

— Vous connaissez la France? interrogea Florent, puisque vous en parlez si bien la langue.

— Oh! non, un hasard, un Français qui enseignait dans un petit pensionnat d'ici. Je ne sais rien.

— N'en croyez rien, Florent... Elle est instruite... elle est...

— Ne fatiguez pas monsieur de vos exagérations.

Elle buvait lentement, avec eux, à petits coups.

— Vous rentrez à Paris, monsieur? Que je voudrais y aller! Je ne connais rien que Bruges.

— Pas même Bruxelles?

— Rien que Bruges où je suis née, où je mourrai sans doute, sans rien avoir admiré d'autre que son beffroi, ses églises, ses processions, ses canaux.

Florent réfléchissait qu'il avait fallu que les Espagnols vinssent, que des périodes de sang et de feu dévastassent le pays, pour que le reflet de la beauté d'une Espagnole, transcrite aux traits de quelque hidalgo sombre et sec, refleurît en ce coin du Nord, en cette boutiquette pauvre qu'elle illuminait comme un diamant dans un cercueil. Sans doute était-ce l'oasis de Mertens; il en oubliait son désert orageux, sa ménagère tâtillonne, l'engourdissement de ses ambitions, sa pauvre vie d'artisan sans fièvre, la lassitude de ses monotonies spirituelles et physiques. Il était transfiguré.

— Votre femme est à Bruges? questionna la jeune femme.

Mertens se rembrunit.

— Vous me faisiez oublier l'heure. Il faut que nous retrouvions ces dames pour déjeuner. A tout à l'heure.

La jeune fille s'inclina. Ils sortirent. Florent se retourna. La verrait-il sur le pas de sa porte? Il ressentait la séduction de la fleur rare. Mais le seuil resta désert, la gemme demeura dans le cercueil. Que deviendrait-elle? La femme d'un de ces boutiquiers endormis sous leurs épaisses casquettes. Mertens se taisait. Quand ils arrivèrent sur la grande place...

— C'est tout de même un beau morceau de pierraille que ce beffroi, énonça-t-il pour dire quelque chose.

Et pendant le déjeuner, une sorte de gêne heureuse, de distraction claire, légèrement ennuagée de spleen, qu'Honorine et Mme Mertens attribuèrent à l'amertume de leur séparation, pesa sur les deux hommes.

XVI

LA MORT DE LORIS

Le rêve de Loris l'avait entraîné bien loin, vers les mystérieuses étoiles où il lisait les arcanes du destin, lorsqu'il trébucha et faillit perdre l'équilibre. La réalité le plaçait dans une obscurité presque opaque, où ses yeux, ramenés du divin, virent progressivement se dégager, dans la lividité blême, de hauts murs silencieux. Il avait buté contre une borne, taillée en saillie d'une manière de porche. Comment était-il arrivé là? Où était-ce? Tout à l'heure, il avait quitté aux Halles des confrères venus avec lui au caveau de Paul Niquet. Il avait entendu un chanteur patoisant, contant l'infidélité de sa mie et la beauté des grands bœufs dans les labours. On s'était quitté sur le seuil fumeux et blafard, chacun tirant de son côté vers le gîte reculé. Lui avait marché loin de la lumière, vers les quais de Seine où il aimait promener des songes éclairés d'au-delà, pittoresques de vie, d'un tel relief qu'il lui semblait les vivre et qu'il oubliait souvent de les écrire. Où en était-il de cette seconde vie qu'il éveillait à sa volonté, sans toucher de talisman, appareillant sur les ailes d'un mot vers les pays de légende et de métempsychoses, vers les Avalons où son génie lui faisait l'aumône d'une heure de vie souveraine et divinatrice? Il avait heurté la pierre d'achoppement, la borne, symbole terrestre, et il cherchait à s'orienter.

Il progressa quelques pas. Un rai de lumière rosâtre

mourait à ses pieds, traîne venue il ne savait d'où, flèche émoussée de quelque endroit de vie, de bruit, de fête peut-être dans ce lourd silence. Il en suivit la ligne frêle. Il attribuait au destin dans sa vie une telle part qu'il interprétait tout comme un signe, comme une admonition de puissances suprêmes, et il révérait le hasard qui est la marque de l'intervention des dieux, le brusque choc de leur activité au travers du train de ce monde qu'ils veulent ignorer. Quelle Force ménageait sous ses pas cette sorte de fil d'Ariane lumineux?

Il se devinait dans un espace plus évasé : cour? carrefour? aux maisons trouées de fenêtres sans saillies. Le rayon sortait du fond de ce blafard indécis sur lequel courait en ce ciel d'automne, parmi des nuages d'encre bordée de craie, une lueur pâle et tumultueuse, une face désolée et cruelle d'Hécate.

Ni lampe, ni veilleuse; au fond, une cécité que, brusquement, troua d'un œil de cyclope une lumière rouge. Quelqu'un avait allumé une lampe au rez-de-chaussée d'une des maisons du fond. Cela s'éteignait pour renaître en aspect de gueule de four, incandescente. Il regarda mieux. Dans l'embrasement pâlissant, une haute forme féminine se détacha en noir, puis la porte se referma. Ce fut une minute d'ombre complète; puis il retrouva le rayon pâle qui rampait sur le sol et qui filtrait de cette porte.

Loris fit quelques pas de ce côté. Une indécision ralentissait sa marche. Un geste machinal lui fit toucher son gousset où ses doigts roulèrent sur deux écus. Bonne fortune, mésaventure, qu'est-ce qui l'attendait derrière cette porte? Passer son chemin, c'était le plus simple! Mais où était le chemin? Il regarda de droite et de gauche; cela devait être une impasse, pourtant à gauche l'orée d'une rue se devinait, grâce à la lointaine lumière d'un halo d'étoile, presque à ras de terre, et plus haut, pas très haut, ce devait être une lanterne fixée à des cordes et

suspendue au-dessus du pavé, au milieu de la rue, éclairage des quartiers pauvres, où les thermolampes n'avaient point encore pénétré.

Ce n'était point une impasse. Donc, sa volonté était libre. Rien ne le conviait à frapper à cette porte. Il lui sembla qu'elle était trouée d'un cœur pourpre, d'un cœur de sang ruisselant et flamboyant. Il admit que ce pouvait être un rideau rouge visible à travers une ouverture pratiquée dans la porte. Une paresse le paralysait. Il avait marché depuis l'heure du dîner, avec des amis, en longue flânerie. Il n'avait guère envie de rentrer. Le taudis, sombre malgré de larges fenêtres sur la Seine, qu'il avait rempli de livres, de dessins, de bric-à-brac hétéroclite, choix de hasard aux étals de brocante, emblèmes auxquels il attachait un sens mystique, fouillis bohème et sacerdotal, l'emplissait d'ennui depuis qu'une présence autrefois chère s'en était déshabituée, puis l'avait tout à fait désertée, et l'ombre s'y était faite, quelque soleil qui vînt aux vitres. La porte au cœur flamboyant se rouvrit, une femme s'encadra dans cette clarté, haut chignon, oreilles de chien, corsage et jupe, dans cet éclairage, d'un vermillon violent.

— Est-ce toi, Laurent? dit la femme.

Loris était à six pas.

— Non, un passant égaré.

La femme rit.

Loris s'était avancé. Il y avait dans l'intérieur de la chambre quelques tables, un petit comptoir, avec des mesures d'étain.

— C'est un cabaret, murmura Loris.

— Oui, mais ce n'est guère l'heure de vous y servir.

— Je viens de loin, je suis las, je m'y reposerai bien un instant.

— Entrez alors, dit la femme. Je n'ai pas grand choix à vous offrir : du vin, de la bière ou de l'eau-de-vie.

— De l'eau-de-vie, dit Loris.

La femme s'éclipsa. Une plus vieille entra, apportant un flacon et un verre, et regarda l'étranger d'un œil soupçonneux.

— Comme ça, vous voici dans nos parages.

La vieille était fort laide... Son regard gêna Loris.

— Mais en quels parages suis-je? dit Loris.

— Comme si vous ne saviez pas que vous êtes tout près du Châtelet!

Loris étonné songea qu'il devait y avoir longtemps qu'il avait quitté les Halles. Où avait-il été pour s'en retrouver si près? Mais déjà la jeune femme revenait. Elle s'installa à la table voisine à coudre une loque violette, et la vieille s'en alla en maugréant. Il sembla à Loris qu'elle faisait à la jeune des signes cabalistiques et que celle-ci haussait les épaules.

La jeune femme demeurait silencieuse. La lampe, pendue dans une suspension de faux bronze vulgaire et contournée, dorait le chignon blond; les mains étaient assez fines. Elle semblait ne point se souvenir de son visiteur.

Pourtant ce n'était point l'heure où pareil cabaret peut demeurer ouvert. Un flâneur moins invétéré que Loris s'en fût aperçu. Ce cabaret devait être assez spécial, voire même inquiétant, si quelque idée charnelle et impure ne voltigeait pas autour de la jeune femme.

Mais l'habitude de la rêverie, sans oblitérer toujours chez Loris le sens des réalités, l'émoussait.

L'analogie de décors semblables le hanta. Ce mobilier de sapin, ces pintes réveillèrent en lui l'image de coins d'Anvers où des filles alternent le soin de pratiques précieusement fétichistes avec les rapides passades, à l'ombre presque de la vieille cathédrale. Le son mélancolique et lointain d'un timbre de cloche d'église vint aviver ce souvenir et Loris pensa à quelque modèle de Rubens, le jour, posant devant le peintre et, le soir, servant au cabaret la bière blonde comme ses cheveux à des marins dé-

barqués de longs voyages avec des soifs d'amour plein la gorge.

Dans ces jolies enveloppes, sous la rouille qu'y incrustent toutes les minutes de la vie, peuvent vivre de belles âmes ignorantes et Loris ressentait un grand désir mélancolique d'ouvrir à cette passante, vers laquelle il était venu en pèlerin, guidé par l'étoile errante du destin, les portes de la sagesse.

Elle était jolie. La nacre nuancée de ses joues aboutissait au point rouge de ses lèvres. Il apercevait un bout de profil, une nuque forte et blanche; une épaule sortant à demi de la robe au mouvement de la couseuse s'allumait d'un halo pâle et frémissant.

— Vous arrangez une robe? jeta Loris.

— Un corsage, rectifia la jeune fille.

— Savez-vous, mademoiselle, que vous êtes jolie comme une apparition de fée?

— Bonne ou mauvaise? sourit-elle.

— Bonne, je n'en doute pas.

— Une bonne fée, monsieur, vous conseillerait de partir.

— Ce ne serait point une fée éprise.

La jeune fille eut un petit geste d'impatience.

— C'est que nous allons fermer. Il est déjà bien tard.

— Et Laurent? questionna Loris en souriant.

— Laurent, c'est Laurent, et vous... vous feriez mieux de partir tout de suite.

— Il est jaloux? dit Loris.

— Après tout... dit la jeune femme en un haussement d'épaules.

Elle parut s'intéresser si fort à son travail que Loris n'insista pas.

Dans le silence, le léger tic-tac d'un coucou de la forêt noire émiettait les minutes. Et voici qu'attiré par la petite horloge, Loris repartait vers le rêve, et la souvenance lui revint d'une grande chapelle à Lichtenthal, où dans

le silence absolu et comme moite des hautes voûtes, il s'était longuement extasié devant la poupée de cire, d'émail et de brocart, d'une vierge à l'espagnole, modifiée par le goût haut-allemand. Il lui revint que les pieds sur la pierre tumulaire d'une ancienne abbesse, il avait songé au contraste de la pérennité de l'idée de la vierge et à la frivolité terrestre de son image. Ses yeux s'abaissant, il avait regardé le nom de l'abbesse dont ses pieds foulaient la froide enveloppe. Lorisia, son nom à lui latinisé et féminisé. Il en avait éprouvé une impression de transe. Etait-ce un signe avertisseur? Il l'avait cru; il avait été mélancolique. Il avait rédigé quelques volontés dernières, le soir même. Son sommeil avait été de songes anxieux, avec des sonorités sépulcrales d'orgue supra-humain. Et puis, le temps s'était fané. Il avait oublié ces mauvaises minutes... Pourquoi le souvenir lui en revenait-il, précis et obsesseur?

Un crissement, un déclic, quelque chose comme un chant de coq enrhumé, rouillé, cassé.

Présage encore, c'était le coucou qui sonnait deux heures.

La jeune femme leva la tête.

— Deux heures, monsieur, vous devriez vous en aller. Je vais éteindre et aller me coucher.

— Bien, mademoiselle... Mais permettez-moi!... comment vous appelez-vous, que je mette un nom dans ma mémoire, au-dessous de votre souvenir?

— Florise, lui dit-elle.

Il la regarda avec surprise, à cause de la consonance de leurs noms.

— C'est drôle?

— Oui... non.

— Dans mon pays d'Ardennes, le nom n'est pas rare. Allons, au revoir, monsieur.

Loris s'inclina devant la jeune femme, comme devant une grande dame, lui prit la main et la baisa respectueu-

sement. Une vague impression lui montait que le hasard donnait une place à cette femme dans ses destins, et le souvenir de la dalle tumulaire lui revint non sans âcreté.

Mais un bruit de pas légers et comme des voix feutrées, quoique rauques, déchirèrent le silence. Un doigt impérieux et rapide heurta l'huis, en coups rythmés. La jeune femme pâlit un peu. Ses yeux se durcirent.

— Tant pis, dit-elle.

Elle ouvrit.

— Bonjour, Laurent, bonjour, les autres. Que servirai-je?

Quatre chenapans, dépenaillés, blêmes, la pipe aux dents. Laurent regarda la jeune femme; d'un coup d'œil bref et clair, il lui désignait Loris.

Elle porta un doigt à son front.

Laurent haussa les épaules, prit un escabeau; les trois autres l'imitèrent. Loris était absorbé à contempler l'allure mi-picaresque, mi-bourgeoise d'un de ces hommes, chapeau tromblon, carrick à collets, face large et basanée, favoris épais et noirs, un beau modèle pour la vignette d'un Vautrin de son ami Balzac. Les mains courtes et rouges que cet homme plaçait au pied du grand verre d'eau-de-vie que lui versait Florise lui apparurent énormes. Il puait le vice, le crime et la police.

Ces gens l'intéressaient. Suspects? Bien certainement, mais il n'avait pas peur des vagabonds. Il était noctambule, habitué à toutes les rencontres. Souvent, sa douceur, autour de lui, avait désarmé des mauvais vouloirs. A fréquenter aux Carrières d'Amérique des rôdeurs ou des miséreux, il avait appris l'argot. D'ailleurs, pour lui, l'argot était une langue, une sorte de dialecte sacré à rebours, se perpétuant à travers les âges, langue officielle du grand Coesre, langue littéraire de tous les illettrés, s'épanouissant sans cesse de toute la fantaisie, de tout l'esprit naturel de ceux qui aiment figurer et fleurir leur langage d'images brusques. Il aimait, de l'argot, l'âpreté

pittoresque, les soudainetés qui font voir, mots de trimardeurs jaillis du paroxysme de la faim, de la soif, de la fatigue, mots de voleurs trouvés dans la hâte et le frisson du travail rapide, du forfait subtil, de la fuite, mots d'assassins, mots enfantés sous la peur haletante du châtiment, mots de gens de métier qui synthétisent sans cesse en métaphores le geste de leurs besognes, déformation sans cesse lyrique, anecdotique, cocasse, vivante.

Mais ces gens ne parlaient pas argot, ils échangeaient des propos vagues en français; Loris n'en avait pas la clé, il comprenait des termes, sans réaliser leurs idées. Des fourgueurs plutôt que des escarpes?

Il regarda la jeune femme. Elle le considérait distraitement, sereinement. S'il y avait eu du danger, sa figure eût révélé de l'appréhension; il eut même la sensation que c'eût été de l'angoisse, qu'il ne lui était pas totalement indifférent. Elle causait avec ces hommes, accoudée, souriante.

Un d'entre eux fit preuve de courtoisie.

— Vous êtes seul, monsieur. Voulez-vous boire avec nous?

— Merci, dit Loris, je n'ai pas soif. J'ai déjà bu un peu de cette très bonne eau-de-vie; plus, ce serait trop. Mais... si je ne vous gêne pas? je profiterai en partie de votre invitation, en demeurant encore un peu ici, où il fait meilleur que dehors.

— Pas de taule? dit le Vautrin.

— Si, une taule, mais avec des toiles d'araignée et du cafard aux lambris.

— Vous accepterez bien un cigare?... de la bonne contrebande.

— Non, dit Loris, je ne fume pas.

L'homme eut un geste des épaules.

— Qu'il aille donc se faire pendre..., murmura-t-il.

Une sorte de torpeur régnait dans le cabaret. Les

quatre hommes échangeaient des propos brefs, à voix basse.

Loris avait tiré machinalement de sa poche une liasse de papiers et les avait installés devant lui. Ce mélange de pressentiments et de souvenirs qu'il avait, tout à l'heure, ressentis à la vue de la jeune femme, il les voulait noter et ces papiers qu'il avait étalés, c'était ce Miroir d'Eternité qu'il avait annoncé et qu'il mûrissait longuement avec une extraordinaire puissance de condensation et en grande lenteur d'écriture, puisqu'il n'y donnait que des cimes d'idées, des sommets d'analogies, et qu'il y voulait révéler non seulement la vie de l'esprit, mais son rythme et sa démarche même : curieux feuillets, mêlés de notes aide-mémoire, phrases latines, vers grecs, versets orientaux, parfois calligraphiés dans une arabesque dessinée. Très versé dans le maniement de l'hébreu et de l'araméen, avec des clartés de presque toutes les langues orientales, Loris, qui promenait partout ses notes, craignant toujours de les perdre, notait souvent sa pensée en caractères sanscrits ou hébreux, garantis contre l'indiscrétion ou le plagiat, amusettes aussi, où se plaisait son esprit compliqué. Qui eût lu les phrases brèves qu'il notait en ce moment en caractères hébreux n'eût pas compris de suite s'il eût été hébraïsant, parce que c'était des mots français qu'il revêtait de cette toilette surannée, et pour qui ne savait que le français, la page trouvée fût demeurée hermétique.

Absorbé dans son travail, il ne sentait point que, pardessus son épaule, quelqu'un regardait ce qu'il écrivait. Laurent, étonné de voir les caractères étranges, s'approcha du Vautrin, le mena derrière Loris. Les deux hommes échangèrent un regard. Laurent dit à la jeune femme : « Ton passant, il est de la police, il prend des notes sur nous. C'est un mouchard ! »

— Non, dit la jeune fille.

Il lui mit la main sur la bouche et fit signe au Vautrin,

dont les deux fortes pattes s'abattirent sur la nuque de Loris et lui étreignirent le cou.

— Monsieur! s'écriait la jeune femme en se précipitant.

Une bourrade de Laurent l'envoya vers le fond du cabaret.

Déjà sous l'étreinte du Vautrin, Loris pantelait. Laurent accourut à la rescousse.

— Assassins! criait la jeune femme.

— Alors, dit Laurent, lui montrant les feuillets où Loris venait de crayonner une dizaine de lignes hébraïques, tu trouves ça simple de venir chez les gens, d'y prendre des notes qu'ils ne peuvent pas comprendre... et tiens, sur l'autre feuille, ça n'est pas ton portrait? Il voulait nous donner, le drôle.

Loris gisait dans un coin, comme une loque. La vieille, attirée par le bruit, était accourue.

— La vieille, passe-moi une bonne corde. On va l'emporter en douce et on le pendra à la lanterne de la rue d'à côté... au-dessus de la borne. Ni vu, ni connu, c'est un suicide!

— Les poches, dit Vautrin.

Laurent fouilla.

— Deux écus! on les boira après!

— La vieille, prends ce balai, et pendant que nous allons pendre l'habile homme, toi, pousse le grimoire au feu... on sauvera probablement de braves mecs de la prison!

Ils enlevèrent le cadavre à quatre et partirent à pas feutrés, dans le silence noir de la rue, pendant que Florise, consternée, regardait, sans y rien comprendre, les notes griffonnées que le feu allait dévorer.

Les feuillets du Miroir d'Eternité avaient glissé de la table pendant la courte lutte, éparpillant, sur le carreau gris leurs feuilles comme des cadavres de cygnes tués.

GUSTAVE KAHN.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

L'Histoire comique de Francion, composée par Charles Sorel, réimprimée intégralement, pour la première fois d'après l'édition originale de 1623 et décorée de 17 eaux-fortes et de 15 gravures, par Martin van Maele, Jean Fort. — Henriette Célarié : *Madame de Sévigné, sa famille et ses amis*, avec quatre planches hors texte, Armand Colin. — Jean Lemoine : *Madame de Sévigné, sa famille et ses amis*, d'après des documents inédits, I. Les origines. Enfance et Jeunesse, Hachette. — Mémento.

Sur la foi d'un propos de Pierre Louys, un bibliographe, tout dernièrement, dans la présente revue, enlevait à Charles Sorel la paternité de **l'Histoire comique de Francion.** Certes nous ne songeons pas un instant à contester la valeur de Pierre Louys dans le domaine de l'érudition. Nous savons qu'il comptait parmi les bibliophiles les plus avisés de ce temps et que le contenu des volumes réunis par lui l'intéressait plus que leurs belles reliures. Nous savons également qu'il s'était attaché à la solution de nombreuses énigmes et qu'il avait acquis, par de longues études sur notre poésie ancienne, des connaissances fort étendues.

Nous n'avons pas feuilleté les fameux papiers laissés par lui à sa mort et qui doivent, nous assure-t-on, si l'on se décide à les publier, étonner par leurs sensationnelles révélations. Nous avons lu les diverses polémiques au cours desquelles le grand défunt attribuait à Corneille les meilleures parmi les productions de Molière. Nous avons été frappé par la pauvreté d'une argumentation consistant surtout en affirmations péremptoires. Attendons.

Le propos de Pierre Louys sur le *Francion* de Charles Sorel semble singulièrement dénué de certitudes. Le bibliographe dont nous parlons plus haut paraît le rapporter avec les différents raisonnements que Pierre Louys formula sans doute devant lui. Il y ajoute ses propres observations et conclusions. Nous avons

vainement cherché, dans ces lignes, autre chose que des hypothèses. Nul fait patent, nulle pièce ne nous sont apportés. On nous assure que Charles Sorel déroba à un mort, pour le publier à son profit, le manuscrit de *Francion*. Où donc ce renseignement a t-il été pris, sinon dans l'imagination de Pierre Louys par son disciple émerveillé d'une telle divination ?

Le grand argument contre la paternité de Charles Sorel, c'est la jeunesse de ce dernier. Un jouvenceau, nous dit-on, ne peut avoir écrit l'un des plus curieux romans réalistes du XVIIe siècle. Examinons les faits. Charles Sorel naît en 1602. Il montre pour les lettres une vocation précoce. A quatorze ans, il publie un premier opuscule. A dix-neuf ans, il lance un roman suivi d'un autre l'année suivante. En 1623, à vingt-un ans, il met au jour un recueil de nouvelles. Après ces productions, il possède déjà, ce semble, une certaine expérience en l'art d'écrire. C'est à ce moment que, relatant des aventures personnelles mélangées à mille autres faits de la vie courante, il construit *Francion*. L'ouvrage est curieux, neuf dans sa composition et dans sa forme, plein d'un pittoresque « génie ». On y sent cependant l'influence certaine de Rabelais et de Béroalde de Verville.

Quoi d'extraordinaire qu'un auteur juvénile, après plusieurs essais, ait réussi à écrire une œuvre belle, forte et originale ? Pourquoi ne la signe-t-il point ? On se l'explique aisément. Il fait partie du groupe libertin de Théophile de Viau. Celui-ci, son maître, est, à ce moment en butte, pour son libertinage, aux persécutions des jésuites. Le Parlement lui fait un procès de tendance et le condamne au bannissement du royaume. Sorel, non plus que Colletet, Berthelot, Frénicle et autres adeptes du scepticisme épicurien ne tient à obtenir la palme du martyre. Son roman reflète les doctrines pour lesquelles Théophile combat. Le signer serait commettre une singulière imprudence.

Dans la suite, Sorel ne donnera-t-il plus d'ouvrages dignes d'être considérés ? On le soutiendrait malaisément. Son *Berger extravagant* ne manque point de mérites. De plus, en de nombreux volumes et écrits plus restreints, il se montre le peintre des mœurs — des mœurs de la société précieuse en particulier — le plus averti, le plus ironique, le plus délicieux. Sans son témoignage, l'histoire de cette société ne peut être reconstituée.

Plus tard, sans doute pour le purger de maintes obscénités et

propos libertins, Charles Sorel remaniera *Francion*, l'augmentera de plusieurs livres, l'alourdira, le gâtera, en avouera aussi la paternité sous cette nouvelle forme. Donnerait-il tant de soin à une œuvre qui ne lui appartiendrait pas ?

N'insistons pas. La place nous fait défaut pour contredire plus sûrement le propos de Pierre Louys. Pour nous, *Francion* demeurera l'œuvre de Sorel jusqu'au jour où l'on nous fournira, pour le lui enlever, une preuve convaincante.

Il nous a paru indispensable de préciser ces faits en présence de la belle réimpression que la librairie Jean Fort publie de cet ouvrage. Le texte de cette réimpression est établi d'après celui de l'édition originale de 1623, édition rarissime et dont on ne connait qu'un exemplaire. Il contient sept livres. Il est infiniment plus vivant, plus simple, plus libre aussi que celui donné, plus tard, par Colombey.

Sous cette forme initiale, l'œuvre garde toute sa saveur rabelaisienne. Nombreux épisodes fournis à Charles Sorel par son passage postérieur dans différents milieux littéraires ou autres, maints portraits de personnages que l'on s'est efforcé de reconnaître sous leurs noms d'emprunt, ne s'y rencontrent pas. Les aventures, galantes surtout, du héros ont une allure picaresque que les remaniements contribueront à diminuer de couleur. La lecture de ce texte est vraiment attachante, alors que la lecture du texte définitif procure une rapide impression de lassitude.

M. Martin van Maele a composé pour cette édition dix-sept très curieuses et esthétiques eaux-fortes, dont plusieurs assez libres, qui accroissent son intérêt. L'artiste, dont on connaît le talent, s'est bien inspiré de l'esprit du livre. Il en a traduit avec générosité le sens épicurien. Ici, les femmes ne sont point des mijaurées, mais de plantureuses créatures qui rendent grâces à la nature de leur avoir donné des sens pour en jouir. Le réalisme de cette illustration accompagne avec une lueur de joie le récit truculent et souvent impudique.

§

Le centenaire de la naissance de Mme de Sévigné (5 février 1626) ne semble pas avoir beaucoup excité les historiens. La charmante marquise aurait-elle perdu la plupart de ses ga-

lants posthumes ? Deux volumes nous sont parvenus. Ils sont de qualité fort différente.

Mme Henriette Célarié a traité **Madame de Sévigné, sa famille et ses amis** sous une forme vivante. Elle a voulu visiblement écrire un ouvrage enfermant l'esprit tout entier de son héroïne, et qui fût papillotant, léger, plein de gaieté avec des nuances de mélancolie, parsemé de mots charmants, tel enfin que l'on y sentît, dans sa substance, le style de la marquise. Tâche délicate dont cet écrivain s'est acquitté avec de la finesse, du talent, une admiration voisine de la vénération. Mme Henriette Célarié a adopté, pour remplir cette tâche, une méthode qui la lui a rendue aisée. Elle n'a point suivi l'ordre chronologique des faits. Elle a procédé par chapitres synthétiques englobant par série ces faits : « En voyage ; l'art d'être belle-mère ; Vichy », etc... Cette méthode permet toujours d'accroître l'attrait du récit ; mais elle rend l'ouvrage d'une consultation difficile pour le lettré en quête d'une date ou d'un événement.

Mme Henriette Célarié ne fournit guère de références. Il ne semble pas qu'elle ait eu l'ambition de renouveler son sujet ou d'apporter sur la biographie de la marquise des renseignements inédits Son travail, plutôt d'ordre psychologique qu'historique, est très voisin de celui de Faguet. On y sent une documentation rapide, empruntée aux *Lettres* de la marquise, de même qu'aux volumes de Léon de la Brière, de Paul Janet, de Saporta. De bons chapitres sont consacrés aux Grignan.

Nous aurions souhaité, dans le présent livre, peut-être plus de vérité et moins d'admiration. Mme de Sévigné n'est pas toujours bonne. Fine langue, elle se complaît à colporter des nouvelles, accueille d'où qu'ils viennent les commérages et les répand avec une joie non dissimulée. De temps à autre, elle se montre maligne, vindicative, et l'on n'a pas de peine à rencontrer, dans ses œuvres, des pages qui précisent certains aspects de son caractère fort peu délicieux. Il faut signaler aussi, pour être tout à fait véridique, sa causticité perpétuelle, la liberté de ses propos, son allure désinvolte qui lui porta longtemps préjudice et attira auprès d'elle, son mari mort, nombreux alcôvistes, lesquels, croyant peu à sa vertu, furent étonnés de n'en point triompher.

Le deuxième volume lancé à l'occasion du centenaire : **Madame de Sévigné, sa famille et ses amis**, est dû aux

soins de M. Jean Lemoine. C'est un travail très remarquable et le plus important qui nous ait été offert depuis les publications de Monmerpué. M. Jean Lemoine ne nous en communique, pour le moment, que le premier tome. Par ce premier tome, nous pouvons nous rendre compte qu'enfin une biographie de la marquise s'étaie sur des documents authentiques.

M. Jean Lemoine, en effet, s'est préoccupé de rechercher, dans les minutiers de notaires de Paris et de province, dans les archives, partout où ils avaient quelques chances de subsister, les actes à l'aide desquels facilement on reconstitue la vie morale et matérielle d'une famille ou d'un personnage. Son enquête a été merveilleusement fructueuse. Il n'erre donc point dans l'hypothèse. Les faits qu'il nous présente, et qui sont souvent en désaccord avec ceux que nous présentèrent d'autres biographes, méritent du crédit. Il les assemble dans l'ordre chronologique avec une méthode sûre, un style simple et clair, et en encadrant dans son texte bien équilibré le jargon probant des tabellions.

L'ouvrage débute par une étude sur M. et Mme de Chantal, grand-père et grand'mère de Mme de Sévigné et leur famille. On y trouvera l'histoire de la vocation et de l'entrée en religion de la future sainte, mêlée de fort loin à l'enfance de Marie de Rabutin. Le caractère de Celse-Benigne de Rabutin-Chantal, père de celle-ci, sa vie et ses aventures jusqu'à son entrée dans la famille de Coulanges, nous sont présentés dans leur physionomie réelle. Nous apprenons, grâce au contrat de mariage et à l'inventaire des biens inédits de ce personnage, quels furent la fortune et le décor d'existence de la jeune Marie à l'aube de sa vie. On sait que Celse-Benigne, vaillant homme de guerre, fut tué au combat de l'île de Ré.

Marie de Rabutin, orpheline à 3 ans, de son père, devait être successivement élevée par sa mère, puis par ses grands-parents, les Coulanges. M. Jean Lemoine nous révèle que, dans ce groupe harmonieux, les affaires d'argent ne se traitaient pas sans difficultés et que l'on ne parvenait à des transactions profitables aux parties qu'après de longues controverses. A la mort de sa mère, Marie de Rabutin faillit être vouée au couvent. Sa tutuelle fut l'objet de nombreux conseils de famille. Elle devait, en définitive, échoir à Philippe de Coulanges, administrateur de biens remarquable, dont les différents actes sont sortis, pour la première

fois, par M. Jean Lemoine, de la poussière des archives.

M. Jean Lemoine nous conte aussi, avec des détails précis, l'éducation et la jeunesse de son héroïne, nous donne sur ses séjours à Sucy et sur ce domaine des éclaircissements nombreux, enfin étudie la famille de Sévigné, dont il découvre les traits et les actes principaux ; il quitte son héroïne après son mariage.

Il se propose ainsi de l'accompagner, pas à pas, dans son existence mouvementée et vibrante. Sans doute son second volume nous apportera-t-il une autre gerbe plus précieuse encore de documents inédits, un récit enfin cohérent de cette existence dont on ne connaît surtout jusqu'à l'heure que l'apparence extérieure et dont il sera assurément très curieux de pénétrer l'intimité à la lumière des pièces notariées.

MÉMENTO. — M. Bertrand Guégan, au seuil de la nouvelle année, nous offre une réimpression du *Grand Kalendrier et Compost des Bergiers* (Payot), almanach rarissime du XVe siècle, orné de bois fort curieux et contenant un résumé de toutes les sciences cultivées à la fin de ce siècle. On y trouvera, voisinant avec des chapitres d'astronomie et de médecine, de savoureux chapitres sur la cuisine, et, de-ci de-là, des poèmes et des chansons. Livre de bibliophile présenté avec grand soin et belle typographie. — *Revue de littérature comparée*, janvier-mars 1925. « Un ancêtre italien de Georges Dandin », par A. Mortier ; « Le prospectus et la première traduction complète des œuvres de Victor Hugo en Allemagne », par H. B.-D. ; « Charles Nodier et l'Europe littéraire », par M. R. Palfrey, etc...

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Henry Mériot : *Les Poésies*, Lemerre. — Victor Orban : *Les « Ailleurs » de Loti*, Messein. — Robert-Edward Hart : *Mer Indienne*, « The General Printing and Stationery Cy. Ltd. », Port-Louis, Ile Maurice. — Octave Charpentier : *L'Afrique Ardente*, « Editions de la Caravelle ». — Léon Vérane : *Le Promenoir des Amis. Pièces complémentaires*, « les Facettes ». — Léon Vérane : *Plus loin*, Bernouard. — Philippe Chabaneix : *Ecrit des Feuillantines, suivi de Couleur du Temps Perdu*, « le Divan ». — Joseph Pomès : *Le Legs de la Flûte*, Chiberre. — Pierre Valdelièvre : *Ma Petite Patrie*, A. Blaizot.

Les Poésies complètes de M. Henry Mériot se composent de la réunion de six recueils : *Le Jardin de Flore, Les Lys de Minuit, les Nefs fleuries, Marthe, les Flûtes de Jade, les Scabieuses*. Le plus ancien de ces recueils, *les Scabieuses*, date de 1880. Bien que M. Mériot n'y perçoive à présent que le reflet de

ses années d'apprentissage, comme il dit, ces vers écrits de la quinzième à la vingtième année, en dépit de l'inexpérience dont il s'excuse, témoignent de la pureté sincère de ses élans lyriques et de la ferveur avec laquelle il les composait. J'y trouve, avec tant d'ingénuité, une fermeté calme et souple qui ne se soucie ni des *concetti* à la mode du temps ni d'effets véhéments et faciles à exploiter. Certes et bien heureusement ces qualités aux *Flûtes de Jade* se confirment sans rien perdre de leur naturelle grâce, se développent et s'épanouissent enfin aux recueils qui suivent. Laurent Tailhade lui reconnaît « ce don éminent de voir et d'exprimer, de perpétuer en images les impressions les plus fugaces », qui serait tout le poète, si l'on ne devait attacher plus de prix encore à « la sensibilité continue et pénétrante qu'il épanche dans ses vers. Car en ce don réside le principe même de la poésie et la faculté — si rare — d'émouvoir ». Désintéressé, convaincu, d'une inaltérable noblesse dans la conduite de sa vie comme dans l'exercice de son métier de relieur d'art et de son métier de poète, il peut, au seuil de la vieillesse, se rendre ce suprême témoignage :

Et je reste celui qu'aucun brin de laurier
Ne tente ; je ne sais que croire, aimer, prier ;
Mon labeur patient m'aide et me réconforte ;

Que vienne le grand jour où grincera la porte
Par où l'on sort, pour mes enfants qui resteront,
Passant, j'aurai vécu mon Idéal au front !

Préface d'André Chevrillon, de l'Académie française, avant-propos de Camille Mauclair et de Claude Farrère, portraits et autographes de Pierre Loti, dédicace à la mémoire de Pierre Loti, « pour d'innombrables frères de rêve qu'enchante à jamais le souvenir lumineux de son œuvre », — le titre du livre de M. Victor Orban, **les « Ailleurs » de Loti** s'inspire d'un passage choisi dans *Ramantcho* : « Et subitement l'angoisse inexpliquée lui revient,... l'inquiétude de vivre et de passer ainsi, toujours dans ces mêmes villages, sous l'oppression de ces mêmes montagnes ; la notion et le confus désir des *ailleurs* ; le trouble des inconnaissables lointains... » Chacun des vingt-six sonnets de M. Orban, de frappe vigoureuse, sûre, et de coloris ardent, résume ainsi et le pittoresque et le sentiment d'un des livres de

l'illustre écrivain. Rare et somptueux monument d'admiration et de piété, qui fait honneur au maître disparu non moins qu'au disciple fervent.

Mer Indienne, réunion en quatre séries : *la Journée Mauricienne*, *le Sillage d'Argent*, *le Poème de Madagascar*, *Estuaire d'Afrique*, de courts poèmes où M. Robert-Edward Hart fixe au gré des heures et du voyage ou du séjour les fugaces impressions et les aspects changeants des sites et des êtres. Notations toujours vives, précises, justes, comme d'un rayon brusque dont elles s'illuminent, et qui enrichissent de leur clair enchantement le souvenir. C'est d'un art preste et qui ravit, un chant d'oiseau s'est élevé de la forêt touffue ; il se tait, absorbé par l'universel silence : qu'importe, il subsiste et renaît en l'esprit de quiconque une fois l'entendit. Le prestige des courts poèmes de M. Hart participe d'un charme durable de même sorte.

M. Octave Charpentier, dont nous avaient intéressé les précédents recueils, et principalement avec sa ferveur passionnée et diversement rythmée *le Poème de la Rose*, nous rapporte cette fois, dans une édition charmante ornée de 150 croquis à la plume dont il est également l'auteur, des notes de voyage, **l'Afrique Ardente**. L'enthousiaste et la curiosité du voyageur se sont attachés avec joie, parfois avec tristesse, à de tels spectacles de paysages ou de civilisations dont la nouveauté les enchantait, que le poète semble s'être trouvé inférieur à sa tâche ; la notation est preste, enjouée ou même éloquente, mais le lecteur n'y prend d'autre intérêt qu'à des documents dont un écrivain de talent pourrait tirer parti. Si de tout ce livre M. Octave Charpentier pouvait avec patience extraire de quoi composer un ou deux poèmes en élaguant le banal et le convenu, en dotant de leur vraie valeur sentie ou réfléchie les impressions qui lui furent personnelles, nous pourrions retrouver le poète qui en lui réalisait déjà beaucoup mieux que des promesses.

Aux pièces de son premier *Promenoir des Amis*, sous le titre **Le Promenoir des Amis. Pièces complémentaires**, M. Léon Vérane ajoute quelques poèmes du même ton, qu'il a écrits en 1924 et en 1925. Toujours épris de la même facilité, se pliant à des dictions volontairement surannées afin de se rendre propice l'ombre du grand Vendômois, M. Vérane chante les plaisirs de la vie et les bienfaits de l'amitié. Lors même qu'il se veut

aventurer **Plus Loin**, selon le titre d'une autre suite de ses vers nouveaux, ce qui nous séduit c'est encore ce ton de franche bonhomie alliée à de l'érudition aisée et lumineuse. Mais pourquoi un éditeur qui est capable de présenter ces belles pages d'italiques s'attarde-t-il à porter sur les ouvrages qui sortent de son officine des inscriptions telles que : *Plus Loin*, « poème inédit... » Parbleu ! Mais le poème n'est inédit que pour autant qu'il ne l'ait pas édité, et, du fait même qu'il l'a édité, cette affirmation perd sa valeur. D'autre part, il ajoute, dans l'achevé d'imprimer, à l'adresse de sa maison, 71 rue des Saints-Pères, cette parenthèse : (*Près de la Seine*), — alors qu'il est difficile, habitant rue des Saints-Pères, de se trouver sensiblement plus éloigné de la Seine. C'est la maison qui s'honore de la plaque à la mémoire de Remy de Gourmont ; il s'en faut de peu qu'elle soit à l'angle de la rue de Grenelle, le... *plus loin* qu'il soit possible de la Seine dans la rue des Saints-Pères. Pourquoi d'inscriptions ridicules déparer un livre joliment présenté ?

Vraiment, avec sa grâce tendre, souple et ferme à la fois, se pliant au gré de ses désirs et selon la maîtrise parfaite de son talent, M. Philippe Chabaneix nous apportera-t-il toujours, si exquise en soit la succession, des redites en somme de ses premiers recueils ? Celui-ci, **Ecrit aux Feuillantines suivi de Couleur du Temps Perdu**, est-il plus précieux et plus délicat que les précédents ? J'ai peine à le supposer, mais il ne leur est pas inférieur. On peut prendre au hasard l'un ou l'autre, le charme en est caressant et également doux. C'est beaucoup. Mais doué de qualités de sûre maîtrise, comment M. Chabaneix n'est-il point tenté par d'autres domaines à explorer, et n'éprouve-t-il le besoin de se conquérir sur soi-même différent ou plus ample ?

Curieux des rythmes les plus divers, le talent souple de M. Joseph Pomès s'y essaie, y prélude, ne réussit pas toujours, ou insiste. Des grands ancêtres il tient **le Legs de la Flûte**. Il n'a pas peur d'en user, à leur exemple. Bien des compositions de grâce et de lumière lui ont réussi. Mais son souffle est court, de modulation trop souvent incertaine. En des moments, il mène à ravir ses dessins, et maints poèmes tels que le petit sonnet de *la Rose* m'apparaissent, mieux qu'irréprochables, d'une très originale habileté :

L'exquise rose de septembre
Que m'offrit votre belle main
En mourant parfume la chambre
Où m'a conduit l'obscur destin.

Mais, de votre fierté qui cambre
A mes yeux un buste divin,
De votre corps d'ivoire et d'ambre
Je subis l'attrait souverain.

Tant, que mon rêve substitue
A l'exsangue fleur que tue
Le souffle enfiévré de l'autan,

Une étrange fleur écarlate
Où brûle et brusquement éclate
L'ardeur secrète de mon sang.

Présentés par une bienveillante préface de M. André Foulon de Vaulx, les « poèmes de Flandre » de M. Pierre Valdelièvre, **Ma Petite Patrie**, vouent à l'évocation du pays natal, de ses champs, de ses industries, de ses petites villes engourdies, de ses grandes villes agitées et laborieuses, aux longs canaux qui le traversent, bordés de rangées d'arbres, à ces ciels légers et mouvementés, la gratitude et l'amour du poète. Ses ancêtres y ont vécu ; il est demeuré fidèle au sol et aux coutumes dont ils lui ont légué le respect, comme il souhaite le transmettre à ses fils. Cette piété ne va pas sans défaillance de l'inspiration ou du lyrisme; notamment dans les pièces où M. Valdelièvre s'ingénie à ressusciter les fastes d'un pays qui a été fréquemment héroïque, ses moyens apparaissent embarrassés et insuffisants ; mais il se ressaisit promptement, décrit, évoque doucement la beauté pensive de ces régions où tous les contrastes d'aspect ou de sentiment se fondent dans une tendresse égale, se font comme rêveurs, tout en incitant à la vigueur de l'action, sous le ciel dont le poète suscite pleinement le souvenir, par un vers aussi heureux que les vers les plus beaux d'un Georges Rodenbach, sous

La douce intimité de nos ciels gris de Flandre.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Edouard Estaunié : *Le silence dans la campagne*, Perrin et Cie. — Francis Carco : *Perversité*, J. Ferenczi. — Francis de Miomandre : *L'ombre et l'amour*, Vald. Ramussen ; *La bonbonnière d'or*, J. Ferenczi. — G. Soulié de Morant : *Bijou de ceinture*, E. Flammarion. — Paul Myrriam : *L'arrivée d'Armada*, F. Rieder. — Yvon Lapaquellerie : *Les sept pécheresses, l'hymen de Barbe-Bleue*, Calmann Lévy. — Mémento.

Le silence dans la campagne, par Edouard Estaunié. Il est rare qu'un romancier soit aussi un nouvelliste ou un *nouvelier*, selon l'expression que proposait très judicieusement naguère M. Edmond Jaloux, et malgré des exceptions comme Balzac et Maupassant, la règle semble à peu près générale qui veut que les qualités de l'un soient exclusives des qualités de l'autre. Point d'écrivains, notamment, comme les Anglais qui, excellents dans la fiction de grande envergure, échouent aussi souvent dans le récit court — j'entends dans le récit réaliste, car pour le conte dont l'objet relève d'un autre plan, c'est une autre histoire, comme dirait Kipling. Sans doute, est-ce parce que leur tempérament les porte plus à la poursuite des menus détails qui, avec lenteur accumulés, finissent par créer l'illusion de l'écoulement même de la vie, qu'à la recherche du trait significatif, d'un pouvoir de suggestion supérieure à son pouvoir d'évocation ? Aussi ne m'attendais-je pas que M. Estaunié dont la narration, qui semble à tâtons cheminer, accuse précisément, dans sa puissance, quelque chose de la lenteur ou de l'indécision des auteurs britanniques, réussît dans la nouvelle. Or, il s'y révèle, ici, supérieur. La demi-douzaine de récits qu'il réunit sous le titre du premier d'entre eux contient, d'abord, en effet, ce chef-d'œuvre : *L'infirme aux mains de lumière*. Dans cette simple histoire, dépouillée de la plupart des éléments qu'il était possible d'y développer, et qui nous montre un frère qui renonce aux joies de la vie pour faire le bonheur de sa sœur infirme, mais en obéissant à une incitation d'ordre supérieur, M. Estaunié a tout subordonné à l'impression même qu'il a voulu que nous causât ce sacrifice dans lequel il entre plus de résignation que d'enthousiasme. C'est à dessein qu'il laisse dans l'ombre les circonstances d'un tel sacrifice. Ce faisant, en même temps qu'il le ramène à ses proportions — médiocres, à tout prendre — il met plus en évidence la beauté de *l'acte inutile* accompli. C'est d'un art très savant, et d'un sentiment admirable. Le même art se retrouve, mais empreint

d'un réalisme plus pathétique dans *Le silence dans la campagne*, d'une subtilité psychologique plus fluide dans *La Découverte*, les deux meilleures, à mon sens, après *L'infirme aux mains de lumière*, des nouvelles qui composent le recueil de M. Estaunié. Qu'il s'agisse, cependant, ici de la révélation d'un de ces crimes ignorés auprès desquels Balzac disait que les crimes connus paraissent bénins, là de la notation d'un de ces avertissements par quoi le sens profond de la vie se révèle à certaines âmes douloureusement favorisées, ailleurs de l'étude du charme irrésistible exercé sur un émotif par la montagne (*Le cas de Jean Brunant*) ou encore de l'histoire du sauvetage presque miraculeux d'un misérable par une pauvre femme presque aussi misérable que lui (*La nuit de noces*), toujours M. Estaunié fait intervenir les lois mystérieuses qui gouvernent notre destinée et nous rappellent à l'improviste, en faisant fulgurer le signe spirituel, que nous ne sommes pas que matière. M. Estaunié ne se contente pas d'émouvoir, il fait penser, mieux : il inquiète. Ce singulier ermite de l'au-delà, ou de l'en deçà de l'existence, éveille le trouble sur son passage. Au frôlement de son froc de bure, un remuement se fait dans nos consciences ténébreuses, et des forces endormies s'y dressent et s'y confrontent. Qu'on puisse dire, après cela, de ce froc, qu'il est d'un grain un peu rude, il n'importe, n'est-il pas vrai ?

Perversité, par Francis Carco. Les lecteurs du *Mercure* n'ont pas oublié le sujet de ce dernier roman de M. Carco, et qu'on pourrait figurer par un triangle, comme celui d'une pièce des boulevards, à cette différence près, toutefois, qu'au lieu du mari, de la femme et de l'amant, il comprend un couple illégitime, et que le *frangin* d'Irma — la *môme* à Bébert — y joue, bien contre son gré, le rôle de l'ami. Mais je ne voudrais pas avoir l'air de plaisanter, car il s'agit, sans doute, du plus âpre des livres, et du plus puissant, que M. Carco ait écrits. Cette histoire, à tout le moins désagréable, à cause de la qualité des personnages qu'elle met en scène, est d'abord, en effet, par la sobriété de son style, et la rigueur de sa composition, d'une allure vraiment classique. Elle s'atteste, en outre, d'une science d'observation psychologique toute moderne qui fait, peut-être, songer à celle des romans russes, mais qui est aussi plus nette, et touche avec une ferme décision les points sensibles des consciences au

lieu de poursuivre, comme à l'aveugle, leurs tortueuses ramifications. *Perversité*. Un tel titre déconcerte, au premier aspect. Mais on s'aperçoit bientôt qu'il n'a été choisi qu'après délibération et qu'il explique avec précision la nature de la crise qui arme Emile et l'incite à abattre sa sœur quand c'était Bébert qu'il voulait tuer. Emile n'est pas, il est vrai, que l'individu terrorisé par la brute tyrannique et goguenarde qu'entretient Irma. Chez cet être taciturne, aux habitudes régulières, une jalousie trouble est née d'entendre, à travers la mince cloison de leur logement, sa sœur prendre avec Bébert — le genre d'homme qu'il hait le plus au monde — un plaisir qui le remue jusqu'aux moelles d'une sorte d'horreur, comme un supplice... Certes! Bébert empoisonne sa vie qui le force de l'accompagner dans les mauvais lieux, de boire de violentes mixtures dont le goût seul lui soulève le cœur, bref exige qu'il obéisse au doigt et à l'œil à tous ses caprices, et le larde, un jour, de coups de couteau.. Mais au rêve de vie coite et bien réglée qu'il fait, si Emile associe l'image d'Irma, ce n'est pas sans y mêler, par là même, avec le sentiment d'une présence féminine qui emprunte de la douceur à ses souvenirs d'enfance, l'idée de la soustraire à une influence redoutable, et même de la ravir à un rival... Chaste, jusqu'ici, Emile est bientôt obsédé, du reste, de curiosités obscènes. Un aigre levain sexuel agite cette pâte molle et la fait enfin fermenter. Aussi bien, la peur n'agit-elle pas, elle-même, comme un stimulant sur la sensualité, et ne voit-on pas, par l'exemple des bêtes, que ses impressions sont liées, chez l'homme primitif, aux mouvements de celle-ci ? M. Carco est en possession de la maîtrise de son art. C'est par touches d'un choix sûr qu'il évoque le milieu où s'agitent ses personnages. Les gestes de ceux-ci se révèlent d'une admirable expressivité, et l'on ne saurait trop le louer de si bien savoir être direct sans rien perdre de son pouvoir de suggestion.

Bijou de ceinture, par G. Soulié de Morant. Ce roman du sinologue bien connu qu'est M. Soulié de Morant a fait, lors de sa publication dans cette revue, une manière de petit scandale. Je viens de le relire de près, et j'avoue n'y avoir rien trouvé de grossier. C'est qu'il en va des tableaux de l'auteur comme de ces images taillées dans l'ivoire où excellent les artistes chinois, et dont la délicatesse précieuse transfigure l'obscénité en l'ame-

nuisant. Au surplus, une certaine ingénuité, dans l'aveu de vices dont on a pour habitude de souligner le caractère répugnant, ne laisse pas, ici, de me plaire. Non que je veuille reprendre à mon compte la paradoxale apologie que M. André Gide a tentée des mœurs socratiques. Mais qu'on mette la sodomie sur le compte seul d'une déviation de l'instinct sexuel me paraît une erreur profonde. Chez les Célestes, du moins, à qui leur morale n'impose pas les mêmes restrictions qu'à nous, l'amour de la beauté, autant qu'un désir de raffinement voluptueux — d'ailleurs cruel — explique l'homosexualité, s'il ne la justifie. M. Soulié de Morant a rendu sensible, dans son récit, cette particularité, et l'on comprend parfaitement, en le lisant, qu'elle soit en quelque sorte naturelle à une race qui fait de l'art de vivre agréablement l'objet de ses constantes études. L'ouvrage de M. Soulié de Morant n'est pas un roman. C'est la très curieuse relation d'un voyageur impartial et surtout sans préjugés, qui sait dire ce qu'il a vu sur un ton de bonne compagnie. Je ne lui reprocherai que d'avoir un court instant pris à partie nos cafards et nos bigotes. Il aurait dû réprimer ce léger mouvement de mauvaise humeur, inutile et sans élégance.

L'ombre et l'amour, par Francis de Miomandre. J'ai trop pratiqué Banville, et, le pratiquant, j'ai trop appris à l'aimer — surtout comme prosateur — pour n'avoir pas éprouvé un vif plaisir à retrouver quelque chose de son inspiration et de sa « manière » dans le nouveau récit de M. de Miomandre, qui est bien un de nos conteurs les plus *spirituels*, dans les deux sens du mot. Le jeune homme dont il a recueilli les confidences, et qui lâche l'amour pour son ombre, n'est point un timide par orgueil, mais par modestie. « Les délicats sont malheureux, rien ne saurait les satisfaire », avait déjà dit La Fontaine, cet ancêtre de Banville et de M. de Miomandre. C'est par délicatesse que le chimérique amant de Mme Herning, pour ne pas rabaisser au rang des humains la créature qu'il chérit idéalement, se refuse à voir sa passion payée de retour. Quand on a savouré la douceur de rêver sa joie, on se résigne malaisément à la vivre. Rien, dans le domaine de l'absolu où l'allégresse a la pureté de l'air des montagnes, qui puisse altérer la pensée ou le sentiment qu'on se fait des êtres et des choses. Constatation platonicienne et banvilienne aussi, sans doute. Le héros de M. de Miomandre ne con-

sent pas que Mme Herning devienne sa maîtresse ou sa femme, *parce qu'il ne pourrait plus imaginer son bonheur* ou que le bonheur dont il jouirait cesserait d'être immatériel et de rayonner de tous les prestiges. D'une telle subtilité, les gens positifs riront. Les autres souriront, d'abord à cause de la grâce, un tantinet malicieuse, avec laquelle M. de Miomandre sait nuancer les scrupules de son personnage. Mais leur sourire se fondra, bientôt, en une moue, assez semblable à celle de l'enfant qui se retient de pleurer... — Dans **La bonbonnière d'or**, où il nous raconte, en parodiant sur un ton bouffon le style des romans policiers, l'histoire d'un vol commis dans un musée ridicule, M. de Miomandre n'a voulu que nous amuser. Il y réussit. Fort réjouissant dans sa puérilité est le jeu de passe-passe auquel il fait se livrer un arriviste dont l'esprit d'intrigue se pare d'un vague reflet du génie d'Edgar Poe. C'est le ton, ici, qui fait la chanson. M. de Miomandre eût pu, s'il avait voulu, rendre son récit tragique en utilisant d'autre manière les éléments psychologiques dont il s'est servi. Une épouse en humeur d'infidélité ; un conservateur qui devient fou et que sa folie conduit au crime ; une servante honnête que sa passion pour un vaurien incite à voler, on devine quels effets pathétiques il était possible de tirer de pareilles données. Mais ces effets, M. de Miomandre les a évités avec adresse. Cet esprit, qu'Ariel a touché au berceau de sa baguette taillée dans un rayon de soleil, nous a fourni une preuve de plus de sa charmante agilité.

L'arrivée d'Armada, par Paul Myrriam. Beaucoup de qualités brillantes attirent et retiennent l'attention dans ce roman de M. Myrriam qui est probablement un jeune écrivain et, pour cette raison, sans doute, donne un peu trop dans le goût du jour, je veux dire cultive un impressionnisme à feux tournants qui déconcerte et fatigue, à la longue. Cet impressionnisme incite l'auteur à se substituer à ses personnages, et ceux-ci vivent moins de leur vie propre que de celle qu'il leur communique. Nous ne gardons d'eux qu'un souvenir confus, quand nous les avons quittés, quoique nous ne nous soyons pas un instant ennuyés en leur compagnie. C'est qu'il s'agit moins, pour un romancier, s'il veut faire vivant, de nous éblouir par de brillantes trouvailles, d'ingénieuses découvertes de rapports nouveaux entre des objets par trop distants les uns des autres, que de grouper des détails con-

crets propres à marquer le caractère et à définir les sentiments de ses personnages. M. Myrriam, en forçant l'expressivité jusque dans ses repaires les plus lointains, disperse et égare l'attention du lecteur au lieu de la concentrer. Enfin, ne peut-on pas discerner quelque convention dans son récit où un riche banquier et son alliée ou sa complice brassent de formidables affaires, et finissent tragiquement après avoir tenté de réaliser un trust maritime sans précédent, avec la collaboration d'une puissante canaille ?

Les sept pécheresses, par Yvon Lapaquellerie. Ces sept pécheresses, ce sont, tout bonnement, les sept péchés capitaux incarnés. M Henry Champly avait déjà entrepris naguère de nous conter, mais en plusieurs volumes, une histoire où fussent symbolisés les vices qui, selon l'Eglise, mènent l'humanité. C'est aux proportions d'un conte que M. Lapaquellerie a ramené cette ambition. Son récit est attachant, fort agréablement écrit et d'une fantaisie sans lyrisme, mais toute nourrie d'observation ironique.

Mémento. — Je signale, aux amateurs de romans d'aventure ayant l'apparence de romans psychologiques, le récit, fort bien fait, de M. Lucas de Peslouan : *L'inconnu de ma maison d'Auteuil* (Plon-Nourrit). M. de Peslouan sait exploiter, au bénéfice du lecteur bénévole, l'énigme qu'il pose. Dommage qu'il termine de façon décevante son récit, riche de péripéties. —*La colline des amants*, par M. Raymond Clauzel (E. Fasquelle), est un roman d'amour, et d'amour chastement exalté, qui célèbre la terre provençale. Ici, dans la lumière purificatrice, la sensualité le cède à la tendresse. C'est éloquent et d'une inspiration sincère, au surplus. — L'antique rivalité de Caïn et d'Abel, tel est le sujet du dernier récit de Mme Colette Yver : *Le Festin des autres* (Calmann-Lévy) où nous assistons à un drame de jalousie inexpiable entre deux frères. L'un est bon, l'autre méchant, comme il sied. Mais le bon, au lieu de succomber sous la haine du méchant, la chasse de son foyer. — Il y a dans *Le Voyage de Gulliver* un chapitre où l'on voit de lamentables immortels soupirer après le trépas qui leur est refusé. M. Marcel Roland a repris ce thème dans le roman qu'il intitule *Osmant le rajeunisseur* (Albin-Michel) ; et il n'a pas laissé de le renouveler par maints détails ingénieux, parfois poignants.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Dans sa candeur naïve, trois actes de M. Jacques Deval, à la comédie Caumartin. — *Le lit nuptial*, quatre actes de M. Charles Méré, à la Renaissance. — *Les danseurs de gigue*, trois actes, neuf tableaux, de M. Henri Soumagne, à l'Œuvre. — *Plaire*, quatre actes de MM. A. Birabeau et R. Wachthausen, à la Potinière. — *Irma*, trois actes de M. Roger Ferdinand, à l'Atelier.

Victime désenchantée d'un trompeur, elle s'est enfuie. Réfugiée à une table de baccara, elle y gagne un damoiseau de vingt ans, transi pour elle. Il lui servira d'amant-chaperon honoraire contre le retour éventuel de l'autre. Le gamin prend si bien au sérieux son office que, lorsque l'amant déposé retrouve sa maîtresse, il ne doute point d'être remplacé ; tandis que, hélas! elle se sent ranimée pour lui. L'opposition entêtée de l'amant de paille n'est pas pour éteindre ce renouveau. Mais il a l'idée de jeter un pot de fleurs par la fenêtre et dont le fracas ferait accroire à la demoiselle qu'il se serait tué pour elle de désespoir. Elle s'évanouit. Cette heureuse émotion repousse décidément de son cœur l'ancien amant, dès lors définitivement balayé. Le blanc-bec ingénieux y trouve une maîtresse.

Dans sa candeur naïve, l'auteur a tout de même su trouver pour interprète Mme Marthe Régnier, par qui la soirée est agréable.

J'ai toujours vu l'intérêt que nous offre cette femme délicate rester indépendant de ce qu'elle a à débiter. Cela ou autre chose ne saurait vraiment grandir ou contrarier l'expression de son talent, très séduisant toujours.

Parmi d'autres actrices d'aujourd'hui, comme Mme Jane Renouardt par exemple, elle est l'une des représentantes du meilleur goût, et le plus relevé, et apporté à n'importe laquelle de ses créations dans la comédie. Chez ces deux artistes que la fantaisie des auteurs parisiens mène parfois jusqu'au lit, on reconnaît toujours une sorte de fraîcheur du cœur et de l'esprit, heureusement sensible dans leurs voix et dans leurs gestes. Précieux intérêt pour le spectateur, et que, par ailleurs, les artifices du couturier et de la lingère soutiennent, pour notre plaisir, comme il faut.

§

Au théâtre de la Renaissance, on s'occupe du stigmate reçu par une femme des soins de son premier amant. Certains vaniteux

prétendent, en généralisant leur opinion, que cette empreinte est indélébile : avis puérils de présomptueux. Qu'elle représente pour les femmes un souvenir initial poignant, cela est probable, et dépend des circonstances plus ou moins frappantes, de l'âge, de l'état nerveux, des dispositions morales et de bien d'autres choses ; mais que cela crée un joug décisif et définitif donné une fois pour toutes à la femme par l'homme, voilà, croyons-nous, une prétention toute gratuite, et qui doit paraître bien comique aux femmes, sinon à celles dont c'est le triste sort d'être contraintes et subjuguées par de simples affirmations gratuites, mais de ton péremptoire. En théorie, **le lit nuptial** consacre l'immolation de la liberté des femmes, mais, en pratique, bien des réfractaires à ce jeu-là s'en dégagent ; et le théâtre en fait un tel profit que c'est là sa matière la plus substantielle.

Hélène, qui fut marquée successivement par Didier, son initiateur, puis par Pierre son mari, se retrouve un jour en face de Didier marié et père. L'émotion la secoue, et celui-ci, emporté par un réveil brutal, par un retour impétueux de tyran, veut, d'un droit qu'il met en relief, reprendre sa maîtresse quoiqu'il en coûte. Mais celle-ci, au travers de scènes tumultueuses, se rend à son époux. Pour bien fixer l'affaire, il y a même un pugilat où le mari, mieux râblé, écrase l'initiateur au goût reverdi. Enfin, Hélène renvoie Didier à sa femme et à ses enfants. C'est-à-dire que les deux fous rentrent chacun dans leurs cabanons, l'un résigné, l'autre maugréant. Donnée d'une invention esssentiellement avare.

L'auteur est très particulièrement connu pour son habileté à satisfaire le public. Il semblerait alors, ici, que ce serait à bon compte. Nous devons nous réjouir de ce qu'il ait organisé l'exhibition, non pas intégrale, certes, mais sous un aspect important, d'une actrice qui est parmi les meilleures. Mettre les artistes en relief est l'élément essentiel du théâtre contemporain, au moins du théâtre des gros chiffres : savoir employer les artistes originaux, ou simplement à la mode ; composer, plier entièrement les scénarios selon ceux qui les interprètent. Ainsi avons-nous pu considérer Mme Simone dans une intense mimique et l'entendre dans une significative déclamation. Cette juive possède un registre de sa sensibilité nerveuse très étendu et vigoureusement réglé. Elle en use avec une ardeur féline qui est une belle

fièvre de sa chair et de son âme exaltée. Elle se jette avec force selon ses éléments personnels. Nous avons déjà souvent eu ce magnifique spectacle d'exaltation et de pantelance. Malheureusement l'auteur d'aujourd'hui paraîtrait ne lui avoir convenu qu'en partie, inférieur là-dessus à M. Henri Bernstein. En ce qui concerne l'artiste, il est aussi fâcheux qu'un peu plus d'économie, de choix, n'intervienne pas davantage dans le jeu pathétique de Mme Simone. Au cours du mélo, elle est une exclusive pleureuse. Ce sont larmes et reniflements du début à la fin de la pièce. Un véritable excès dans une défaite uniformément lamentable. Selon cette débauche sans mesure, on ne reconnaît plus assez dans l'art de Mme Simone, au moins parmi cette pièce, l'enseignement ménager et tutélaire de la force, qu'est proprement la leçon de M. le Bargy.

M. Charles Boyer qui est fort bon, Mme Simone Frévalles et M. Capellani s'emploient avec talent à traîner ce débat catastrophique.

§

En nous disposant à voir **les danseurs de gigue** au théâtre de l'Œuvre, nous pouvions croire qu'il y avait, en un tel titre, l'un de ces raccourcis par quoi les auteurs s'ingénient à étiqueter leurs ouvrages parfois spirituels. A la vérité, on nous a bonnement montré au théâtre l'équivalent du simple exercice du music-hall, où deux danseurs se copient mutuellement le corps, et agitent spécialement leurs bottes dans le même dessin, et avec la même frappe frénétique et cliquetante. Il en est de fort curieux et qui parviennent à intéresser parfois tout un quart d'heure. Mais Charles et Julien, que nous présente Lugné-Poe, sont beaucoup moins plaisants que les acrobates et, par contre, leur numéro est considérablement plus long que l'on a accoutumé dans le genre. Cette exhibition est interrompue par les neuf ou dix fois que le rideau est baissé, et ainsi assez longtemps, ce qui n'est pas pour écourter le spectacle.

Charles et Julien se trouvent à tel point calqués l'un sur l'autre et voués à un destin de toutes manières semblable qu'ils ne pouvaient manquer de se rencontrer. Après un long exercice démonstratif de cette prédestination respective et réciproque, il faut qu'un léger décalage d'une demi-heure entre eux, et accidentellement survenu, leur permette d'épouser chacun l'une des deux

femmes qu'ils convoitaient successivement sans pouvoir se les distribuer personnellement.

Apparemment leurs vies prirent un tour séparé. Chacun d'eux devint ce à quoi l'autre s'aperçoit qu'il aurait pu heureusement prétendre ; ayant, au surplus, chacun pris pour femme celle justement dont l'autre croit aujourd'hui qu'il eût mieux fait de de se pourvoir. Regards et paroles de haine sont échangés entre les deux hommes, interrompus seulement par les soupirs de concupiscence que chacun d'eux exhale vers la femme de l'autre! Ils s'accusent mutuellement de s'être dérobé leur véritable existence. Deux balles sont tirées avec résultat, car l'une et l'autre pénètrent dans les fronts de Charles et de Julien.

Le sujet, traité d'une autre encre, voire en farce, eût pu récréer. En fait, l'auteur a donné une scie peu originale qui va d'un procédé automatique, de similitudes, puis d'oppositions, un peu bien uniformément artificiel. Pas une seconde d'émotion chez le spectateur à ce guignol inanimé.

Cela est joué par MM. Emile Dars et Ravenne; par Mme Germaine Risse, une gentille blonde agréable et qui joue bien ; par Mme Camille Vernades, aussi sévère et brune que sa camarade est soudaine et dorée.

§

Averti du caractère sentimental et tendre d'une jeune veuve, Suzanne, Jacques, avec des propos artificieux conformes, la séduit, puis lui avoue sa duplicité : Suzanne le chasse. Mais elle a fort bien appris la formule. Eprise à son tour d'un jeune gigolo, qui ne la distingue d'abord point, elle réussit à lui plaire en se faisant passer pour légère et futile.

Mlle Falconetti prête à Suzanne ses propres accents, qui sont parfois plus émouvants que le rôle ne le comporte. Ses partenaires, MM. Pierre Magnier, Pierre de Guingand, Pierre Daltour, sont avantageux, et font grand honneur à leurs tailleurs.

§

Bien cruellement et bien indiscrètement, Charles Dullin a prêté ses acteurs et ses planches pour une bien méchante conjuration.

Pour faire enfin se joindre dans le mariage deux très jeunes

amants, qui eussent pu fort bien attendre cette régularisation, nous avons vu dans les transes cette bonne tante **Irma** — vous savez : la sœur du notaire de Noirmoutiers —, qui était restée, jusqu'à ce jour où sonne son 48e été, aimable, dévote, et vierge : on voit, à ce dernier trait, comme elle était démodée. Tout cela passe lorsque son filleul ayant fini sa mue, et quêtant d'espoir ses premières délices, est chargé par son ami, le fils du notaire, autre *bambino* d'accord avec sa jolie maîtresse, de séduire tante Irma, et de faciliter ainsi le mariage des amoureux que sa pusillanimité entrave. Irma est vite éprise du tendre poulet. Vite aussi elle a le chagrin. Vite elle connaît sa méprise, car son amant ne pèse guère. Elle a connu l'amour en même temps que sa défaite. Sa simple bonté y a pourtant trouvé de n'être plus hostile au mariage des étourneaux qui ont joué et gagné leur partie — un un peu cruellement — sur son propre cœur.

Livret maigre, un peu à la manière des *Opera-buffa* italiens qu'aimait Stendhal. Mais, sans la musique alerte et tendre qui divinise les cœurs des fantoches, comme par exemple celle du *Mariage Secret*, ce sont, de tels livrets, bien pauvre pitance.

Irma abonde en bons-mots surprise de la veine de Sacha Guitry, et que, dans sa manière, les acteurs de l'Atelier donnent stoïquement, sans avoir l'air d'y prendre garde. Bon. Mais, tout de même...

On a suivi ici, avec une particulière remarque, la belle aventure de Charles Dullin, — ce hère original, d'âme hardie, réfractaire, généreuse, qui saisissait déjà Marcel Schwob il y a quelque vingt ans, lorsque, dans les caveaux des Halles, il déclamait Villon. — On voudrait, à chaque coup qu'il donne aux chandelles, être étreint. Ce n'est pas aujourd'hui.

ANDRÉ ROUVEYRE.

HISTOIRE

Gustave Rudler : *Michelet historien de Jeanne d'Arc*, tome Ier, la Méthode. Les Presses universitaires de France. — *Itinéraires du Chevalier de Constantin*, Publiés avec une Préface par Frantz Funck-Brentano, avec des notes par Joseph Durieux et une Notice par son arrière-petit-fils, le Baron Yves de Constantin. Publications de la « Sabretache ». — Mémento.

Les entreprises de démolition se multiplient dans le Landerneau intellectuel. Après Beethoven, après Wagner (« abhorré », nous apprend-on, et nous avions besoin de l'apprendre, car les

salles de concert et l'opinion de musiciens considérables nous montrent tout le contraire), voici, dans un autre domaine, **Michelet**. M. Gustave Rudler, professeur de littérature française à l'Université d'Oxford, étudiant Michelet spécialement comme historien de Jeanne d'Arc, a soumis à une critique d'une âpre minutie la méthode, la documentation de l'auteur dans cette partie de son Histoire de France. Il n'y trouve qu'insuffisance, faiblesse, légèreté. « On savait que sa méthode et sa science prêtaient à la critique ; on n'avait peut-être pas touché du doigt à quel point de faiblesse elles peuvent aller. » Michelet ayant utilisé, comme quelques-unes de ses notes, çà et là, nous le donnaient plus ou moins à entendre, les deux seuls bons ouvrages de seconde main qui existassent avant lui, c'est-à-dire les histoires de L'Averdy et de Lebrun, M. Rudler a voulu établir que cette utilisation a été le tout de sa documentation et de sa méthode. «... La *Jeanne d'Arc* n'est qu'un abrégé de L'Averdy et de Lebrun. Quel abrégé ! Combien fort, lumineux, aimable, touchant ! et quelle décision d'esprit, quelle vigueur de talent, quelle entente du style, quelle science magistrale du raccourci il a fallu pour opérer ces réductions souveraines ! Mais un abrégé. » Un plagiat génial, quoi ! En dehors de ces deux prédécesseurs, quel a été l'usage fait des sources de première main, des manuscrits originaux ? Nul, ou à peu près. Si une induction subtile à l'excès, abstraite, d'ailleurs, et dérivant surtout son autorité des règles et recettes d'école, peut établir quelque chose, la critique de M. Rudler aura donc établi cela (pages 37 et suiv.). M. Rudler analyse quinze notes de Michelet, « notes munies de citations », renvoyant au procès de révision, et conclut qu'elles ont été mises là *après coup*, en trompe-l'œil, pour l'effet, *lorsque le texte était déjà rédigé uniquement d'après Lebrun ou L'Averdy*. Voici un échantillon de l'analyse de M. Rudler. Nous prenons la note 2 :

Sœpe habebat verecundiam [*eo quod gentes dicebant sibi quod nimis devote ibat ad ecclesiam*] (1). Lebrun généralise le propos : « Elle était si timide qu'il suffisait souvent de lui adresser la parole pour la déconcerter. » Michelet le dénature pareillement, et emploie comme Lebrun le mot déconcerter. La note pourrait disparaître sans que le

(1) Souvent elle avait honte, parce que les gens lui disaient qu'elle allait trop dévotement à l'église. (Traduction donnée en note par M. Rudler.)

texte fût atteint ; le texte préexiste à la note et vient de Lebrun, non du manuscrit.

Est-ce bien sûr? Michelet peut avoir gardé la généralisation, ou l'abréviation, de Lebrun, tout en ayant consulté, au moment où il rédigeait son texte, le manuscrit. L'induction de M. Rudler peut apporter une preuve de principe; elle ne donne pas une évidence matérielle. (Voir comme exemple de subtilité un peu excessive la note 16). Il conclut néanmoins : Au total, de ces quinze notes avec citation, une seule, la première, préexiste au texte indiscutablement et suppose un maniement original du manuscrit.

Assurément, d'autres particularités du texte de Lebrun, reproduites par Michelet, sont plus compromettantes (par exemple, des omissions graves), et ceci donne à penser que Michelet n'a pas toujours vu les originaux. Mais, au total, les sources recueillies par Lebrun et L'Averdy étant excellentes, reconnaît M. Rudler, peu importe donc que Michelet les ait puisées dans leurs ouvrages et non dans le manuscrit. Tel n'est point l'avis de M. Rudler. Malheureusement son argumentation est subtile, abstraite, tirée par les cheveux. La place me manque pour citer; je renvoie à la page 65. Ces textes, qu'on vient de déclarer corrects à la page précédente, sont maintenant insuffisants ; ces publications se présentent « éclairées de lumières diverses selon les connaissances et les tendances des deux auteurs ».

M. Gustave Rudler, d'un effort inlassable, tel qu'on n'en a point dû voir beaucoup encore d'aussi âpres et d'aussi minutieux, tâche de produire la conviction pratique de la profonde insuffisance de Michelet, de son néant scientifique. Et il fait plus qu'il ne lui est demandé. Par exemple, l'on nous a dit, dès les premières pages, que l'« excuse » de la date restait acquise à Michelet (1). Mais, là-dessus, on dresse le programme scientifique maximum du sujet de Jeanne d'Arc; et l'ayant dressé avec l'ardeur d'exigence que suggère l'état *présent* de la Science (voir le chapitre III : Les principes critiques), on reproche à Michelet de

(1) En 1861, la *Biographie générale* de Firmin-Didot juge ainsi Michelet : Il cherche moins à exposer les faits qu'à caractériser une époque par des tableaux pleins de couleur (ce qui est vrai), puisés aux sources *les plus abstruses et les moins étudiées*. (C'est nous qui soulignons ; ces derniers mots sont caractéristiques, en effet : ils montrent bien où en était, ou plutôt où n'en était pas, en 1861, dans l'esprit public, la science.)

n'avoir pas satisfait à ce programme. C'est parfaitement injuste. Qui veut trop prouver ne prouve rien.

Ah ! certes, il faut regretter que Michelet, qui fut un grand érudit, et qui savait, en Histoire générale, plus de choses que n'importe quel spécialiste d'aujourd'hui, n'ait pas eu la méthode rigoureuse d'un chartiste de nos jours. Il eût serré davantage la réalité, il l'eût moins imprégnée de sa propre sensibilité pathétique, cette réalité qu'on sent d'autant plus terrible sous les froides méthodes investigatrices actuelles (1) ! Mais ces méthodes, de portée si positive et si réaliste, vaudront elles mêmes, quelle que soit leur valeur intrinsèque, ce que vaut celui qui les applique. Eh ! bien, il y faudrait encore un Michelet... L'on doit se dégager du préjugé nouveau qui refuse à la science historique un intérêt esthétique. Cette science, qu'on porte désormais si fort en dehors de la sphère littéraire, et l'on a raison, peut atteindre à une beauté d'ordre scientifique. Un Michelet plus homme de science serait d'autant plus puissant, terrible ! Mais il faudrait qu'il fût, d'*abord*, de don, d'ingénuité native, un Michelet. M. Gustave Rudler, évitons de stériliser dans leur substance, craignons d'intimider dans leur fibre secrète, redoutons de tuer, enfin, les Michelet de l'avenir. Il n'en naît pas tous les jours.

Les **Itinéraires du Chevalier de Constantin**, publiés par son arrière-petit-fils, M. Yves de Constantin, sont une intéressante contribution à la petite et à la grande Histoire militaire de l'Empire. Ils sont, pour la campagne de 1812, notamment, ce que les souvenirs de Jean-Jacques Lambry (*Itinéraire d'un Brigadier du 2e Régiment des Gardes d'Honneur*), publiés précédemment, aussi à « La Sabretache », par M. Albert Depréaux, furent pour la campagne de 1813. Engagé, en 1806, au corps des gendarmes à cheval de l'Empereur (ce qui était entrer par la grande porte), Jean-Baptiste de Constantin passa, de là, au 23e dragons, fit la campagne de 1807 en Prusse, celle de 1808 en Italie, celle de 1809 en Autriche, se battit encore en Italie, en 1810 et 1811, et finalement participa, avec le grade de lieutenant, à l'expédition de Russie. L'Itinéraire de Russie ajoute maint détail aux témoignages fameux des Ségur, des Gourgaud, des Berthe-

(1) Par exemple, M. Rudler observe très bien (p. 127) : A. France et M. Champion auront un mépris plus écrasant (que Michelet), même pour Cauchon, en se plaçant à un point de vue plus historique.

zène et d'autres qui racontèrent l'infernale retraite. On suit le cavalier de la grande armée, en 1813, à Bautzen, à Dresde et à Leipzig. Ses « Lettres de campagne » le montrent ensuite pendant la guerre de 1814. Il y fut promu chef d'escadron, grade qu'il eut de la peine à faire confirmer, à la chute de Napoléon, et où la Restauration, dont il s'était séparé en 1815, après s'y être rallié en 1814, le laissa vieillir, par représailles. Après 1830, il quitta l'armée, et, démissionnaire chagrin, mourut, en 1844, le cœur ulcéré Ces pages sont le témoignage d'un militaire qui raconte posément ce qu'il a vu. Il ne juge pas, il consigne simplement les faits ; ce n'est jamais qu'après réflexion qu'il fait connaître, par ses Lettres, sans commentaires, les détails cruels et terribles de la guerre. Ayant reçu, dans le rang, l'accueil que Napoléon réservait par politique aux gens de l'ancienne noblesse, il fut distingué, fait chevalier de l'Empire et admis dans les états-majors. Pendant la retraite de Russie, il trouva moyen d'entrer dans la garde d'honneur de l'Empereur (page 82). C'était, en un tel moment, de l'énergie plus que de l'ambition ; on demandait du courage dans les entours du Chef, et le plus difficile courage, en ces affreuses conjonctures, le courage moral. Ces gens-là, malgré le froid horrible, le désastre, l'apathie générale, continuaient à se faire la barbe. C'était là du caractère. On sait le mot de l'Empereur en voyant, un matin de gelée polaire, au bivouac miséreux, Daru, rasé de frais, net, correct : « Voilà l'homme le plus courageux de l'Empire ! »

Mémento. — *Napoléon*. Revue des études napoléoniennes. Les origines de l'Europe nouvelle (septembre-octobre 1925). — Commandant Valère Fanet : Un protecteur oublié de Bonaparte enfant : du Rosel de Beaumanoir. (Envoyé dans la Corse nouvellement conquise, et y suppléant Marbeuf, ce personnage fut — beaucoup plus que Marbeuf — le protecteur de la famille Bonaparte ; les mesures officielles prises par Marbeuf, notamment en faveur du jeune Napoléon, furent dues en réalité à l'initiative de du Rosel. Détails nouveaux sur l'enfance de Bonaparte et sur ses années d'école en France). Henri Carré : Le brigandage dans le Haut-Poitou. La police de Fouché et les passeports (an VIII, an IX, an X). (Intéressant. Consécutive à l'attentat de nivôse, la surveillance organisée par Fouché « eut surtout pour objet de réprimer » dans le Haut-Poitou « et d'extirper ce qu'on appelait le *Brigandage* ». C'est un bien curieux exemple de l'énorme travail qui se fit alors pour assurer « le retour de la France à la vie normale des pays civilisés »).

Albert Pingaud : Le premier royaume d'Italie : les années 1806 et 1807 (*premier article*) (Le Vice-roi, sa famille et sa cour.) — Nous croyons savoir que, par suite d'une extension de son programme, la Revue modifiera prochainement son titre.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Paul Appell : *Henri Poincaré*, Collection « Nobles vies, Grandes œuvres », Plon. — Emile Gau : *Calculs numériques et graphiques*, Armand Colin. — Paul Bricard : *Cinématique et mécanismes*, Armand Colin. — Henri Béghin : *Statique et dynamique*, Armand Colin. — Mémento.

Pour nous parler d'**Henri Poincaré** (1), la nouvelle collection Plon eut sans doute raison de s'adresser à un de ses condisciples, qui fut, sinon un très grand mathématicien, du moins un admirable professeur de mathématiques. Paul Appell nous décrit le caractère de l'homme qui fut incontestablement le plus grand mathématicien de notre temps : un hyperémotif bon et désintéressé, doué d'une mémoire prodigieuse, d'une imagination étincelante et d'un jugement supérieur. Il résume aussi ses travaux, en insistant (p. 86) sur le rôle qu'a joué Poincaré dans l'élaboration de la théorie de la relativité, mais en oubliant — omission impardonnable — ce que nous lui devons au point de vue des quanta. Appell s'est aussi inspiré des longs rapports présentés, l'un, en 1905, par Rados à l'Académie hongroise des sciences, l'autre, en 1900, par G. H. Darwin, à la Société royale astronomique de Londres.

« Les livres de Poincaré, écrit Appell, sont une critique pénétrante des fondements de notre connaissance », mais l'auteur n'a pas pris la peine de développer cette pensée ; il se borne à écrire, très justement d'ailleurs :

Ses livres ont été lus avec avidité... dans les milieux mondains qui cependant ne pouvaient y comprendre grand'chose ; pour s'intéresser à la géométrie non-euclidienne, il faut savoir au moins la géométrie élémentaire ; pour s'intéresser d'une façon profonde à la télégraphie sans fil, il faut avoir médité longuement sur la théorie des ondes ; et ainsi de suite.

Appell se tait sur la déplorable influence qu'eut, sur cet esprit éminent, son beau-frère, le médiocre Emile Boutroux ; l'opus-

(1) Poincaré signifie, paraît-il, étymologiquement : « poings carrés ».

cule en question reproduit (p. 102-108) un long discours à la *Ligue d'Education morale*, où on ne rencontre guère que des banalités à cinquante pour cent d'erreur. Il est vrai que le commentateur s'extasie (p. 98) quand Poincaré écrit : « Chacun doit voter selon sa conscience », ce qui ne signifie rien, et qu'il croit (p. 8) que, si on ne peut pas grand'chose sur les aptitudes intellectuelles, nous sommes maîtres d'acquérir les « qualités morales » (1). Hélas ! non, pas plus les unes que les autres ! Bref, bien qu'il ait souri (p. 23) de la psychologie et de la théodicée naïve qu'on enseignait au lycée, Poincaré — non plus qu'Appell — ne brilla guère comme psychologue.

Citons pour terminer deux passages excellents (p. 80 et 96) :

Ceux qui parlent de la faillite de la science prouvent qu'ils ne comprennent pas la position de la question et montrent qu'ils espèrent, par quelques années d'études, avoir la révélation d'une vérité totale.

Il est indispensable qu'en dehors de la foule qui ne conçoit que l'utile, il y ait des hommes d'élite qui conservent la tradition de la culture scientifique désintéressée.

§

Il m'est arrivé bien souvent de signaler ici une collection de petits ouvrages, tous fort intéressants et, même, la plupart, tout à fait remarquables : la collection Armand Colin, qui est très heureuse à la fois par la nature des sujets traités et le choix des spécialistes auxquels ces sujets sont confiés.

Le volume **Calculs numériques et graphiques** devait être écrit par Samuel Lattès ; celui-ci en avait établi le plan et en avait même commencé la rédaction, lorsqu'une maladie l'emporta en quelques jours. C'est Emile Gau, doyen de la Faculté des Sciences de Grenoble, qui le reprit et le mena à bien ; il a pour but « d'exposer des méthodes permettant d'effectuer les calculs qui se présentent le plus couramment dans la pratique, méthodes qui soient, d'une part, assez élémentaires pour être comprises et maniées sans danger par des lecteurs n'ayant pas fait une étude approfondie des mathématiques supérieures, et, d'autre part, assez générales pour éviter l'étude des nombreux procédés qui ont été proposés en vue d'effectuer telle ou telle opération spéciale ».

(1) Toute l'Université se repaît de ce préjugé, et elle n'est pas près d'en démordre.

Ce livre débute par les opérations de l'arithmétique, puis s'occupe des fonctions d'une et de plusieurs variables ; les derniers chapitres ont trait aux séries, aux intégrales définies, aux équations différentielles, aux intégrales elliptiques, à la résolution des équations algébriques ou transcendantes. Tous ces sujets sont exposés d'un point de vue *strictement pratique*, et bien des parties peuvent être utilisées par des lecteurs qui ne possèdent que des connaissances élémentaires ; il convient à tous ceux, ingénieurs, architectes, constructeurs, médecins, qui ont à faire des calculs en *appliquant* des formules mathématiques. Les vingt dernières pages sont consacrées à des tables numériques judicieusement choisies.

§

L'exposé de Raoul Bricard, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers et à l'Ecole Centrale, a paru lui aussi dans la même collection. La première partie s'occupe, en 90 petites pages, de la **Cinématique**, c'est-à-dire de cette branche de la mécanique qui étudie le mouvement en soi, sans rechercher les conditions qui le produisent. L'auteur a eu grandement raison de séparer l'étude des *déplacements finis* — qui ne fait appel qu'à la géométrie élémentaire — et l'étude des *mouvements continus* — laquelle exige la connaissance des éléments de l'analyse mathématique. Ne pouvant introduire systématiquement le *calcul vectoriel*, qui n'est pas encore suffisamment classique en France, il a choisi un moyen terme et a rédigé, pour le lecteur non initié, une note préliminaire, très claire et relativement complète.

Les 120 dernières pages ont trait aux **Mécanismes**. Il était impossible, naturellement, d'y faire rentrer un traité de Cinématique appliquée. Aussi Bricard s'est il attaché à ceux dont la théorie présente un intérêt véritable : engrenages, courbes roulantes, cames, excentriques, systèmes articulés. Sous cette forme concise, cette étude, d'une haute tenue scientifique, rendra de grands services à ceux qui auront besoin de préciser leurs idées sur ces questions.

§

La mécanique proprement dite — dont la cinématique n'est guère qu'une introduction — comprend deux parties : **Statique et dynamique**. Tel est le titre des deux tomes, parus dans la

collection Colin et rédigés par Henri Béghin, professeur à l'École Navale.

Jusqu'à présent, nous avions un magistral traité de Mécanique en quatre volumes par Paul Appell, qui s'occupait à la fois du point, des systèmes et des milieux continus et qui faisait une part importante à la « mécanique analytique » de Lagrange, de Poisson, de Hamilton et de Jacobi. Un résumé (en 750 pages in-octavo !) de cet ouvrage parut en collaboration avec Dautheville (Gauthier-Villars).

Devant traiter le même sujet dans un cadre infiniment plus restreint et pour des lecteurs moins savants, Henri Béghin dut sacrifier la mécanique analytique — à juste titre d'ailleurs — et laisser de côté hydrostatique et hydrodynamique. Il ne nous en a pas moins donné un précis qui satisfera pleinement tous ceux qui ont besoin de résultats nets et brefs sur la mécanique. Je me bornerai à rappeler les questions étudiées : *géométrie et cinématique des masses* (centre et moment d'inertie, énergie cinétique, impulsion, force d'inertie), *lois de la mécanique* (mécanique universelle, mécanique terrestre, forces de contact, travail, puissance, dynamique du point, mouvements oscillatoires), *statique et dynamique des systèmes*, travail virtuel, machines, chocs et percussions (1).

En résumé, les trois petits volumes de Bricard et de Béghin sont, à l'heure actuelle, les plus recommandables en vue d'une initiation sérieuse à la mécanique.

Mémento. — Mon honorable contradicteur, M. Daniel Berthelot, détourne les grands noms de la science contemporaine vers les maigres profits de sa petite gloriole auprès des profanes. Ce qui lui arrive est pain béni : on a lu, dans le dernier numéro du *Mercure* (p. 791), comment André Metz lui a rivé le clou. Je note moi-même qu'il a été incapable de répondre à mon défi ; à qui espère-t-il faire croire qu'il est aussi candide qu'il le simule ? Je l'avais engagé à *solliciter* le témoignage d'un physicien compétent et il s'en tire par une pirouette : il recopie un texte, vieux de vingt ans, d'ailleurs parfaitement correct, mais qui n'a aucun rapport avec ce qu'il affirme ! Lorentz comparait *deux* radiations, convenablement choisies parmi les infinités de celles qu'émettent deux corps à des températures différentes, et il signalait une correspondance *mathématique* entre elles. Daniel Berthelot s'est

(1) Faisons toutefois remarquer que l'ouvrage reste muet sur les nouvelles unités mécaniques (1919).

figuré qu'il s'agissait là d'une loi *physique* relative à une *même* radiation, capable (?) de changer de température. Cette polémique nous aura fait toucher du doigt l'origine, chez cet auteur, de toute une profusion d'idées fausses.

De telles bourdes, nous étions habitués à les rencontrer chez Nordmann, Moreux ou Cabrerets (*alias* Labadié) ; voici qu'un membre de l'Institut s'en mêle. Il est vrai que Célestin Jonnart est aussi académicien pour sa « spécialité » !

MARCEL BOLL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Traitement des magistrats. — Loyers : Locataires de bonne foi, prorogation de droit, délai de grâce. — Juges de paix, compétence civile, augmentation du taux. — Actions personnelles et mobilières ; contestations concernant les hôteliers, voituriers, baux, saisies ; pension alimentaire ; distribution par contribution. — Escroquerie, manœuvres frauduleuses, gestes.

Puisqu'on plaide et qu'on meurt et qu'on devient malade,
Il faut des médecins, il faut des avocats.
Ces secours, grâce à Dieu, ne vous manqueront pas.

Il faut aussi des magistrats, mais ces secours-là, grâce à nous, nous manqueront. *L'Amicale de la Magistrature* tient à nous en avertir et son cri d'alarme trouve dans la presse judiciaire quelques échos généreux. M. Georges Claretie, notamment (*Figaro* du 2 décembre), et M. Aimé Giron (*Eclair* du 30 et *Avenir* du 31) — à l'aide de faits attestés par de hauts représentants de la magistrature qui les autorisèrent à citer leurs noms — ont développé le thème de la misère non en habit noir, mais en robe noire et rouge. Ils nous apprennent qu'on voit aujourd'hui des conseillers mettre en rôles les arrêts qu'ils ont rendus ; des présidents rechercher un emploi pendant les vacances... En 1925, pour 62 postes de suppléants, l'examen de la magistrature n'a pu recevoir que vingt postulants, encore que les efforts de la commission (à ce qu'on m'assure), pour accepter plusieurs d'entre eux, aient touché à l'héroïsme. Non seulement ce n'est pas le dessus du panier de nos Facultés et du Barreau qui se présente, mais le panier reste à moitié vide.

Il y a des Juges dignes de ce nom aujourd'hui ; ceux qui n'ont rien que leur traitement pour vivre meurent de faim : ils restent intègres. De quoi le demain de Thémis sera-t-il fait. Les anciens conserveront l'habitude acquise. Cette habitude, les nouveaux

venus seront-ils tous en possibilité matérielle, *alimentaire* de l'acquérir ?

Le jour où les fonctionnaires toucheront l'augmentation qui leur est promise, un juge suppléant aura 10.000 fr. ; un juge de 3e classe, 12.500 ; un conseiller qui a 18.000 maintenant ira à 21.000 ; un juge au Tribunal de la Seine passera de 18 à 22. Un conseiller à la Cour de Cassation gagnera 36.000 fr.

Cependant, non pas à ce moment encore lointain, mais au moment où ces lignes paraîtront, nos législateurs vraisemblablement auront « relevé » à 42.000 fr. une indemnité qui n'était pas cependant tellement à terre.

§

L'année législative s'est terminée par une nouvelle loi sur les **Loyers**, que les locataires ont reçue pour leurs étrennes. Du 30 décembre, elle figure à l'*Officiel* du 31. Grâce à son bénéfice, les locataires qui devaient vider les lieux au 1er janvier sont maintenus en possession jusqu'au 1er avril 1926 et sans avoir aucune formalité à remplir, l'effet des congés, accords et décisions judiciaires leur faisant grief se trouvant reporté de plein droit à cette date du 1er avril.

La loi déclare ne s'appliquer qu'aux *locataires ou occupants de bonne foi*, et, comme la loi du 24 avril 1925, elle laisse en dehors de son bénéfice : 1° les étrangers non admis à domicile, à moins qu'ils aient combattu ou servi dans les armées alliées ; 2° les locataires de locaux de plaisance ; 3° les occupants pour lesquels le logement constitue un des accessoires du contrat de service (un concierge, par exemple) ; 4° les locataires dans le local desquels le propriétaire vient habiter lui-même ou loger ses ascendants ou descendants. Mais elle permet au juge de leur accorder un **délai de grâce**.

§

La **compétence civile des juges de paix** ressortit : 1° aux actions personnelles et mobilières; 2° à différentes contestations d'un ordre moins général.

Fixée en 1789 par l'Assemblée Constituante, cette compétence a été augmentée d'une façon générale en 1838 et en 1905.

Alors que primitivement le juge de paix connaissait les *actions personnelles et mobilières* jusqu'à la valeur de 50

livres en dernier ressort et de 100 livres à charge d'appel, la loi du 25 mai 1838 dit : 100 francs en premier ressort et 200 francs à charge d'appel ; celle du 12 juillet 1905 remplaça ces chiffres par 300 et 600.

Depuis cette dernière date, l'extension de la compétence des juges de paix était annoncée sans cesse. Voilà qui est chose faite. L'*Officiel* du 7 janvier publie en effet un texte daté du 1er, et dont le premier article est ainsi conçu :

Les juges de paix connaissent en matière civile de toutes actions purement personnelles ou mobilières, en dernier ressort jusqu'à la valeur de 600 francs et à charge d'appel jusqu'à la valeur de 1.500 francs.

En ce qui concerne les contestations de l'ordre indiqué plus haut, la compétence augmente aussi.

Contestations entre les *hôteliers* et leurs clients ; *voituriers* et leurs clients : 600 francs au lieu de 300.

De même quant aux actions en *payements de loyer* (ou fermages) ; *résiliation de baux* ; *expulsion de lieux* ; *validité, nullité ou mainlevées de saisies.*

Ce chiffre de 600 francs remplace celui de 300, s'il s'agit encore de contestations relatives aux *engagement des gens de travail*, aux actions pour *dommages aux champs, fruits et récoltes.*

En matière de *pension alimentaire*, le juge n'était compétent que si la demande n'excédait pas en totalité 600 francs. Désormais c'est 1.500.

L'art. 15 de la loi du 12 juillet 1905 avait chargé le juge de paix de procéder à la *distribution par contribution* des sommes saisies, lorsque aucun des créanciers ne présentait une demande de collocation supérieure à 600 francs de principal. La loi nouvelle porte ce chiffre à 1.500 francs.

§

Si le voleur et l'escroc concourent au même but : possession du bien d'autrui, c'est par des moyens fort différents. Dans le vol, la chose est appréhendée ; elle passe du propriétaire au voleur contre la volonté matérielle du propriétaire et souvent à son insu. Dans l'**escroquerie**, la chose est remise par son propriétaire à l'escroc, mais le propriétaire n'a abandonné la chose que parce qu'il a été manœuvré frauduleusement par l'escroc ; parce que

l'escroc a persuadé l'existence de fausses entreprises, d'un pouvoir ou d'un crédit imaginaire ou a fait naître en l'esprit du propriétaire l'espérance ou la crainte d'un événement chimérique.

Ces *manœuvres frauduleuses* doivent être autre chose qu'un simple mensonge (à moins que le délinquant fasse usage d'un faux nom ou d'une fausse qualité). La loi, et plus encore la jurisprudence, n'exige pas seulement que la victime ait été trompée, elle doit l'avoir été dans des conditions qui lui méritent les circonstances atténuantes. L'art. 405 ne venge pas ceux que le vulgaire appelle des « poires ». Il protège les confiants, même si leur confiance frise la crédulité, mais il faut qu'elle s'en distingue.

Même appuyée d'un geste, l'allégation mensongère ne constitue pas en principe une manœuvre frauduleuse au sens de l'art. 405. — « J'ai là des valeurs réalisables dans huit jours (dit à un marchand un client), je vous payerai aussitôt que je les aurai vendues. » Et il frappe sur la poche de son paletot, qui paraît grosse de papiers. — Pas d'escroquerie, déclare la Cour de Cassation le 8 septembre 1864 (Dalloz, p. 65. 1. 104), car les prétendues valeurs n'ont pas été exhibées. Mais voici un individu, lequel obtient à crédit d'un boucher une moitié de bœuf pesant 214 kilog. après avoir tiré de sa poche un papier et avoir dit en le présentant au boucher : « Voici un effet qui m'est souscrit par M. Turquand, de Biard (localité voisine) ; aussitôt que j'aurai déposé la viande chez moi, je l'escompte et je vous paye. » — Escroquerie (cass. 18 juillet 1845, C. 45. 1. 345), parce que, en produisant aux yeux du plaignant un écrit par lui signalé comme étant un effet, l'inculpé a accrédité dans l'esprit du plaignant la conviction qu'il possédait une valeur au moins équivalente à celle de l'objet qu'il réclamait.

Autre arrêt semblable de la Cour suprême (22. 2. 1894, *Gaz. Pal.*, 1924, p. 603). L... doit 5.000 fr. à P... Il se rend chez P..., lui exhibe un portefeuille rembourré, sort de ce portefeuille un reçu préparé portant libération de la dette et le présente à P. afin qu'il le signe. En même temps, il retire du portefeuille deux billets de 100 fr., comme si la remise des fonds était en train de suivre la signature du reçu. Le reçu signé et empoché, il offre à P..., au lieu de la somme de 5.000 fr., celle de 500. Ici la Cour de Cassation admet l'escroquerie tout en constatant que l'escroqué eut la confiance « facile ».

On comprend, après ces trois monuments de jurisprudence, que le pourvoi du sieur Benzidame, etc., contre un arrêt de la cour d'Alger le condamnant à un an de prison et 2.000 fr. d'amende, avait faible chance d'être accueilli. Il a été rejeté en cinq sec, oserai-je dire, puisque nous sommes en matière de jeu (Cass. 27. 11, 1925, *Gaz. Pal*, 20-21 décembre).

Attendu qu'il résulte de l'arrêt attaqué que Benzidame Tayeb ben Messaoud s'est rendu, dans la soirée du 31 octobre 1924, au Cercle des Négociants, à Alger, où il a joué au baccarat; qu'entre minuit et 3 heures du matin, il a quitté le cercle après avoir gagné une somme de 55.000 fr. environ; qu'en échange des jetons correspondant à cette somme, il s'était fait remettre par le caissier de l'établissement un chèque de 50.000 fr., et le reste en numéraire; que vers 5 heures du matin, il revint au cercle et prit de nouveau place à une table de jeu; qu'afin de pouvoir jouer, il obtint du caissier en quatre fois la remise d'une quantité de jetons correspondant au montant intégral du chèque; qu'à chacune des remises, ledit caissier lui réclama la restitution du chèque, mais que Benzidame, affirmant qu'il était en possession de cette pièce, portait la main à la poche sans toutefois retirer le chèque, et feignait de se dessaisir de la valeur sans pourtant s'exécuter; que mis en demeure, après avoir perdu la somme entière, de payer à l'aide du chèque les jetons qu'il avait reçus, Benzidame refit le même geste, en retirant de sa poche une liasse de papiers, mais n'y trouva pas le chèque qu'il prétendit alors avoir laissé dans la chambre de l'hôtel où il était descendu;

Attendu que si un simple geste ne saurait constituer une manœuvre au sens de l'art. 405 C. pén., il en est autrement lorsque ce geste corrobore un ensemble de faits de nature à persuader l'existence d'un crédit imaginaire.

Mémento. — P. Bouchardon : *La fin tragique du Maréchal Ney* (Hachette). Les avocats du maréchal, Berryer père et Dupin aîné ont-ils manœuvré à contre-sens en plaidant l'incompétence du Conseil de guerre et en obtenant leur renvoi devant la chambre des Pairs? L'auteur répond oui. C'est facile à dire, mais les avocats n'ont fait qu'obéir à la volonté de leur client et le mot de Ney à Berryer après le jugement d'incompétence : « Quel service vous m'avez rendu ! Ces bougres-là, voyez-vous ! ils m'auraient tué comme un lapin ! » nous rend moins confiants que M. Bouchardon dans la clémence éventuelle de Jourdan, Masséna, Augereau et les autres grands soldats qui composaient le conseil. Cette réflexion n'est pas pour diminuer le mérite de ce petit livre clair, droit, précis comme tout ce que l'auteur nous a jusqu'ici fait lire. — Robert Milliat : *La Cocaïne devant la loi pénale*

(Jacques et Demontrond, édit., Besançon). L'auteur, instruit par de nombreuses études médicales consacrées à la matière, se livre, sans sortir du domaine juridique, à une vive attaque contre la coco. Il rappelle son influence sur la physiologie et la psychologie de l'intoxiqué signale la statistique de la répression, donne des notions sommaires sur l'origine, la fabrication et l'emploi de la drogue. Suit un historique de la législation concernant les substances vénéneuses ; l'analyse des lois du 12 juillet 1916 et du 13 juillet 1922 avec les différents décrets pris pour leur application. Ces lois démontrées insuffisantes, l'ouvrage termine par le compte rendu des travaux de la Société des Nations vue en une réglementation internationale de la production, de la fabrication et de l'importation des substances vénéneuses. — Roger Roux : *Une Affaire criminelle en 1750* (même éditeur). J'ai déjà loué l'activité de cet excellent érudit qui fouille les archives judiciaires de Franche-Comté avec une parfaite connaissance du droit criminel du bon vieux temps. Il s'agit cette fois d'un meurtre, ensuite d'une rixe, commis par un paysan de Moutiers-en-Bresse, du nom de Claude Génod ; et nous avons, en quelques pages, une vue cinématographique de la procédure, qui se termine par une condamnation à pendaison et étranglement. Cette peine est commuée en celle des galères perpétuelles. Au bout de cinq ans, Claude Génod se voit gracié, à condition de servir le restant de ses jours dans le régiment de Champagne et de ne jamais quitter les drapeaux. Il était âgé de trente ans. Il avait eu la bonne idée, après son arrestation et évasion, de s'engager dans le susdit régiment, compagnie du Champ d'Hyer qui tenait garnison à Verdun, et c'est là qu'il avait été repris. Il faut croire qu'il y avait fait impression bonne. Cependant sa commutation de peine (fait assez rare, dit notre érudit, qui n'en a trouvé que onze exemples pour le Parlement de Besançon entre 1746 et 1757) s'appliquait non seulement à un meurtrier, mais à un individu déclaré coupable de plusieurs vols à main armée. — Edmond Locard : *Le Crime et les Criminels* (Alb. Michel). L'excellent directeur du Laboratoire de police technique de Lyon vulgarise ici les notions contenues dans ses louables ouvrages, *Manuel de technique policière* et *Policiers de romans et de laboratoire* (tous deux parus chez Payot, et dont j'ai longuement quant au second entretenu le lecteur.

MARCEL COULON.

VOYAGES

Capitaine Pivert : *Mes chasses en Afrique et en Extrême-Orient*, Agence mondiale de Librairie. — Pierre Mac Orlan : *Images sur la Tamise*, Simon Kra.

J'ai eu l'occasion de m'en expliquer déjà, j'ai assez peu de ten-

dresse pour les chasseurs en général. La chasse n'est qu'un souvenir de l'époque primitive, quand l'homme, sorti à peine de l'animalité, était obligé de tuer des bêtes pour s'en nourrir, leur disputant son existence. Aujourd'hui, ce n'est plus guère qu'un divertissement cruel, avec le plaisir de mettre un costume spécial, de tirer des coups de fusil et de montrer ce qu'on nomme un « beau tableau ». — Le volume du capitaine Pivert : **Mes chasses en Afrique et en Extrême-Orient**, a cependant et malgré son titre un caractère un peu différent.

Le capitaine Pivert, à la tête d'un des districts militaires de Mauritanie (Ansongo), nous raconte-t-on dans un chapitre liminaire, a capturé une petite lionne qu'il élève au biberon et qu'il finit par envoyer à sa fiancée, qui habite Anvers, pour qu'on la remette au jardin zoologique de la ville.

La jeune fille reçoit la lionne, avec laquelle se noue une curieuse amitié, au grand ébahissement des badauds qui fréquentent l'établissement ; mais la bête ne tarde pas à mourir, le climat belge ne lui étant pas favorable.

Le capitaine Pivert revient enfin en Europe, et c'est aux fêtes de son mariage qu'il raconte les différentes histoires qui composent la suite du volume.

Nous prenons simplement les choses telles qu'on nous les indique. C'est d'abord une expédition contre les tigres, dans la région de Sontay, au Tonkin, où l'auteur a séjourné et qui amène la mort d'un des chasseurs, — la charge d'un fusil, retenu par des lianes, l'ayant frappé à la base du crâne. Une seconde tentative de chasse, au Siam, à dos d'éléphant, amène un résultat aussi tragique dans une chasse à la panthère. L'auteur voit son compagnon, un officier qu'il suivait, tué d'un coup de feu par un fanatique du pays, qui disparaît ensuite sans laisser de traces.

Durant son séjour au Siam, le capitaine Pivert s'était intéressé à la population des éléphants, qu'on y rencontre à chaque pas et qui est utilisée pour les usages les plus divers. Il y a même l'éléphant blanc, qui a un caractère sacré, et dont les funérailles sont célébrées avec de nombreuses cérémonies. Un autre personnage cocasse est un éléphant que nous montre le capitaine Pivert, et qui nous rappelle curieux dessin du *Chat Noir* de jadis. Cet animal pêche à la ligne et « montre plus d'adresse que beaucoup d'amateurs humains. » Son gardien se contente d'amorcer et de

recueillir le poisson. A chaque prise, la grosse figure de la bête s'épanouit et ses yeux pétillent de joie.

Cependant, le capitaine Pivert passe en Afrique, qui devait être le principal théâtre de ses exploits. Commandant le cercle d'Ansongo, sur le Niger, en Mauritanie, il peut se livrer longuement à son sport favori. Mais il faut bien dire que s'il chasse abondamment, il a en même temps l'amour des animaux et les observe toujours avec intérêt. Il y a d'ailleurs beaucoup d'espèces sauvages dont la destruction est une nécessité. Il fait ainsi la poursuite aux caïmans, qui pullulent sur le fleuve. Certains mesurent cinq mètres de long et les mâchoires ouvertes embrassent le corps d'un homme. Par le nombre des écailles, de la queue jusqu'au cou, les indigènes évaluent l'âge de l'un d'eux, qui fut tué à cent cinquante ans. — Le lamentin, dont il parle ensuite, n'est pas dangereux ; c'est un amphibie de 3 mètres de long, à la queue en éventail ; deux petits bras en forme de nageoires situés près de la tête, de petits yeux, et, chez la femelle, les seins ressemblant à ceux d'une « jeune et forte femme ». — Ailleurs il chasse l'hippopotame et remarque que les os de la tête d'une des bêtes tuées, qu'il expédie en Europe, atteignent le poids de 65 kilogr. Tout jeune, l'hippopotame a le museau tout à fait rose, comme un cochon de lait.

Le Niger est très poissonneux ; c'est un véritable vivier. On y trouve autant de poisson que d'eau. — Dans la région, il existe différentes mares où les animaux viennent s'abreuver, celle de Menaka, par exemple ; et les bêtes, accourues souvent de deux ou trois cents kilomètres pour boire, s'y pressent, s'y bousculent pendant toute la saison sèche.

Les singes sont nombreux de ce côté. Il y a des singes « pleureurs » dont la voix chevrotante et monotone ressemble à une plainte. Vers l'Est, vers Niamey et Say, on trouve des singes verts à barbe blanche, très jolis et d'un dressage facile. Au Sénégal habite le *bakel*, à tête de chien, qui a des habitudes permettant de dire qu'il semble avoir pratiqué notre civilisation. Au premier coup de feu, la femelle et les petits prennent la fuite ; les mâles s'abritent et restent en observation ; si l'un deux tombe mort, on l'abandonne, on l'emporte précieusement s'il n'est que blessé.

Mais nous pouvons signaler de précieux détails relatifs aux girafes. Aux environs du puits d'Infana, sur la route de Menaka,

près duquel se trouvent des rochers salés, on y remarque une infinité de cuvettes, avec des bords polis, des parties usées comme sur les marches des vieux monuments. Cette usure est due à la langue des girafes, très friandes de sel et qui viennent lécher les pierres, depuis un temps immémorial.

Quant à l'autruche, elle se domestique assez facilement. Le capitaine Pivert apporte sur cet oiseau bizarre de très curieux détails, et qui aident à comprendre que ce n'est pas par simple métaphore qu'on peut parler d'un estomac d'autruche. L'oiseau absorbe des minerais, des cailloux, mais c'est uniquement pour faciliter la digestion, car elle est d'une gloutonnerie rare. Au poste, où l'on en prendra un certain nombre, on leur pilait, une fois par semaine, une vingtaine de bouteilles vides dont elles se montraient surtout friandes. L'une enfin, qui fut baptisée Caroline, avait ses entrées dans la case du capitaine Pivert. Mais elle avalait tout ce qui se trouvait à portée : pièces de monnaie, boîtes d'allumettes, épingles, boîtes de plumes, crayons, — et jusqu'à des lettres. Elle venait volontiers picorer dans l'assiette du maître, et un jour qu'il avait reçu des pommes de terre d'Europe, — denrée rare dans le pays — elle trouva le moyen d'escamoter le bifsteak qui les accompagnait; et comme le nègre qui servait lâchait le plat dans sa stupéfaction, elle engloutit, avec les pommes de terre, les morceaux de l'assiette qui s'était brisée en tombant.

Mais nous ne pouvons tout mentionner. Le récit du capitaine Pivert raconte encore longuement des chasses à l'éléphant, au lion, etc. Il parle à cette occasion d'une petite lionne qu'il éleva; cette deuxième bête eut le nom de Ibrahima. Elle s'était apprivoisée et même, ayant ensuite rendu visite à ses congénères, elle revint pour mettre bas deux superbes petits. Mais son caractère changea après le départ de l'officier revenu en Europe, et l'on fut obligé de l'abattre. La chair de la plupart des animaux tués à la chasse, dit aussi bien l'auteur, est bonne à manger, et il y a même dans la queue des caïmans des morceaux de choix.

Pour l'antilope, l'hippopotame ou l'autruche, on peut prendre le filet; le pied chez l'éléphant; le cœur du lion, coupé en tranches fines et préparé en civet ou gibelotte, etc.

Cependant il reste toujours, — j'insiste à dessein — que le capitaine Pivert, tout en se montrant un chasseur enragé, se

trouve également un ami des bêtes. Il recueille tout ce qui peut être apprivoisé, et à son poste d'Ansongo on constitue une véritable ménagerie; ceci rachète cela, comme avait dit le vieil Hugo, et les Sociétés protectrices des animaux lui seront indulgentes.

Le volume que présente M. le capitaine Pivert est aussi intéressant que curieux à suivre.

§

Images sur la Tamise, de M. Pierre Mac Orlan, est un recueil d'impressions, de notes consignées sur son carnet de route par un journaliste de passage dans le sud de l'Angleterre, à Oxford et surtout à Londres, et dont l'écriture sautillante fait penser quelque peu à Thomas Carlyle, si l'on se trouve en mal de comparaison. Ce qui l'intéresse à Oxford, c'est plutôt que le délicieux décor du moyen âge de la ville, les jeux et sports de sa population d'étudiants. Aussi bien il est beaucoup question de sport dans le petit volume de M. Pierre Mac Orlan et l'on comprend que la question le retient surtout. Mais, à Londres ensuite, il montre la curiosité du reporter lorsqu'il s'abouche avec Scotland-Yard, la capitale de la police, où il prend le thé avec un fonctionnaire portant la veste de l'Université de Cambridge, qui a vingt-cinq ans d'existence et dont les manches sont un peu courtes. Mais à propos des crimes qui se commettent journellement à Paris, l'Anglais constate qu'on « entre et qu'on séjourne trop facilement en France », où se rencontrent vraiment trop d'indésirables.

Cependant, ce qu'a voulu M. Mac Orlan, c'est visiter certains bas-fonds curieux de Londres. Un sergent du poste de White-Chapel l'accompagne. C'est un quartier d'aigrefins, d'apaches, de souteneurs et de filles, sur lequel plane encore la sinistre figure de Jack l'Eventreur.

Comme échantillon, parmi bien d'autres, on fait voir à l'auteur un jeune juif, un escroc, qui a eu le toupet de se faire inviter à un banquet corporatif de la police de sûreté. — Ailleurs on nous montre la population chinoise de Londres, qui habite un quartier spécial. Le Chinois n'a plus sa belle robe bleue; il s'habille d'étoffes ternes et porte un chapeau melon.

On parle du bar de l' « Ile aux Chiens » qui termine à peu près cette « tournée des Grands Ducs ».

Le volume de M. Pierre Mac Orlan s'achève enfin par des considérations sur la situation de l'Angleterre au lendemain de la guerre mondiale et sur l'avenir problématique de l'Europe.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Colonel Alléhaut : *La Guerre n'est pas une industrie*, Berger-Levrault. — J. Monteilhet : *Les Institutions militaires de la France (1814-1924)*, Alcan. — Mémento.

Le colonel Alléhaut, dont nous analysions, il n'y a pas longtemps, une remarquable étude sur *Le Combat de l'Infanterie*, qui n'était cependant qu'un exposé objectif de notre dernier Règlement de manœuvre d'infanterie, illustré de cas concrets empruntés à la Grande Guerre, nous donne aujourd'hui un livre, d'un accent plus personnel : **la Guerre n'est pas une industrie.** Ce livre arrive à son heure.

Il est, en résumé, une protestation véhémente, généreuse, malgré quelques précautions oratoires, contre certains principes, consacrés par notre *Instruction provisoire sur l'emploi tactique des Grandes Unités*, tels que celui de la prédominance du feu, et implicitement ceux de la subordination du facteur moral au facteur matériel, de la défaveur des facteurs mouvement, manœuvre, surprise. Notre armée traverse une crise d'une extrême gravité. Elle arrive à un tournant de son évolution fort dangereux. On peut craindre qu'elle ne soit vouée dans l'avenir à une action stérile, qui, sans épargner son sang, épuisera les finances du pays, et cela, par excès de centralisation, de systématisation, de mécanisation de ses méthodes de combat. Il est pénible de constater que nous tombons, à notre tour, dans le matérialisme grossier, que nous avons tant reproché à l'Allemagne. En assimilant l'armée à une machine, nous sommes prêts d'oublier qu'elle est avant tout un organisme vivant, dont les facteurs moraux seront toujours les véritables antennes.

Les fétichistes de la guerre de matériel ont été bien près de nous conduire à une cruelle expérience. Comme la guerre a eu une heureuse issue, en dehors d'eux et malgré eux, ils s'en attribuent aujourd'hui tout le mérite. Présentement, par un retour offensif de cet esprit matérialiste, la prédominance des armes spéciales, l'esprit de bouton, l'influence de plus en plus

considérable des industries de guerre sur le pouvoir politique, tout conspire à former une vaste coalition pour faire perdre de vue les principes essentiels de la guerre, qui n'ont pas varié. L'infanterie, dédaignée, sacrifiée, sera bientôt à peine suffisante pour servir de soutien sur le champ de bataille aux armes mécaniques et à assurer les innombrables services de transmission, dont la précarité, sous le feu de l'adversaire, n'est un secret pour personne.

Nous marchons à grands pas vers un ordre de choses, qui aboutira à un renversement total des valeurs, si l'on maintient le principe de l'interversion des rôles mutuels de l'Infanterie et des armes d'appui. Sans doute, les partisans du développement à outrance du matériel soutiennent, avec une apparence de raison, que la meilleure façon d'accroître le moral d'une troupe est de lui donner le matériel qui peut intensifier ses moyens d'action. Tout le monde est d'accord sur ce point. Il importe toutefois de ne pas la bourrer de matériel au point de paralyser son action ; il ne faut pas davantage subordonner cette troupe à l'action des armes mécaniques. Celles-ci doivent apporter l'appui, la collaboration, l'initiative restant à la troupe qui a pris le contact, qui livre l'engagement et qui est seule à même, suivant l'heure, le terrain, les imprévus du moment, de juger de l'opportunité d'exploiter une situation favorable. Le colonel Alléhaut, avec opportunité, a pris prétexte, pour nous exposer ses propres idées, de la publication d'un opuscule *Material oder moral* ? dû à la plume du général major von Taysen, l'un de nos ennemis d'hier. Cet officier général se livre à une critique âpre, mordante et quelquefois injuste de nos derniers règlements. Le but qu'il poursuit, sans aucun doute, est de rassurer ses compatriotes sur la valeur de l'armée allemande, malgré les retranchements de matériel à elle imposés par le Traité de Versailles, en leur montrant la voie dangereuse où s'est engagée l'armée française. Le colonel Alléhaut nous donne un commentaire de cet opuscule, avec ses réflexions personnelles sur toutes les questions, que l'on peut considérer comme vitales pour notre armée : centralisation de la conduite du feu aux mains du Commandant de l'artillerie divisionnaire ; l'artillerie d'appui de l'infanterie, les transmissions, les chars de combat, l'aviation, le rôle de l'infanterie, etc. Nous ne pouvons entrer dans le détail de ces réflexions. Nous en

avons donné la substance plus haut. Il est bon qu'on lise et qu'on s'arrête à un tel livre. Il pousse un cri d'alarme, qui mérite d'être entendu, et il faut être reconnaissant à l'homme, dont la pensée indépendante s'élève aujourd'hui contre le dogmatisme officiel. La vérité est que l'excès du militarisme scientifique aboutira à détruire l'esprit guerrier de la nation, en achevant de la ruiner financièrement. Des faits récents, survenus pendant l'expédition du Rif, seraient capables déjà de justifier une pareille conclusion. Si je les rapportais, on m'accuserait de pessimisme, alors que je ne fais preuve que de clairvoyance.

§

Au moment où se poursuit, avec une lenteur calculée, l'enfantement de projets, sans cesse repris, remaniés, touchant notre organisation militaire, sans que l'accouchement se produise jamais, projets dont l'essentiel est de perpétuer, sous de nouveaux vocables, l'armée de caserne, qui, privée de la plus grande partie de ses réserves, a donné sa mesure au début de 1914, voici un livre nourri, substantiel, **Les Institutions militaires de la France (1814-1924)**, dont on peut dire qu'il arrive, lui aussi, bien à son heure. Je ne connais pas, sur un sujet aussi capital pour notre pays, d'étude plus complète, plus profonde, plus pénétrante, plus sensible, en ce sens qu'elle dévoile sans ambages la pensée secrète des hommes, militaires ou politiciens, qui ont travaillé, les uns avec le souci de leurs intérêts professionnels, les autres avec celui de leurs intérêts électoraux, à l'élaboration de nos lois militaires, dont la mise sur pied n'aurait dû obéir qu'à la seule préoccupation de l'intérêt national. Son auteur, M. J. Monteilhet, n'est pas un professionnel, et il faut s'en féliciter, nous ne craignons pas de le dire. « Les hommes qui remplissent une fonction publique ou exercent une profession finissent par tout envisager sous l'angle de leur fonction ou de leur profession. Avec une absolue sincérité et une entière bonne foi, ils sont intimement persuadés que les avantages qu'on leur accorde contribuent à la prospérité générale », dit-il lui-même. Rien n'est plus exact. On ne doit demander à celui qui étudie une question que de la probité intellectuelle, de la bonne foi et la compétence que donne une recherche approfondie de tous les éléments de la question. Ces trois conditions sont réalisées au plus haut point dans l'ouvrage de M. J. Monteilhet.

M. J. Monteilhet est partisan de la nation armée, mais non de la caricature de nation-armée que nous ont value jusqu'ici toutes nos lois militaires, et que menace de nous conserver, sous l'appellation nouvelle d'armée de couverture, notre prochain statut militaire. Caricature de nation-armée, car tous les soins, toutes les sollicitudes du législateur et des professionnels, ceux-là stylant le législateur, — et à ce propos M. J. Monteilhet a un mot heureux, mais cruel : Le Parlement se donne l'illusion de forger des lois, — ont toujours tendu à fortifier l'armée de caserne au détriment de nos formations de réserve. On n'accordait à celles ci que des périodes d'instruction d'une ridicule durée, se réduisant à une pure formalité, et ceux qui ont porté si longtemps la responsabilité d'un tel régime étaient les mêmes qui reprochaient aux unités de réserve de manquer de cohésion.

L'armée couverture, après l'armée-cadre, ne tend pas davantage à une organisation rationnelle de nos formations de réserve. C'est l'armée caserne, transportée dans la région frontière, sans plus. Et cependant, dans l'esprit même des fauteurs de la nouvelle organisation, le traité de Versailles nous a donné la frontière du Rhin et, au delà, le champ libre jusqu'à l'Elbe. Ils avouent que la situation s'est retournée à notre profit. Il n'est plus vrai « que nos marches de l'Est soient enfermées dans les pinces d'une tenaille brandies à trois cents kilomètres de Paris ». Ils n'en proclament pas moins que la Couverture doit représenter « toute l'armée permanente du temps de paix ». D'ailleurs, dans leur esprit, la Couverture ne se bornera plus à un rôle de pure protection. Elle pénétrera en Allemagne pour y « saisir des gages », y occuper « certains points stratégiques » et « étouffer dans l'œuf la mobilisation et l'agression germaniques ». On espère ainsi, a dit le général Taufflieb au Sénat, que l'armée active finira la guerre toute seule pendant que l'armée nationale se mobilisera ». Espérance chimérique, qui procède du même esprit de légèreté de nos fanfarons de 1870 et de nos étourneaux de 1914. M. J. Monteilhet a raison de conclure : « C'est à nouveau l'armée de caserne, sous le prétexte de couverture qui occupe à elle seule toute la scène, plus solidement encore qu'en 1914, et relègue au second plan, dans le lointain, la nation armée. » En 1870, notre armée de métier, privée de ses réserves, a été battue et mise hors de cause en quelques jours, alors que

nos formations de réserve, appuyées par sept régiments de l'active, prolongeaient la résistance pendant quatre mois. En 1914, notre armée de caserne, insuffisamment nourrie de ses réserves, auxquelles, sous prétexte d'insuffisance d'une instruction qu'on n'avait pas voulu lui donner, on ne réservait que des missions secondaires, a plié au premier choc et n'a retrouvé son élan, quelques jours plus tard, sur la Marne, qu'après avoir été grossie de ses réserves. Après cela, il est vraiment décevant de nous voir nous préparer à une nouvelle expérience, qui, sous une nouvelle étiquette, s'accomplira dans des conditions identiques.

MEMENTO. — *Revue militaire française* (décemb.) Lieutenant-colonel Grasset : Verdun. Colonel Meynier : Les raids transsahariens. — Capitaine de Gaulle: Rôle historique des places françaises. — Les Chars de combat au Maroc, etc. *Revue maritime.* Commandant de l'Escaille : L'aviation commerciale. — H. Sée : Les relations commerciales et maritimes entre la France et les pays du nord au XVIIIe siècle. — Lieutenant de vaisseau Croiset : Les Croisières de Surcouf, etc. — Intendant G. Lallier du Coudray : Galliéni et Lyautey (Extrait du *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille*).

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Le Progrès de l'Allier et la vente des Colonies françaises. — Mémento.

La vente des Colonies françaises. Je pensais n'avoir plus à revenir sur cette antienne. Or, jamais on n'en a tant parlé qu'en ces derniers temps, presque autant et même plus que du salut et du relèvement économiques de la métropole par ses colonies. L'opinion publique a, en effet, une logique singulière, très féminine et qui ne répugne point à la conciliation des contraires. On en a parlé au Parlement naturellement, à l'occasion de la discussion du budget des Colonies, et le Ministre des Colonies fut amené à faire une déclaration catégorique et motivée à cet égard. Cette déclaration, conçue en d'excellents termes et forte de l'autorité gouvernementale, eût dû immédiatement arrêter les conversations et suspendre les commentaires. Il n'en a rien été et le débat se poursuit. Un honorable sénateur continue sa campagne anticoloniale dans un modeste journal provincial, *Le Progrès de l'Allier*, et les grands quotidiens parisiens lui font immédiatement écho. Notons, en passant, que les rédac-

teurs de ces grands quotidiens possèdent toujours la même mentalité gobeuse et superficielle qui consiste à ne parler des hommes de grand talent que lorsqu'ils crèvent, et de nos colonies qui, en temps normal, les intéressent peu ou prou, que lorsqu'il s'agit de les vendre ou lorsqu'elles ont été le théâtre d'un fait divers bien corsé, élections ou massacre de nègres, par exemple; Un écrivain habituellement sérieux, — avez-vous remarqué comme les gens sérieux atteignent facilement au maximum de la cocasserie? Bergson a négligé, je crois, cet élément essentiel dans son étude sur *Le Rire*, — donc, un écrivain habituellement sérieux a même envisagé qu'on pourrait « affermer » nos colonies ou, du moins, certaines d'entre elles, comme un bureau de tabac ou un chalet de nécessité...... Puisque, aussi bien, voici nos possessions d'outre-mer devenues la proie de l'actualité, à notre tour, prenons parti.

Et, d'abord, rappelons l'origine de cette amusante histoire. En dehors de certaines élucubrations d'extrême-gauche datant du Congrès d'Amsterdam, la première fois qu'il fut question de vendre certaines de nos colonies, ce fut pendant la guerre mondiale. Les Américains ne se décidaient pas à sortir de leur prudente et profitable neutralité. Nos effectifs fondaient sous l'action d'un « grignotage » intensif. A ce moment, certaines personnes mieux intentionnées que bien renseignées considérèrent que l'envoi de nombreux régiments japonais sur le front occidental serait susceptible de provoquer enfin une décision et que pareille intervention, réputée à tort ou à raison décisive, ne serait point trop payée de la cession de notre Indochine au Japon. Le temps passa, la guerre prit fin et il ne fut plus question de cette baliverne. Et ce fut la Paix! Fichue paix, en vérité, qui groupa, contre la France victorieuse et épuisée, le faisceau de ses alliés de la veille, Italiens jaloux et dépités de n'avoir point obtenu par le Traité de Versailles des avantages coloniaux suffisants, Anglais inquiets de voir la France devenir trop puissante sur le continent, Américains, enfin qui, estimant n'avoir pas gagné assez d'or en nous vendant au plus haut prix leur camelote pendant la guerre, désiraient rentrer complètement, capital et intérêts composés, dans ce qu'ils appellent « leurs avances » à la France. Et, depuis 1919, la France vit ce cauchemar du paiement des dettes alliées qui fausse toute sa politique et fait penser à nombre de nos conci-

toyens aux vues courtes que tout sera perdu si nous ne remettons point des milliards en chiffres astronomiques, toute notre chair et la peau avec, aux Shylock d'outre-Manche et d'outre-Atlantique. Or, voici, depuis quelques mois, que s'étale partout la thèse de notre libération vis-à-vis de nos usuriers anglo-saxons par la vente de certaines de nos possessions. Cette thèse, j'en emprunte les principaux éléments au *Progrès de l'Allier*, puisque c'est de l'Allier que nous vient aujourd'hui la lumière. Voici ce qu'y écrivait, en novembre 1925, M. le sénateur Marcel Régnier :

La catastrophe financière qui nous menace ne nous oblige-t-elle pas à mobiliser, à réaliser toutes les ressources possibles pour éviter à la mère patrie, un désastre dont il est difficile de prévoir les formidables répercussions ?

Et c'est poussés par cette impérieuse nécessité de sauver les finances du pays que certains n'hésitent pas à demander la cession à des Sociétés financières, même étrangères, des monopoles, dont certains, au premier chef, intéressent notre vie nationale et notre sécurité.

Je pense, quant à moi, qu'il est plus expédient et moins dangereux, quoique très pénible, de chercher à tirer des avantages financiers importants de la cession de quelques-unes de nos colonies non indispensables à notre sécurité ou à notre avenir économique.

J'entends les protestations, et j'y suis sensible. Mais la nécessité commande et j'aime mieux une opération douloureuse qui doit ramener la santé, que les tergiversations vaines, qui laissent venir la mort.

Portion du territoire national, glorieux passé, diminution de la Patrie! C'est vrai. Mais la faillite est à notre porte, elle comporte, elle, le déshonneur et la ruine de cette immortelle et glorieuse Patrie, partie intégante et vitale de l'humanité. Et en quoi je le demande, la France sera-t-elle plus amoindrie par le sacrifice douloureux mais salutaire qu'elle s'imposera en se séparant d'une partie de ses colonies, que par la crise qui suivra cette faillite ?

Quand un fils de famille, profondément attaché aux souvenirs qui lui viennent de ses ancêtres, les aimant, se voit réduit, par des faits indépendants de sa volonté, à vendre ces souvenirs pour assurer la vie des siens et sauver leur avenir, en est-il amoindri ?

Quand un propriétaire, dont les propriétés, à la suite de revers, ont été trop lourdement hypothéquées, se résout, profitant d'une occasion, à en vendre partie pour sauver le reste, se créer des moyens de travail, assurer la tranquillité à sa famille, accomplit-il un acte blâmable? Ferait-il mieux, laissant tout aller, d'attendre, inactif, l'arrivée des huissiers ?

Il est des sacrifices qu'il faut savoir consentir, à temps surtout, pour

son pays comme pour un particulier, s'ils doivent avoir pour résultat de lui permettre de faire honneur à sa signature et de dégager son avenir.

L'avenir de la France est en Europe et en Afrique, rien que là. Et je me demande en quoi mon pays serait diminué ou menacé, en quoi son passé serait terni, si, courageusement, pour payer ce qu'il doit, pour dégager ses finances, pour se sauver enfin, il se séparait des cinq villes des Indes anglaises, des Nouvelles-Hébrides, de la Nouvelle-Calédonie, de la Guyane...

Dans une correspondance particulière qui m'a été communiquée, M. le Sénateur Marcel Régnier ajoutait même négligemment aux colonies précitées Madagascar, comme s'il se fût agi là d'un petit lopin de terre de quatre sous.

Il ne m'appartient pas ici d'examiner si vraiment notre situation financière est telle qu'elle commande impérieusement l'aliénation d'une partie de notre territoire national, car, enfin, n'est-ce pas, Pondichéry ou Cayenne et Tananarive, c'est tout autant le sol national que Moulins ou Bourbon-l'Archambault. Ce que je veux simplement établir, car ce point de vue *absolument préjudiciel* a été trop négligé dans ces discussions, c'est que la question de la vente d'une ou de plusieurs de nos colonies, dans les circonstances actuelles, *ne doit pas, ne peut pas être posée*, par cette simple raison qu'elles constituent, pour parler à la fois comme les juristes et les marchands de cochons de Cincinnati, *un article hors commerce.* En effet, fussent-elles même mortes comme celles de Gogol, on ne vend pas des âmes. Or, les âmes de nos colonies sont bien vivantes et ne peuvent être mises sur le marché et vendues à l'encan. Je résume ainsi dans une formule brève et compréhensive l'argumentation que développait, il n'y a pas longtemps, dans l'*Information*, M. Jean Georges dans ces termes ultérieurement repris et commentés favorablement par M. le sénateur Mario Roustan :

Aujourd'hui, l'Etat n'est plus propriétaire ni héritier ; il gère, ou plutôt le Gouvernement gère des collectivités humaines qui sont à demeure sur des territoires ; mais ces territoires appartiennent aux collectivités qui les habitent ; il n'a nullement le droit de disposer des terres, ni de ceux qui y sont fixés ; ces derniers lui doivent obéissance conformément aux règles édictées par les lois ; mais ils ne lui appartiennent pas; les peuples seuls ont le droit de disposer d'eux-mêmes.

Aujourd'hui les choses ont suivi leur évolution naturelle. Les idées

proclamées par le XVIIIe siècle, les idées-forces qui ont créé la grande Révolution, ont continué leur marche. Une étape importante est marquée par le Traité de Versailles. Il exclut toute annexion, même de territoires coloniaux. L'Etat métropolitain, quand il gère une colonie, exerce moins un droit qu'il ne remplit une fonction. Cela est vrai, dira-t-on, des pays sous mandat ; cela est moins vrai des vieilles colonies. Que non pas ; c'est dans ces dernières surtout que la France accomplit sa tâche protectrice, suivant ses traditions séculaires. Ici et là, ces territoires coloniaux sont sous la tutelle de la France. Or, on ne vend point, on n'achète point une tutelle. Le seul cas où elle peut être retirée, c'est celui où les nations de l'univers reconnaissent que les devoirs imposés par cette fonction ont été négligés ou violés, et que l'Etat colonisateur a manqué à sa mission civilisatrice. Mais on ne tient pas boutique de droits de tutelle. « S'il venait à la France l'idée de vendre l'une de ses colonies, elle perdrait immédiatement le droit d'en avoir aucune. »

Mais ceci, c'est le point de vue sentimental ou juridique, qui ne touchera nullement les marchands de cochons de Cincinnati déjà nommés.

D'accord. Si donc les grands conseils internationaux admettent qu'on peut maintenant vendre des âmes comme on vend du blé et du coton, du moins les réalistes que sont ou croient être les partisans de la vente des colonies admettront-ils qu'on ne peut vendre un objet dont la valeur ne peut être fixée par aucun cours, aucune mercuriale, et qui, par suite, est *sans valeur marchande*.

Or, tel est bien le cas de nos colonies. Un exemple : lorsque Napoléon Ier crut pouvoir vendre la Louisiane quelques dizaines de millions à nos ex-alliés Américains, fit-il vraiment là un prix ? Pouvait-il penser, pouvait-il savoir, en dépit de tout son génie, que cent ans plus tard la France serait contrainte d'acheter *chaque année* à cette même Louisiane, perdue pour elle, des centaines et des centaines de millions de coton ? M. le sénateur Marcel Régnier est prêt à céder Madagascar. Mais, en admettant même que le gouvernement des Etats-Unis soit acheteur, quel serait le prix ? La valeur actuelle de cette colonie ? Comment l'établir en dehors de ses virtualités, de son potentiel économique ? Or, ces virtualités, ce potentiel peuvent du jour au lendemain, du fait de la découverte de gisements radioactifs ou pétrolifères, changer complètement l'ordre de grandeur du prix, le décupler, le centupler, le faire tendre à l'infini.

Je conclus, car, vraiment, ce débat est trop puéril : les colonies sont *hors commerce*, elles sont notre sang, notre chair. il faut l'affolement actuel de certains de nos bergers nationaux pour penser que la question de la vente de l'une ou de plusieurs d'entre elles puisse seulement être posée.

MÉMENTO. — Je ne puis que consacrer une mention à un certain nombre d'ouvrages coloniaux, récemment parus ; *Les Berbères en France*, de M. Octave Depont (Comité de l'Afrique française), recherche d'une meilleure utilisation de la main-d'œuvre des Nord-africains ; — *Le rêve d'Abd el-Krim* (Peyronnet éditeur), excellente esquisse d'histoire marocaine, par M. Jacques Ladreit de Lacharrière ; — *L'abrégé de législation coloniale* de M. Henri Mariol (Emile Larose, éditeur) ; — *Le coton à Madagascar*, de M. Victor Cayla, et *la Production du coton en Afrique occidentale française*, par M. Bélime ; — *Le Sénégal, sa conquête et son organisation* (1864-1925), par M. A. Sabatié.

A signaler également la parution d'intéressants numéros du *Bulletin de la Société des Etudes océaniennes*, du *Bulletin de la Société des recherches congolaises*, du *Bulletin du Comité d'Etudes historiques et scientifiques de l'A. O. F.*, du *Bulletin Economique de Madagascar*, un remarquable rapport de M. Sambuc sur *l'Indochine* au Congrès du régime douanier colonial de Marseille (juillet 1915), et enfin la naissance d'un nouveau périodique indochinois *Extrême Asie.*

CARL SIGER.

LES REVUES

La Revue universelle : M. Léon Daudet philosophe ; un portrait de Barrès ; une expérience de rêve éveillé. — *Revue des Deux Mondes* : Fâcheuse publication des « Cahiers » de Sainte-Beuve. — *L'Europe nouvelle* : Lettres inédites de Mme Campan : Louis XVI courageux et timoré ; éducation de princes. — Naissance : *l'Exutoire*. — Mémento.

On ne saurait imaginer à quelle grandeur, dans l'ordre littéraire, se fût élevé M. Léon Daudet, si la politique n'absorbait une si grande part de sa prodigieuse activité. Il a de ces bonheurs d'expression qui n'appartiennent qu'aux maîtres authentiques. « Pascal est le croyant des incroyants », voilà une formule digne de la durée. Six mots qui résument exactement l'homme et l'œuvre, c'est un fruit d'intelligence tel que n'en a point produit l'égal, en trente années d'exercice de la critique littéraire, tel lourdaud que chacun sait, qui joue au philosophe, écrit le plus mal de ce temps et cherche à discréditer l'imagination parce qu'il enrage de son impuissance à inventer.

Quand il se mêle de critique ou de philosophie, M. Léon Daudet prête vie aux idées avec une verve incomparable. Il voit ses contemporains d'un œil qui les pénètre. Son diagnostic doit être toujours sûr. La passion du partisan — inséparable de tout ce qu'il produit et qui a de la beauté par son excès même et sa permanence — corrige trop souvent cette divination étonnante du vrai caractère qu'on essaierait en vain de lui cacher. Il donne à **La Revue universelle** (15 janvier) la primeur du « Rêve éveillé » (une suite à « L'Hérédo » et au « Monde des images »), qui est une bouillonnante improvisation philosophique, illustrée de souvenirs et de portraits tendres ou cruels, d'une exactitude très admirable.

A un Loti tanatophobe, dépeint avec antipathie, M. Léon Daudet oppose ce Barrès, d'une criante exactitude et vraiment nouveau :

Chez Barrès au contraire (parcouru de frissons féminins dans un tissu exceptionnellement viril) le rêve de la mort était combattu par l'ambition de servir le pays et par la piété envers les ancêtres. Nullement fait pour les luttes politiques, il les recherchait comme un devoir, se permettant, tout au plus, d'en déguster amèrement les vicissitudes inévitables. Que de fois n'avons nous pas agité ensemble ce problème de l'homme intérieur, avec sa vie encerclée et muette, promené par l'homme public dans tous les méandres du Forum et n'en continuant pas moins à défricher et labourer, dans l'ombre, son champ caché! C'était un sujet qui le passionnait. Il avait une forte et grave culture philosophique et l'appétit, vite comblé, de l'action. Vers la fin de sa trop courte vie, dormant peu, il m'avait demandé un remède à l'insomnie « qui ne fût pas un poison pour le rein ». A cette occasion, nous parlâmes des songes et il demeura assez étonné de ma thèse de la continuité du rêve éveillé et de la genèse de l'obsession et du délire par la chute, ou l'effacement, du jugement. Il me confia que la solitude et le silence étaient indispensables, chez lui, au travail de la méditation, mais que celle-ci, alors, lui « faisait mal » à la façon d'une plaie enflammée; ce qui est le cas des grands réalistes, quand ils commencent à entrer dans la transe mystique.

Au plein de son sujet, M. Léon Daudet propose au lecteur cette fructueuse expérience que nous avons faite mainte fois et qui, plus d'une, nous a fourni les matériaux d'une construction littéraire :

A mon lecteur, je propose une expérience intéressante que pour ma part, avant d'écrire ceci, j'ai faite bien souvent. Qu'il se couche, dans

son lit, sans avoir sommeil, les rideaux clos, une feuille de papier et un crayon à portée de sa main. Qu'il transcrive alors, de façon abrégée, toutes les images, banales ou singulières, qui tournent sur le rouleau de sa conscience, et quelquefois sur deux ou trois rouleaux simultanément, et dans l'ordre où elles se présentent à son écran intérieur. Il obtiendra ainsi un film graphique de son rêve éveillé, une succession de tableaux, de portraits, de signes, de souvenirs, de symboles, de mouvements disparates et disjoints, mais ayant entre eux une foule de relations mystérieuses et secrètes, et dont il pourra ensuite tenter utilement la synthèse. Ce flot incessant charrie un peu de tout, du meilleur et du pire, du sentimental, du logique, du baroque, des débris, des vestiges de tempéraments et de personnalités, fréquentés, ou lus, ou supposés d'après nous-mêmes. Mais un fil relie cette dérive de figures séparées, bien que rentrant les unes dans les autres; et ce fil est le problème immuable de la cessation possible de la vie, des conditions dans lesquelles elle s'opérera, de la survie et de sa probabilité. Les anciens avaient les interprètes des songes du sommeil. Chacun de nous peut être, pour soi-même, l'interprète de son rêve éveillé, qui est toujours, plus ou moins, un *Faust*, un conte, une légende en plusieurs compartiments, un enroulement de circonstances et de personnages grimaçants autour de cet axe central : l'idée de la mort, de notre mort.

§

La Revue des Deux Mondes (15 décembre, 1er et 15 janvier) a entrepris la publication des « Cahiers » de Sainte-Beuve, c'est-à-dire de papiers privés dont l'auteur, dès la page initiale, interdit qu'on les imprime jamais. Dès 1876, on passait outre à sa volonté ; mais avec quelque retenue. Aujourd'hui, on complète le méfait. Y avait il un si grand intérêt public à démontrer la vilaine âme de l'admirable auteur de *Port-Royal?* L'envie basse qu'il portait à Hugo est là, dans des notes haineuses. Un goût toujours en éveil de dénigrement rapetisse à chaque instant la critique. Lui — si intelligent — il a pu écrire, ne nommant pas cette fois le poète, sa hantise, ces lignes absurdes :

Vous êtes bien grand, monsieur, sans doute : mais le monde est plus grand encore. Il l'est assez, croyez-moi, pour qu'on y vive et qu'on vous y évite, pour qu'on y marche longtemps et qu'on ne vous y rencontre jamais, pour que vous vous imaginiez le remplir et que pourtant on vous ignore ou qu'on vous oublie !

Thiers, Victor Cousin, le comte Molé, — cette petitesse, cette vanité, ce vide — détestaient Hugo. On s'en doutait. Si Royer-

Collard a fait sourire, disant au génie à l'Académie : « Vous avez fait, monsieur, un bien grand discours pour une petite assemblée », on mesure, aujourd'hui, que toute assemblée fut petite autour d'un Hugo. Et Royer-Collard n'est plus rien qu'un faux-col.

La pire note de ces *Cahiers*, que l'on eût supprimée sans les appauvrir, par sûre délicatesse, est peut-être celle-ci, d'un laconisme hideux :

Madame Victor Hugo est morte à Bruxelles, le jeudi 27 août 1868.

Nous l'avons écrit — à propos du livre ignoble où M. Louis Barthou diffame Victor Hugo : il faudrait une loi pour protéger les morts contre les crocheteurs. Ceux-ci croient entrer dans la littérature en abaissant à leur niveau de grands hommes. C'est un cambriolage éhonté des secrets, un goût sadique du scandale, sous prétexte d'information. Les œuvres appartiennent à la curiosité publique ; pas les auteurs, à moins qu'ils en aient eux-mêmes décidé contre la discrétion obligatoire.

§

Par contre, voici un exemple heureux des « papiers » à publier : la « correspondance de Mme Campan avec son fils Henri ». **L'Europe nouvelle** (9 janvier) en donne des extraits par les soins de M. Pierre Sabatier. Cette femme, d'une rare intelligence, a vu la cour de France sous Louis XV, Louis XVI et Napoléon. En 1811, ses souvenirs étaient vivaces.

Jeudi, 3 octobre 1811.

... J'ai retrouvé dans ma mémoire un fait qui honore beaucoup Louis XVI, et qui en même temps m'a fait toucher du doigt le vice principal de son éducation. Par ordre de la reine, je lui avais fait faire un plastron de deux taffetas d'Italie, piqués ou bagués en forme de gilet. La corpulence du roi rendait ce gilet énorme pour l'ampleur et d'une pesanteur extrême. Je le portai près de huit jours en jupe de dessous, attendant un moment pour l'essayer au roi et le lui laisser.

Ce gilet était inventé par la reine pour mettre l'infortuné monarque à l'abri d'un coup de stylet à la cérémonie de la Fédération du 14 juillet 1792. La reine était dans son lit pendant que le roi essayait ce gilet auprès de la cheminée. Il me tira doucement par ma robe pour m'éloigner le plus possible du lit de la reine, et me dit à voix basse : *c'est pour la tranquilliser, car ils ne me feront pas périr de cette manière, ils ont changé de projet.*

Dans la nuit du 10 août, vers les quatre heures du matin, quand on ne pouvait plus douter de l'attaque du Palais, la reine me dit : « Croiriez vous que le roi ne veut point porter le gilet fait pour le jour de la Fédération ? il dit que, contre l'atteinte d'un coup de poignard, cette précaution était naturelle, mais que, s'il y avait un engagement et des coups de sabre et de fusil, c'était une infamie d'être plastronné. »

Voilà la bravoure et la simplicité de saint Louis. Que lui manquait-il donc ? d'avoir franchi la mauvaise honte d'un homme qui n'a point commandé à des hommes armés ; l'habitude de n'être roi que pour traverser l'œil-de-bœuf et la galerie avait amené cette crainte si funeste pour un souverain. Comment cette réflexion n'avait elle point été faite ? Quand on voit les résultats d'une éducation vicieuse, on ne conçoit pas comment elle a été donnée.

Il était donc capable d'attendre la mort, de l'envisager sans trembler, de dédaigner des mesures préservatrices que l'honneur réprouve, et pâlissait à la tête d'une foule d'hommes armés...

Ceci n'est pas moins curieux à lire :

30 novembre 1811.

... Plus je vais et plus je vois que je n'ai vécu à Versailles que dans la dégradation du rang suprême. Les arrière-petits-fils des princes qui, par leur valeur, auront affermi leur trône pour un siècle, éprouveront ce qu'ont éprouvé ceux de Louis XIV. Comment les en garantir ? Point de revers, point d'alarmes, une idée fausse sur la solidité de la possession du trône, qu'à la vérité la chute terrible de Louis XVI doit détruire pour longtemps, des choix si mal faits parmi les courtisans, pour veiller à leur éducation, que les jeunes princes, frères de Louis XVI, se laissaient habiller et débarbouiller à vingt-quatre ans, comme lorsqu'ils étaient dans la main des femmes, et que le comte d'Artois satisfaisait ses besoins les plus grossiers au milieu de ses courtisans, pendant qu'on le coiffait, avec la physionomie aussi tranquille qu'il avait quand sa berceuse lui ôtait les langes qu'il avait salis à l'âge de huit ou dix mois Cet abrutissement n'aura sûrement pas lieu pour le fils du grand Napoléon, mais qui peut en garantir les petits-fils du plus grand homme ?

§

Naissance :

L'Exutoire (n° 1, du 1er janvier), recueil mensuel, 13, rue de l'Ancienne-Comédie, directeur : M. Firmin Venant qui « recevra ses amis et toute personne désirant le visiter, les samedis de 5 à 7 h., au cercle de l'Exutoire (à l'étage du café Procope) ».

Ces précisions ne sont pas sans nous apporter une saveur des temps d'avant-guerre.

Voici, d'ailleurs, comment M. Venant présente sa rédaction :

Principaux Collaborateurs :

ARSÈNE DUPONT, Républicain Bourgeois.
MARQUIS BRAC DE TOLBIAC, Conservateur.
JACQUES NERVIEN, Socialiste révolutionnaire.
Col MACHEFER, Officier Supérieur en retraite.
ABBÉ BLUET, Exégète et Moraliste.
L. ASINIENSKY, Agrégé de l'Université.
ABEL POMEROLLE, Critique Littéraire.
Dr J.-B. FULTZ, Vulgarisateur scientifique.
KARL VANDENGOCH, Critique d'art.
etc...

MÉMENTO. — *Le Feu* (décembre), très beau fascicule consacré à Aix en-Provence.

La Muse Française (10 janvier) : « Jules Renard et les Poètes », par M. E. Reynaud. — « Le tombeau d'Angellier », par M. P. d'Hugues.

Europe (15 janvier) : « Eloge de Shylock », par M. Pierre Hamp. — M. G. Marcel : « Journal métaphysique ». — « L'affaire Matteotti », par M. G. Galvemini.

Revue des Deux Mondes (1er et 15 janvier) : suite et fin de la très remarquable « attaque et défense du Canal de Suez », par M. Paul Chack.

La Revue de Paris (15 janvier) : « Batailles manquées », par M. Paul Chack. — « Palestrina et l'Académie de Sainte-Cécile à Rome », par M. le comte de San Martino.

Le Progrès médical (9 janvier) : « La folie de Vincent van Gogh », par M. V. Doiteau.

Le Crapouillot (janvier) transformé, embelli, demande, par la plume de M. Lucien Farnoux-Reynaud, un Dictateur qui sauve la France. M. Francis Carco publie : « Ces Messieurs-Dames ».

La Revue mondiale (15 janvier) : « Les Cosaques », pages inédites de Léon Tolstoï.

La Revue européenne (1er janvier) : « Guillaume Apollinaire », par M. Ph. Soupault. — « Idée d'un nageur », par M. J.-R. Bloch.

Le Correspondant (10 janvier) : *** : « Ce que les Soviets disent de la France et de quelques Français. »

La Revue hebdomadaire (16 janvier) : « La jeunesse devant la politique », enquête ouverte par MM. Roger Giron et R. de Saint-Jean. M. Drieu La Rochelle se prononce contre la dictature, contre la guerre, s'affirme hors l'Eglise et bourgeois. M. Jean Cassou est pour l'abstention : la politique n'a pas d'importance, dit-il, encore qu'il vote. Il constate « un abaissement certain de l'esprit ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les Flagellants de Notre-Dame des Pleurs (*Journal des Débats*, 22 janvier). — Krichnamurti, réincarnation du Christ (les journaux).

A propos des « flagellants » de Notre-Dame des Pleurs, il est intéressant de préciser les origines de pareils exploits. C'est ce que fait M. Jacques Orfila dans le **Journal des Débats** :

A-t on remarqué, dans l'interrogatoire d'un des deux mâles de la séquelle, un détail qui a pu paraître simplement cocasse ? Cet homme a déclaré que son chapeau, oublié par lui dans l'église de Bombon, ayant été la proie du curé, celui-ci était désormais en puissance d'attirer sur son crâne tous les malheurs possibles. Ouvrons *le Rameau d'or*, de Sir James Frazer, le grand sociologue britannique qui a si ingénieusement fouillé la mentalité primitive et ses survivances, à travers les millénaires. A la page 41 (traduction de Lady Frazer), nous lisons : « On dit, en Prusse, que, si vous ne pouvez attraper un voleur, la meilleure chose à faire est de saisir un vêtement qu'il peut avoir perdu dans sa fuite et de battre bien vigoureusement cet objet : aussitôt le voleur tombera malade. » Si les sauvages ne peuvent — et pour cause — s'attaquer aux vêtements de leurs ennemis, ils sont persuadés qu'ils peuvent nuire à ceux-ci en maltraitant leurs mèches de cheveux coupés, leurs rognures d'ongles, les restes de leur cordon ombilical, la flèche qui les a blessés, leurs aliments ou reliefs d'aliments, la trace même de leurs pas (Frazer, *passim*). Entre tous ces objets hétéroclites, il y a un rapport : tous ils touchent, ont touché ou toucheront la personne de l'ennemi ; ces instruments tirent leur vertu du contact. Il y en a d'autres qui agissent grâce à leur similitude avec le but recherché : l'aspersion d'eau fait tomber la pluie, le feu fait luire le soleil, l'insulte au portrait blesse le personnage représenté. Toutes ces pratiques ressortissent à un ensemble d'idées qui constitue la *magie*. Quel est donc le principe de la magie ? Voici : le sauvage croit que, dans le monde extérieur comme dans son esprit, « le signe crée la chose, la partie le tout, le mot l'événement, et ainsi de suite » (Hubert et Mauss). D'une façon générale, il effectue — implicitement bien entendu et inconsciemment — une extension de l'association des idées, et il suppose, dans l'ordre naturel, des relations de cause à effet qui n'existent que dans son esprit. Il n'y a rien là de surnaturel, rien de religieux. L'idée magique est la plus primitive des représentations mentales humaines. Le chapeau de notre énergumène vient de loin.

Soit, diront les esprits affranchis. Mais allons au cœur de l'affaire ; qu'y trouvons-nous ? Incarnation démoniaque : croyance catholique. — Exorcisme : cérémonie catholique. — Vierge miraculeuse : dévotion catholique. Alors ?

Qu'ils ne triomphent pas trop tôt ! Pour se représenter le monde qui l'entoure, qui l'enserre de ses puissances mystérieuses, le primitif n'a pas seulement à son service l'explication magique. Ces puissances extérieures ne tardent pas à s'imposer brutalement à lui : il se sent désarmé devant elles, il apprend à les craindre, à les considérer comme supérieures à lui. Comment va-t-il se les figurer ? De la façon qui s'offre le plus simplement à son intelligence : semblables à sa personnalité dont il prend peu à peu conscience. Il leur prête son avidité, son émotivité, sa capacité d'agir, sa volonté : en un mot, il projette dans la nature son propre psychisme, et il la peuple d'*esprits*, émanations collectives d'abord, puis de plus en plus nettement individualisés. Favorables ou hostiles, il doit en tout cas leur rendre un culte. Cette fois, nous sommes dans le domaine surnaturel : le principe sacré, l'idée *religieuse* a fait son apparition et va évoluer jusqu'à la notion de divinité. Si l'arbre pousse, c'est qu'il est le siège d'un esprit, qui vit, qui est susceptible aussi de mourir, bien entendu, comme un simple humain. Si le tigre attaque l'homme, c'est qu'il est animé par un esprit redoutable qu'il faut apaiser ou intimider. Mais, ici, nous allons trouver un enchevêtrement du principe magique et du principe religieux qui rend très difficile de distinguer ce qu'il faut attribuer à l'un ou à l'autre dans le détail des faits ethnographiques. C'est que le primitif, aussi peu soucieux que possible de logique, tout en prêtant aux esprits qu'il révère un pouvoir supérieur au sien, croit qu'ils sont soumis à certaines nécessités que l'homme peut déclencher. Ainsi les mauvais esprits font-ils éclater une épidémie ? On commence par tenter de les apaiser au moyen de cérémonies propitiatoires. S'ils persistent, on les oblige, par des incantations, à se transporter dans le corps d'un bouc émissaire, qu'on chassera en le brutalisant : ils seront incapables de se maintenir sur le territoire de la tribu et de continuer à la désoler. Et, dans cette pratique magique, se glisse le caractère religieux d'une expiation. Nous voyez-vous arrivés aux idées de possession ? Un démon s'est incarné dans le curé de Bombon et toutes les prières adressées à Dieu contre lui ne parviennent pas à protéger contre ses maléfices. C'est bien simple, on va user de coercition : on bat comme plâtre le corps où il se complaît, on lui en rend le séjour impossible et le voilà pour quelque temps désarmé. Et, en même temps, la créature indigne que le démon avait choisie comme demeure fera la pénitence qu'elle n'a pas volée.

Où est la part du christianisme là-dedans ? Apparence et vocabulaire chrétien, si l'on veut, conceptions bien plus antiques. Ces esprits, démons fantômes, se sont tant bien que mal travestis pour se perpétuer dans la religion nouvelle, héritage indésiré des religions antérieures. Mais tout homme impartial doit admettre qu'ils sont étrangers à ce

qui a été le fait nouveau essentiel du christianisme, sa façon de concevoir le divin. Admirons plutôt ses facultés d'adaptation : ne pouvant déraciner en un jour les grossières croyances ancestrales qu'elle rencontrait chez tant de peuples d'origines diverses, de développement inégal, elle en a absorbé ce qui ne pouvait être dépouillé, elle l'a subordonné à un principe hautement spiritualisé, et elle a été ainsi un merveilleux instrument de progrès. Il n'est pas besoin de croire à l'origine révélée de la religion chrétienne pour l'innocenter de ses parasitismes.

Position de repli de nos adversaires : que ces superstitions soient inhérentes au christianisme ou adventices, peu nous importe. Lui-même représente un stade dépassé de l'évolution humaine, il est condamné. Pourchassons tout le surnaturel : ce sera le grand affranchissement de l'esprit humain. Ainsi parlent ceux qui veulent éteindre les étoiles.

A cela la réponse est fournie par l'expérience de l'histoire. Toutes les fois que le christianisme, religion systématisée, a été ébranlé, la masse a reflué vers des mysticismes d'ordre inférieur.

Histoire burlesque de la « Mère de Dieu », cette « Marie Mesmin révolutionnaire », dont M. Lenôtre nous conte l'aventure dans la *Revue des Deux Mondes* ; le culte de la Raison, de la même époque tragique ; les religions des voyants et des voyantes, et jusqu'à cette récente bouffonnerie du Christ réincarné en un petit jeune homme qui semble sortir d'un tennis, sa raquette sous le bras, et qu'on a entouré de douze simili-apôtres, fabriqués avec des pasteurs protestants, des prêtres bouddhiques et des curés défroqués. Lequel de ces apôtres consentira à réincarner Judas ? La bêtise humaine n'a vraiment pas de limites ; ni la théosophie, qui est d'ailleurs une religion fort bien adaptée au mysticisme religioso scientifique de l'instant. Tout de même, on ne peut songer sans mélancolie à ce pauvre petit bonhomme de Christ qui s'appelle Krichnamurti, condamné à reproduire la vie de Jésus-Christ. On sait qu'elle se termina d'une façon assez pénible. Le supplice de la Croix étant désormais inutilisé sur la terre, par quel mode de sacrifice le nouveau Christ sauvera-t-il le monde ? Il ne lui reste à choisir qu'entre la guillotine, le garot, la pendaison, la décapitation ou le fauteuil électrique.

Il est bien vain, conclut M. Jacques Orfila, de vouloir « bannir le mysticisme de l'esprit humain ». Je pense, en effet, que l'homme est un animal religieux, et qu'il se nourrit de mystère, comme

d'herbe le bœuf et le mouton ; mais il y a tout de même des herbes un peu vulgaires et dont un esprit un peu délicat ne peut se satisfaire.

R. DE BURY.

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'Exposition du moyen âge à la Bibliothèque Nationale. — La réouverture quotidienne complète du Louvre.

Pour la quatrième fois, la **Bibliothèque Nationale** nous convie à admirer ses trésors. On n'a pas perdu le souvenir des belles expositions dont son administrateur général, M. Roland-Marcel, avec l'aide de ses érudits et dévoués collaborateurs, nous a déjà donné le régal depuis deux ans. Celle d'aujourd'hui, consacrée au moyen âge (1), les dépasse encore en intérêt et en qualité : qu'il suffise de mentionner que se trouvent réunis là — provenant des divers départements de la Bibliothèque et aussi d'autres collections nationales : l'Arsenal, Sainte-Geneviève, la Mazarine, la Bibliothèque de la Chambre des députés, les Gobelins, Sèvres — soixante-quinze manuscrits à peintures comptant parmi les plus éblouissants qui soient sortis des mains des enlumineurs, des pièces historiques d'un intérêt exceptionnel, l'épée de Childéric, le trône de Dagobert, les somptueuses reliures en ivoire et en orfèvrerie qui appartinrent à la Sainte-Chapelle et à des églises, les épaves de l'ancien trésor de Saint-Denis, plus de cinquante incunables très rares du Cabinet des estampes, exposés pour la première fois, les plus belles monnaies royales ou seigneuriales, sans compter des tapisseries inestimables.

La contribution du département des manuscrits est la plus importante : en un choix de chefs-d'œuvre qui va d'un *Evangile* grec du VIe siècle (le *Codex Sinopense*, ainsi appelé parce qu'il fut découvert en 1899 par un officier français à Sinope), aux *Antiquités judaïques* de Josèphe historiées par Jean Foucquet, elle nous offre le résumé de toute l'évolution de l'enluminure pendant neuf siècles. Au début, ce sont des manuscrits grecs. Le *Codex Sinopense* (n° 1), dont nous venons de parler, *Evangile selon saint Matthieu* en lettres d'or sur parchemin pourpre, remonte au temps de Justinien et les cinq peintures dont il est

(1) Ouverte le 28 janvier, elle durera jusqu'au 1er mars.

orné sont parmi les plus anciennes illustrations que nous ayons du Nouveau Testament; elles montrent le début de ce style byzantin qui va s'affirmer dans les enluminures qui ornent les dix-huit manuscrits grecs suivants — *Evangiles, Psautier,* œuvres de saint Jean Chrysostome et de saint Grégoire de Nazianze — et parmi lesquelles on admirera surtout, pour son caractère de noblesse tout antique, l'*Exaltation du roi David* du *Psautier* n° 7 (xe siècle).

Les manuscrits latins, qu'on nous montre ensuite, sont encore imprégnés, au début, de ces formules byzantines, mais s'en dégageront peu à peu. Les plus anciens exposés ici sont un *Pentateuque* du VIIe siècle, probablement italien, ayant appartenu jadis au chapitre de Tours (n° 20) et qui contient une amusante représentation, déjà très vivante, de Noé et de sa famille dans l'arche, puis le célèbre *Evangéliaire* de Charlemagne, enluminé par Godescalc en 781 (n° 21), ouvert à la page où est figurée, en une composition d'une fraîche poésie, la Fontaine mystique de vie où s'abreuvent le cerf altéré, les paons, symboles d'immortalité, et d'autres oiseaux, la grande et non moins célèbre *Bible* de Charles le Chauve (n° 22), exécutée au début du IXe siècle à l'abbaye de Saint-Martin de Tours, et la production capitale de l'école des bords de la Loire; l'*Evangéliaire* de son frère Lothaire qui y est représenté dans son costume d'empereur d'Occident (n° 23). Mais voici un manuscrit d'une importance capitale: l'*Apocalypse* de Beatus, dite de Saint-Sever (n° 26), exécutée dans une abbaye clunisienne du Sud-Ouest de la France et qui — M. Mâle l'a démontré dans son ouvrage si captivant sur *L'Art religieux du XIIe siècle en France* (1) — a inspiré le sculpteur du sublime tympan de Moissac, de même que les bêtes fantastiques qui l'ornent, comme le farouche oiseau, au dessin stylisé et aux couleurs ardentes combattant un serpent, sont parentes des animaux qui s'entre-dévorent au trumeau du portail de Souillac. A citer également, parmi ces manuscrits monastiques, la grande *Bible* exécutée à Citeaux au XIIe siècle et appartenant à la Bibliothèque de Dijon (n° 118) qu'on a déjà admirée en 1923 à l'Exposition du Livre au Pavillon de Marsan, puis, parmi les ouvrages profanes, un Térence (n° 24) dont un dessin, représentant des acteurs de la comédie des *Adelphes*,

(1) P. 4-17.

permet de se rendre compte de ce qu'étaient les masques dont ils s'affublaient.

Mais arrivons au XIIIe siècle, cet âge d'or où vont enfin commencer à s'épanouir, comme dit excellemment M. Pol Neveux dans sa belle préface au précieux catalogue de l'exposition, « l'imagination, l'esprit, la fantaisie de France ». Voici un admirable chef d'œuvre : une *Bible moralisée* (n° 29), exécutée pour saint Louis, ornée de près de 5.000 petits tableaux en forme de médaillons superposés, placés sur deux rangs et où les scènes, de l'invention la plus charmante et du coloris le plus harmonieux, se détachent sur des fonds d'or aussi rutilants qu'au premier jour. A ce joyau s'ajoutent ceux, non moins chatoyants et non moins inestimables, que constituent le *Psautier* de saint Louis (n° 28) et celui dit de saint Louis et de Blanche de Castille (n° 98) à la Bibliothèque de l'Arsenal. Un autre manuscrit, précieux pour d'autres raisons, est le célèbre album de croquis de Villard de Honnecourt (n° 33) où cet architecte a noté, au cours de ses observations ou de ses voyages — il alla jusqu'en Hongrie — tout ce qui lui semblait digne d'intérêt : ici ce sont des dessins d'une chapelle absidiale de la cathédrale de Reims ; à côté, ce sera un homme assis à terre, enveloppé dans son manteau et semblant dormir, un cavalier montant à cheval, etc.

Au XIVe, puis au XVe siècle, les beaux livres vont abonder, parés d'images qui, si elles sont moins qu'à l'époque précédente le reflet des âmes, exprimeront de plus en plus l'amour de la vie et de la nature. Un des plus beaux, encore tout mystique d'inspiration, est une *Légende dorée* appartenant à la Bibliothèque Mazarine (n° 108) ; copiée probablement pour Charles V, elle est ornée, dans des encadrements d'une exquise élégance, de compositions aux tons discrets dont l'une, le *Couronnement de la Vierge*, est aussi délicieuse qu'un Fra Angelico. Voici ensuite *La Vie et les Miracles de saint Denis* (n° 37), que la miniature du début nous montre présentée au roi Philippe le Long par l'abbé de Saint-Denis, Gilles de Pontoise, et dont les autres enluminures offrent un grand intérêt pour l'histoire des métiers parisiens et de la vie de Paris ; un *De viris illustribus* de Pétrarque (n° 41), qui offre cet intérêt particulier de contenir un grand portrait dessiné du poète ; les *Heures* de Louis II d'Anjou (dites aussi *Petites Heures* du duc de Berry, car elles appartinrent

ensuite à ce prince des bibliophiles) (n° 42) où l'on voit le livre offert à Charles V entouré de ses conseillers; le *Psautier* du même duc de Berry (n° 47), orné de belles figures d'Apôtres et de Prophètes par André Beauneveu; puis ses *Grandes Heures* (n° 48), où il s'est fait représenter agenouillé devant son prie-Dieu puis, au-dessus, reçu au Paradis par saint Pierre, le tout dans un brillant encadrement de rinceaux fleuris et d'oiseaux, coupé de médaillons où se détachent ses emblèmes : l'ours et le cygne blessé; le *Livre des merveilles* de Marco Polo (n° 46), qui appartint également au duc de Berry, où l'on voit de nouveau la scène de présentation du manuscrit, cette fois au duc de Bourgogne Jean sans Peur; les *Heures* du roi René (n° 62), contenant le portrait de son père Louis II d'Anjou agenouillé devant une *Descente de Croix*; celles de Louis de Laval, grand-maître des eaux et forêts (n° 43), où celui-ci s'est fait également portraiturer en oraison devant la Vierge tenant l'Enfant Jésus, miniatures qui, comme les autres de ce manuscrit, sont parmi les plus belles de l'art français du xve siècle, mais dont on ignore malheureusement l'auteur; la *Cité de Dieu* de saint Augustin (n° 65), traduite par Raoul de Presles qui, en tête, s'est fait, lui aussi, représenter offrant son livre à Charles V, tandis que, dans une grande peinture, on voit saint Augustin entouré des autres Pères de l'Eglise et de saints de divers ordres monastiques ; un autre exemplaire du même ouvrage, appartenant à la Bibliothèque Sainte-Geneviève (n° 106), dans lequel une composition extrêmement pittoresque représente, au-dessous d'une vision du Paradis, la Cité des Vices à laquelle s'oppose, en autant de compartiments, celle des Vertus; le fameux *Térence des Ducs*, de la Bibliothèque de l'Arsenal, déjà admiré à l'exposition du Livre au pavillon de Marsan en 1923 et dont nous avons dit alors l'intérêt particulier (1); le *Livre de la Chasse* de Gaston Phébus (n° 45), où le comte de Foix est montré, dans une brillante composition, donnant ses instructions à ses veneurs; enfin (car il faut, hélas ! se borner) un ouvrage merveilleux entre tous : les *Antiquités judaïques* de Josèphe (n° 61), où Jean Foucquet, en douze grandes miniatures, a donné toute la mesure de son incomparable talent. On ne se lassera pas d'admirer, dans celle qu'on nous montre, et qui figure la prise de Jéricho, la riche imagination de l'artiste, le

(1) V. *Mercure de France*, 1er mai 1923, p. 788.

pittoresque de la scène qui se déroule dans le plus charmant des paysages français, emprunté aux bords de la Loire et paré des plus fraîches colorations. Nous voici loin, avec cette délicieuse vision de nature, des formules et des canons byzantins ; désormais les artistes sont en pleine possession de leurs moyens.

Mais les beaux manuscrits calligraphiés vont bientôt être supplantés par les livres imprimés. Ceux-ci n'appartiennent plus au moyen âge ; néanmoins, pour montrer la transition d'un genre à l'autre, on en a exposé quelques-uns que parent encore des enluminures : *La Mer des Histoires*, illustrée d'une tumultueuse bataille de Tolbiac et du baptême de Clovis ; une *Légende dorée* ornée des portraits de Charles VIII et d'Anne de Bretagne, etc. A côté, provenant également du département des imprimés, sont un planisphère et des portulans ou cartes de navigation, dressés par des Majorquins au XIVe et au XVe siècle et qui donnent de curieux détails sur l'état des connaissances géographiques d'alors.

La gravure sur bois, de son côté, est née dès la fin du XIVe siècle et, avant d'illustrer les livres, s'est manifestée sous forme de feuilles volantes, images de piété que les moines, plus à l'abri que les laïques des poursuites de la corporation des maîtres enlumineurs qui avaient seuls le privilège de vendre des images avec légendes, exécutaient dans les couvents et auxquelles ils attachaient des indulgences. Ces images, sommairement coloriées, ancêtres de nos images d'Epinal, mais beaucoup plus délicates de tonalité et d'un dessin plus expressif, avaient une vogue extrême : les gens d'alors les accrochaient dans leurs demeures, les emportaient en voyage et les cousaient dans leurs vêtements, comme préservatifs contre les maladies, les accidents et la mort. Aussi s'abîmaient-elles très vite et, malgré leur tirage considérable, sont-elles devenues d'une très grande rareté. Ce sont toutes des pièces extrêmement savoureuses par leur composition naïve et leur sentiment, et quelques-unes sont d'une véritable beauté, tels le *Christ au Jardin des Oliviers* (n° 113), la *Sainte Dorothée* si charmante, tenant des fleurs et ayant à ses côtés l'Enfant Jésus portant un panier de fleurs et s'amusant, comme les bambins de ce temps, à chevaucher un bâton terminé par une tête de cheval ; le *Saint Bénigne*, à qui l'on a enfoncé des alènes sous les ongles (n° 141), la xylographie de la

Passion (n° 124), la plus grande que l'on connaisse et qui, à en juger par la vérité des gestes et des attitudes, est la représentation exacte d'un *Mystère* joué à cette époque. Une de ces feuilles est particulièrement curieuse : c'est celle qui représente les supplices de douze saints martyrs (n° 160) ; on pouvait acheter séparément l'une ou l'autre des images dont elle se compose, et, par suite, il est extrêmement rare de trouver la feuille complète.

Mais venons aux vitrines où sont réunies les richesses du Cabinet des médailles. Les somptueuses reliures en orfèvrerie, ornées de cabochons et de pierres précieuses et parfois montrant sur leur plat un bas-relief en ivoire, qui naguère encore étaient exposées dans la galerie Mazarine, attirent surtout le regard : *Evangéliaire* de Saint-Lupicin, du VIe siècle ; *Evangéliaire* à l'usage de Saint-Denis, du IXe siècle ; *Psautier* de Charles le Chauve, *Evangéliaire* à l'usage de l'église de Metz (Xe siècle) et *Sacramentaire* de l'évêque de cette ville, Drogon (XIIe siècle) ; quatre *Evangéliaires* de la Sainte-Chapelle, en or ou en vermeil repoussé, etc. A la Sainte-Chapelle appartint aussi ce buste antique de sardonyx représentant l'empereur Constantin, auquel on avait adapté au XIIIe siècle une draperie de vermeil et des mains d'argent, dont l'une tenait la couronne d'épines et l'autre une croix ; il décorait alors l'extrémité du bâton qui servait d'insigne au grand-chantre de la Chapelle du Palais ; le vandalisme révolutionnaire l'a mutilé, comme il a détruit la splendide châsse de saint Denis qui n'était qu'or et pierreries et dont il ne reste que la magnifique intaille romaine représentant, dans une monture d'or, de saphirs et de perles, Julie, fille de Titus, — comme il a détruit également la châsse de la Sainte Vierge de Chartres dont il ne subsiste également que le magnifique camée du Ier siècle, dit *Jupiter de Chartres*. Nombre d'autres camées antiques à monture médiévale sont encore à admirer, et voici la *Nef de Saint-Denis*, gondole antique en sardonyx à monture d'or du XIe siècle, ayant fait partie du trésor de la célèbre abbaye ; un plateau d'argent ayant appartenu à Geilamir, roi des Vandales (VIe siècle) ; le calice et la patène d'or, décorés de verres de couleur en cloisonné et de filigranes, de l'époque mérovingienne, trouvés à Gourdon dans la Côte-d'Or ; un grand oliphant, provenant de la Chartreuse de Portes (Ain), décoré de sujets sculptés ; un bas-relief en ivoire byzantin représentant l'empereur Romain IV et

l'impératrice Eudoxie debout de chaque côté du Christ, et servant de couverture à l'*Evangéliaire* de l'église Saint-Jean de Besançon; seize pièces de jeux d'échecs du XIIe siècle, de même matière, provenant de l'abbaye de Saint-Denis, etc.

Mais voici des pièces d'un intérêt historique primordial : les objets découverts en 1653 à Tournai dans le tombeau de Childéric : poignée de l'épée et fragments en or du fourreau, garnis de verres rouges montés en cloisonné qui sont les plus anciens et les plus beaux spécimens de ce genre d'orfèvrerie en même temps que le plus ancien monument de la monarchie française, francisque de fer, abeilles d'or que Napoléon fit copier pour orner de semblables son manteau de sacre, etc. ; le fameux trône de Dagobert, chaise curule romaine de bronze où les rois de France s'asseyaient lors de leur avènement et dont Napoléon se servit au camp de Boulogne ; puis, un choix des plus belles pièces de notre Cabinet des médailles : monnaies royales, parmi lesquelles un *triens* (tiers de sou d'or) de Dagobert Ier, portant au revers le nom de saint Eloi, un denier d'argent de Charlemagne, un écu d'or de saint Louis, l' « Agnel » de Philippe le Bel au type de l'Agneau pascal, etc. ; monnaies féodales de diverses provinces ; monnaies d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie, des Pays-Bas, des pays orientaux ; médailles commémoratives, sceaux, etc. Et, enfin, ce sont des documents historiques exceptionnels : les Serments de Strasbourg de 842 ; deux exemplaires de l'*Historia Francorum* de Grégoire de Tours ; procès-verbaux de l'interrogatoire des Templiers ; le procès de sorcellerie de Robert d'Artois (XIVe siècle) ; la « montre » des hommes d'armes de Duguesclin, c'est-à-dire l'état du paiement de sa troupe ; et — pour terminer sur le plus émouvant de ces documents — deux expéditions en latin du procès de condamnation de Jeanne d'Arc, provenant du tribunal qui la jugea ; l'un, appartenant à la Bibliothèque de la Chambre des députés, porte encore à son dernier feuillet le sceau de l'inquisiteur et un sceau épiscopal sur lequel on devine *Belvac...*, ce qui tendrait à faire croire que ce fut là l'exemplaire de l'évêque de Beauvais, Pierre Cauchon; l'autre est ouvert à la page où est transcrite une des réponses de Jeanne qui entraînèrent sa condamnation et, en marge, le notaire-greffier a écrit ces deux mots tragiques : *responsio mortifera...*

Il n'y a plus ensuite qu'à admirer aux murs de la salle les tapisseries qui font à cet ensemble un si majestueux décor: une des pièces de la belle suite de la *Vie de la Vierge* appartenant à la cathédrale de Reims et qu'on exposa pendant la guerre au Petit-Palais (1); la *Levée du siège de Dôle en 1477*, faisant partie de la *Légende de saint Anathoile*, tissée à Bruges au début du XVI[e] siècle, enfin deux charmantes pièces françaises de la même époque : un *Concert* donné à de belles dames par de galants damoiseaux dans un décor de verdure près d'une fontaine, et une scène rustique: des bergers paissant leurs troupeaux dans une prairie.

Si l'on ajoute que les 20 et 27 février seront donnés dans la galerie Mazarine, sous la direction de M. Henry Expert, deux concerts de musique du moyen âge, on jugera que rien — sauf quelques vitraux — n'aura manqué pour rendre aussi complète et aussi éloquente que possible l'évocation de cette époque à la fois si rude et si tendrement ingénue.

§

Une bonne nouvelle nous arrive au moment où nous achevons la correction de cet article : désormais *toutes les salles* du **Louvre** seront ouvertes *tous les jours*, sauf le lundi, de 10 heures à 16 heures. Ce retour tant attendu à l'état normal d'avant-guerre n'est d'ailleurs que la réalisation de la promesse faite par le ministre quand on doubla, au mois de juillet dernier, le tarif du droit d'entrée au musée.

AUGUSTE MARGUILLIER.

L'ART A L'ÉTRANGER

John S. Sargent, R. A. — Il y a bien des années, j'eus le grand plaisir de passer quelques jours à la campagne, en Angleterre, avec John Sargent. C'est un de mes souvenirs les plus vifs.

C'était en septembre. Autour de la haute cheminée du hall, où brûlait un feu de bois, nous étions assis, le soir, après le dîner. L'odeur de la fumée des cigarettes se mêlait au parfum des fleurs et du café.

(1) V. *Mercure de France*, 1er août 1915, p. 762-763.

L'hôtesse ravissante causait à haute voix avec le peintre, indifféremment en anglais ou en français : parfois un mot d'italien les mettait d'accord. Avec eux, les autres invités et le maître de la maison faisaient passer devant mes yeux de bourgeoise de France un monde de personnages inconnus, où le hasard ne me permettrait sans doute jamais de pénétrer. Des noms sonores, séculaires ou d'origine étrangère, s'envolaient dans la pièce si paisible.

J'imaginais de vastes domaines féodaux, et leurs propriétaires en habit de chasse ou d'apparat. C'étaient de grands généraux et de célèbres capitaines de l'Empire Britannique, des juges incorruptibles vivant comme des princes, ou des dandys oisifs et élégants. Ils étaient unis par les liens de l'amour, du sang ou de l'intérêt à des femmes altières, décoratives, suaves, riches ou angéliques. Elles formaient dans mon rêve des groupes charmants; ou bien je les imaginais seules dans une immense salle de leur beau château. Quelques visages d'intellectuels passaient, comme à regret, — des indiscrets dans une société si nettement délimitée.

Les beaux arbres de l'Angleterre, les tapisseries de famille, les colonnes gréco-victoriennes, les globes terrestres — emblèmes de la science géographique réservée, comme on le sait, aux Anglais — étaient le décor nécessaire. A l'exception des jeunes filles chastement vêtues jusqu'au cou, ces femmes, aux destinées sans mystère pour la « Society », devaient avoir les seins nus et le corps drapé dans des étoffes de soie, chatoyantes, somptueuses, jaune crême ou pourpre. Des joyaux en masse, des fleurs, des coussins de tons divins...

— Va te coucher, — me dit ma cousine, — tu dors debout.

Je n'ai jamais plus rencontré Sargent, mais devant la collection de ses œuvres, exposées à la « Royal Academy of Arts », à Londres, j'ai vu mon rêve réalisé, mais avec quel art, quelle conscience de grand peintre, quelles couleurs, quelle richesse, quelle maîtrise !

Le labeur de l'artiste, mort à soixante-dix ans, couvre totalement les murs de dix immenses salles où la foule se presse.

Portraits magnifiques prêtés par les collections nationales d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, ou par des particuliers, paysages,

panneaux décoratifs et nus académiques, aquarelles exquises, dessins! Et ceci n'est qu'une partie de l'œuvre de Sargent.

Les voici vivants devant mes yeux, les personnages d'autrefois. Ils forment une masse qui, à présent que j'ai vieilli, me paraît moins lointaine et moins redoutable.

Ce sont les *Misses Vickers*, éthérées et spirituelles, et le *Comte Curzon*, dont le portrait fut commandé au titre de Président de la « Royal Geographical Society », et *Sir Philippe Sassoon*, au profil aigu, aux yeux pénétrants. En face de lui, sa sœur, la *Comtesse de Rocksavage*, maintenant Marquise de Cholmondeley, séduisante dans son élégante robe de bal de satin jaune.

Plus loin, c'est le visage admirable de *Henry James*, celui si clair de *Sir Edmund Gosse*, le critique littéraire, et encore l'âme de *Meredith*. Des *danseuses javanaises*, vues en 1900 à l'Exposition, ont reposé l'œil du peintre. Mais *Mrs Léopold Hirsch*, berthe de dentelle de Venise et collier de grosses perles, est leur voisine. La célèbre cantatrice mondaine, *Mrs George Batten*, a les yeux à demi fermés, la bouche entr'ouverte, le visage extasié et renversé : elle chante.

Les paysages d'Italie, de Suisse, de France et d'Arabie ont charmé Sargent, et les effroyables visions du front, pendant la guerre, l'ont ému profondément. Que d'études de portraits de personnages connus, combien d'esquisses du monde animal faites au crayon!

Mais on retourne aux portraits splendides du primat d'Angleterre, *Archevêque de Cantorbéry*, à celui de *Lady Sassoon*, bouche rouge, visage ovale, toute en noir. *M. et Mme Boit* sont-ils insulaires? *Mrs Carl Meyer*, à présent Lady Meyer, intelligente, débordante de vie, l'est si peu. Et rien ne m'a autant charmée que le portrait des *Misses Hunter*. Assises toutes trois sur un canapé de damas blanc, elles sont vêtues de robes de satin crême. A leur gauche, s'épanouissent des camélias ivoire. Seuls, un coussin et le feuillage sont verts. Cet ensemble de tons est d'une richesse inouïe, d'un mouvement extraordinaire.

Il faudrait énumérer encore les *Filles du Duc de Devonshire*, une image du XVIIIe siècle, *Lady Margaret Spicer*, *Mrs Millet*, la pairie entière, le monde de la finance et des universités.

Tout à coup ces figures ne m'apparaissent plus uniquement comme des personnages d'outre-Manche. Sargent a illustré ma-

gistralement une classe de la Société, et à ce titre il est universel. Déjà ce monde meurt. Ses assises paraissent moins inébranlables. Les années, depuis la guerre, sont des siècles. Qui a connu l'Angleterre et la vie anglaise il y a vingt ans éprouve un sentiment étrange de malaise. De nouvelles forces sont entrées en jeu. Que sera demain ?

Là, sur ces murs, ces visages qui sourient avec tendresse, ou qui vous scrutent avec le sentiment de la puissance, font partie déjà de l'histoire.

Et Sargent apparaît comme le grand peintre d'une époque dont il a senti la beauté, la force, la richesse, la stabilité basée sur la tradition et qui, vivante, appartient pourtant déjà comme lui au passé.

MADELEINE N.-K.

LETTRES RUSSES

Léon Chestov : *L'idée de Bien chez Nietzsche et Tolstoï*, trad. Bataille, éd. du Siècle. — Ivan Bounine : *Le Sacrement de l'Amour*, trad. Boris de Schloetzer, éd. Stock. — Ivan Chmélov : *Garçon*, trad. Henri Mongault, éd. Bossard). — Semen Youchkiévitch : *Dans la Peur*, trad. André Pierre, éd. Plon. — Dostoïevski : *Le Bourgeois de Paris*, trad. Gutteman, éd. Kra. — Dostoïevski : *Les Possédés*, trad. Jean Chuzeville, 3 vol. éd. Bossard.

C'est depuis fort peu de temps que l'on connaît en France le nom de M. Léon Chestov, révélé par son premier traducteur et interprète, M. Boris de Schloetzer. Il se pourrait que M. Léon Chestov soit aujourd'hui le représentant le plus autorisé de la pensée russe, de même que Unamuno l'est en Espagne de la pensée espagnole, ou chez nous M. Jules de Gaultier de la pensée française. Que l'on ne pense pas que j'aie choisi ces noms avec l'intention d'établir un palmarès. L'extrême pointe de la pensée française ne serait-elle pas l'intellectualisme ? Et l'ennemi-né de cette tendance, le mysticisme, n'est-il pas en quelque sorte l'aboutissement de toute la pensée russe et espagnole, encore si profondément imbue de christianisme ? Les deux seuls volumes de Chestov que nous possédions en français, *Les révélations de la Mort* et *la Nuit de Gethsémani*, étaient déjà une excellente initiation à sa méthode de pensée en même temps qu'à l'objet de cette dernière. Nul ne pousse aussi hardiment ses déductions, ce qui le fait passer pour paradoxal, notamment quand il s'acharne à déraciner un lieu commun. Et la philosophie se repaît de lieux communs.

Dans son nouvel ouvrage, **l'Idée de Bien chez Tolstoï et Nietzsche**. le parallèle que Chestov établit entre les deux penseurs réserve à cet égard plus d'une surprise.

> Ces deux merveilleux écrivains, appartenant à une même époque, sont-ils donc si étrangers l'un à l'autre ?

se demande l'impitoyable critique. Et nous finissons par en douter. Faudra-t-il donc aussi douter que la guerre fut le résultat du conflit de deux races ? Car il semble bien que la philosophie de Tolstoï et celle de Nietzsche ne se sont pas rencontrées en vain à ce carrefour, de même que la musique de Wagner et celle des Ballets russes.

Quoiqu'il en soit, c'est avec une curiosité sans cesse tenue en alerte que l'on suit Chestov à travers son examen — examen qui aboutit à la condamnation de la morale pure (Kantienne). Pour lui, le rôle de la philosophie consiste à poser des questions auxquelles il n'y a et ne peut y avoir en philosophie de réponse. Le bien, — c'est du moins ce qu'il s'est appliqué tout au long à démontrer, — l'amour fraternel, l'expérience de Nietzsche (contrairement à celle de Tolstoï) nous l'a appris, n'est pas Dieu.

> Malheur —dit-il magnifiquement pour conclure — à celui qui aime et qui n'a rien qui soit au-dessus de sa compassion. Nietzsche a ouvert le chemin. Il faut chercher ce qui est *au-dessus* de la compassion, ce qui est *au-dessus* du bien. Il faut chercher Dieu.

Une substantielle introduction de M. Jules de Gaultier met en lumière les points saillants de ce mysticisme adogmatique, lequel rejoint par d'inattendus détours l'intellectualisme, dont M. de Gaultier est lui même à l'heure actuelle un des principaux représentants.

§

Ivan Bounine reste en chacune de ses œuvres l'artiste parfait que nous connaissons par le *Monsieur de San-Francisco, les Rêves de Tchang, Au pays des Morts.* C'est la récompense des écrivains qui comme lui ont le culte de la forme style. Ceux-là n'ont pas besoin de renouveler leur manière, ni de chercher des sujets rares. Ils sont eux-mêmes tout entiers en chacun de leurs livres et, pourrait-on dire, en chacune de leurs phrases. Ils n'ont pas à redouter non plus le déracinement : l'art est la somme

d'observations antérieures au moment où ils écrivent, et ils préfèrent travailler leur matière à froid.

Le **Sacrement de l'amour** ne décevra donc point ceux qui se plaisent à retrouver en Bounine l'auteur de tant d'œuvres belles, émouvantes et profondes. Ce n'est pas assez dire : je suis sûr que ce livre saura lui conquérir de nouveaux admirateurs. L'histoire est simple, trop simple pour qu'on puisse en donner le moindre schéma sans trahir les intentions du poète. L'amour de Mitia et de Katia ne se résume pas plus que celui de Daphnis et Chloé. Mais cette sombre tragédie russe n'a rien à voir avec l'idylle antique, sinon qu'elle met en scène, comme l'autre, deux enfants consumés par un Eros mille fois plus terrible. Mitia est victime de la fatalité de l'Amour comme on l'est d'un vice héréditaire, de la maladie ou de la faim. Il s'est, sous l'empire de cette passion, formé une image de Katia qui ne correspond nullement à la réalité : celle-ci, la vraie Katia, n'a qu'une âme de coquette perverse et de petite cabotine. Quand Mitia ouvre enfin les yeux, il sait qu'il ne pourra survivre à la perte de son amour et se tuera. La dernière phrase du livre, qui le résume et vers laquelle toutes les autres se pressaient, nous le montre, le revolver tourné contre lui-même, et tirant.

Il sort de cet admirable poème un vertige d'exhalaisons, d'aromes et de sève printanière. Des paysages dignes du pinceau de Tourguéniev vous accueillent et sourient à toutes les pages. Néanmoins la mort est là qui plane, de même que sur Mitia :

Qu'était-ce pour lui que tout ce printemps et surtout ce jour passé aux champs, où soufflait à sa rencontre un vent si frais, où le cheval, surmontant les chaumes imprégnés d'humidité et les labours noirs, respirait bruyamment de ses larges naseaux, reniflant et s'ébrouant avec une vigueur sauvage.

Mitia, qui veut Katia « incorporée au printemps », ne souffre-t-il point de cette blessure qu'Eros fait aux amants « avec une tige d'œillet », nous disent les vers du vieil Anacréon?

§

Par plus d'un trait M. Ivan Chmélov ressemble à Bounine. C'est ici que, pour la première fois, il y a quatre ans, ce nom fut révélé aux lecteurs français, à propos d'un petit roman, l'*Inépuisable coupe*, qui venait de paraître en russe. J'ignorais tout de

l'auteur, mais il était facile de s'apercevoir que M. Chmélov avait écrit une manière de chef-d'œuvre. J'ai appris depuis dans quelles conditions ce roman est né. M. Chmélov se trouvait alors en Crimée, aux prises avec les événements suscités par la victoire du bolchevisme. *L'Inépuisable coupe* fut écrite au cours des longues nuits d'hiver, à la lueur d'un lumignon formé d'une mèche trempant dans un peu d'huile que contenait une boîte de fer blanc. Ainsi certains moines, traqués par les Turcs ou les Tartares, ont dû peindre leurs icones jadis aux mêmes lieux, dans ces grottes que l'on voit à flanc de rochers, surplombant la vallée d'Inkermann.

M. Chmélov aussi m'a confié comment il entendait par là se libérer de préoccupations, hélas! par trop quotidiennes, et de quel réconfort lui fut cette réalisation du charmant et nostalgique motif. Je n'ai pas retrouvé les mêmes qualités à **Garçon**... mais sans doute avais-je tort de me faire de M. I. Chmélov une image inexacte parce qu'incomplète.

La peinture est ici pleinement réaliste. C'est la vie d'un garçon de restaurant, contée d'ailleurs avec un art si probe et si sûr que l'on doute par instants si l'écrivain n'est pas le héros même qui narre son histoire. A propos de ce livre, on s'est étonné une fois de plus de voir combien les romanciers russes, tout gens de lettres qu'il sont, restent proches de l'humanité. La vie est vraiment pour Chmélov une liqueur, douce et amère tour à tour, qui s'épanche d'une coupe sans fond. Et l'on ne peut s'empêcher de songer à ce qui adviendrait pour nombre d'entre nous si le terrain — c'est-à-dire le plancher des bibliothèques — venait tout à coup à céder sous nos pieds.

§

Dans la Peur de M. Semen Youchkiévitch (ouvrage traduit par M. André Pierre), nous ramène à la Russie bolcheviste que nous risquions d'oublier comme le fera, au bout du compte, le héros de cette longue histoire. Semen Grégorievitch Gresser et sa femme Dorotchka forment un de ces ménages juifs tour à tour menacés par les pogroms blancs et les massacres bolchevistes. Ils pourraient fuir, et certes ils ne cessent d'y songer, mais ni l'un ni l'autre n'a le courage d'Enée emportant pour toute fortune ses dieux lares et son père Anchise. Pieuvre sanglante, la

vie adhère à eux par mille tentacules. Et puis trouveraient-ils ailleurs plus de sécurité ? Après de vains efforts de libération, l'esprit séculaire de la race leur commande de se résigner : Semen continuera son négoce ; Dorotchka restera « avec ses milliers de chemises de jour et de nuit, de mouchoirs, de draps de lit » qu'elle ne voudrait pour rien au monde laisser aux bolcheviks.

Récit réaliste, sans grand relief ni recherches, mais bien mené. Il fallait aussi que cela fût écrit pour montrer jusqu'où peut s'attaquer la fièvre rouge :

Oui, évidemment répliqua Simotchka, je ne suis pas un bourgeois, je suis un collaborateur des Soviets. Mais tout de même, s'ils entrent, je me cacherai. S'ils me voient, ils reconnaîtront à mon air que je suis un bourgeois. J'ai une tête de bourgeois, au diable soit-elle ! J'ai une allure de bourgeois. Pourquoi donc ai-je un extérieur si bourgeois ? Il y en a d'autres, dont on ne pourrait jamais dire que ce sont des bourgeois. De vrais bolcheviks. Mais moi, j'ai l'apparence bourgeoise la plus dégoûtante. Je donnerais tout pour ressembler à cet ouvrier, par exemple, dit-il en montrant du doigt un homme du détachement qui regardait autour de lui d'un air indifférent.

— *Ils entrent, ils entrent, murmura Ziva...*

§

Evidemment ce n'était pas en vue d'un pareil résultat que la plupart des écrivains du xixe siècle ont crié haro sur le bourgeois. Et si Dostoïevski avait pu prévoir les horreurs présentes, il n'eût point sans doute écrit ce pamphlet : le **Bourgeois de Paris**. Morceau médiocre, du reste, qui ne peut jouer et revêtir tout son sens que dans l'ensemble d'une œuvre, dont on a eu tort de l'extraire. Ainsi monté en épingle, il apparaît, grossièrement injuste et, qui pis est, un peu lourdaud. En outre il n'offre rien d'inédit, ayant paru, si nous avons bonne mémoire, et depuis fort longtemps déjà, dans un volume édité par le *Mercure de France*.

On fera donc bien de se mettre en garde contre les suggestions qu'impose le grand nom de Dostoïevski. Un critique singulièrement perspicace et qui ne l'aimait guère, Remy de Gourmont, a fait justice des exagérations de Dostoïevski : « Dire qu'un homme aime l'argent (c'est en effet l'un des principaux griefs du Parisien aux yeux de Dostoïevski), c'est montrer qu'il évolue dans un mi-

lieu où l'argent est une conquête possible, c'est-à-dire dans un milieu riche. Le Français, l'Anglais, l'Américain aiment l'argent parce que l'argent est chez eux un gibier que l'on peut atteindre. Le paysan russe est beaucoup plus désintéressé parce que l'argent n'est pour lui qu'une chimère, un rêve de conte de fée. »

Qu'est-ce au reste qu'un bourgeois ? Etymologiquement, ce terme équivaut à celui de citoyen, *civis* homme de la cité. Pour être dégénérée (au contact d'éléments inférieurs), cette classe n'en a pas moins quelques titres à notre reconnaissance. Faute d'une bourgeoisie ancienne, fortement constituée, la Russie est retournée promptement au chaos primitif. Il a manqué aussi à ce pays de construire des cathédrales durant trois cents ans, d'élaborer une langue au cours d'un ou deux milliers d'années. Tout y est apparu d'une façon presque spontanée, importé en partie de l'étranger : art et littérature. En conséquence, la Russie ne tient pas au passé, toujours prête à courir l'aventure et le risque. L'Europe, « la terre des saintes merveilles » dont parle Dostoïevski, se montre plus conservatrice : elle est avant tout le domaine de mémoire.

§

Cela prouve que le plus beau génie peut avoir ses lacunes. Combien Dostoïevski est plus clairvoyant dans ce que nous pourrions appeler ses vertus positives : la foi, le patriotisme. C'est alors qu'il donne au monde quelques-uns de ses plus grands, sinon de ses plus parfaits chefs-d'œuvre. Il ne m'est pas permis de parler autrement que pour la signaler, au même titre que les autres nouveautés, de la traduction intégrale des **Possédés**, publiée aux éditions Bossard. Il y aurait beaucoup à dire cependant sur la composition de ce roman qui passe — à tort selon moi — pour être obscure et en partie manquée. Le lecteur en sera juge qui voudra bien suivre avec attention le premier volume, où le caractère des personnages est posé avant l'apparition des scènes fulgurantes des second et troisième volume. Peut-être le désarroi provient-il de ce qu'il n'y a pas dans cette œuvre de personnage central proprement dit. Kirillov, Stavroguine, Pierre Stépanovitch sont autant de pièces nécessaires qui se rejoignent par quelque côté — autant de figures de premier plan. Mais le père Verkhovenski ne rassemble-t-il pas dans son personnage falot autant de traits essentiels et non moins caractéristiques de l'homme

russe ? Peut-être est-il même le pivot de tout le drame, puisqu'il est à la fois « russe et européen », c'est-à-dire la caricature du type de Pouchkine en qui Dostoïevski voyait la personnification du génie russe.

Tout se tient dans cette œuvre complexe où la politique, c'est-à-dire le particulier, n'absorbe pas ce qui fait le fond commun de l'humanité : le sens métaphysique, religieux. Les purs amateurs d'idées, enfin, y trouveront matière à dissociation et restitueront à Kant, Hegel et Fourier ce qui leur appartient, non sans reconnaître au passage une foule d'intuitions qui ne devaient que longtemps plus tard trouver leur formule, aussi bien le nietzschéisme de Kirilov que le nietzschéisme mitigé de Freudisme d'un Stavroguine.

Mémento. — M. le Comte Prozor, le premier interprète en France de la pensée de Mérejkovsky, rappelle dans *l'Opinion* qu'il y aura bientôt quarante ans que l'illustre auteur de la *Mort des Dieux* et du *Règne de l'Antechrist* a débuté dans la carrière des Lettres. Après avoir édifié l'œuvre immense que l'on sait (près de 30 volumes in-octavo pour m'en tenir à une simple appréciation matérielle) M. Dmitri Mérejkovsky, sous le coup des récentes mesures édictées par les Soviets, se voit aujourd'hui privé de ses dernières ressources. Un certain nombre de personnalités françaises, écrivains pour la plupart, ont déjà donné leur adhésion à l'initiative prise par le comte Prozor « en vue d'assurer à l'illustre écrivain le calme et la sécurité dont il a besoin pour achever l'œuvre de sa vie ».

Ont signé : MM. A. Antoine, Henri Béraud, E. Brieux, Emile Buré, Paul Claudel, François de Curel, René Doumic, Louis Dumur, Claude Farrère, Robert de Flers, Edmond Jaloux, Georges Lecomte, Dr Auguste Marie, Comtesse de Noailles, Maurice Paléologue, comte Prozor, Rachilde, Henri de Régnier, Edouard Schuré, Marcelle Tinayre, C. Widor.

Il est à souhaiter que des groupements analogues soient créés dans les principaux centres de culture. A défaut, toute initiative généreuse sera accueillie avec une profonde reconnaissance. Pour tous renseignements, s'adresser au secrétaire du Comité d'honneur, M. le comte Prozor, Maison Rose, chemin des Pins, Cimiez-Nice (Alpes-Maritimes).

JEAN CHUZEVILLE.

LETTRES POLONAISES

La mort de Stéphane Zeromski et de Ladislas St. Reymont. — Stéphane Zeromski : *Przedwiosnié* (l'Avant-printemps). J. Mortkowicz, Varsovie 1925.

— Ladislas St. Reymont : *Bunt* (la Révolte) Gebethner et Wolff, Varsovie 1925.

Deux coups d'une implacable destinée. La mort de **Stéphane Zeromski**, suivie de près par celle de **Ladislas Reymont**, a privé le roman polonais de ses deux chefs les plus illustres. Nous avons consacré ici tant de place à leurs œuvres, qu'il est à peine nécessaire de rappeler aujourd'hui leur éblouissante carrière. Rarement on a pu observer une pareille symétrie morale et artistique, où tout se complète et rien ne se confond.

Par son tempérament et par ses plus intimes penchants moraux, Zeromski, est un héritier de l'antique tradition nobilière. Devenu socialiste et « grand inquisiteur » du passé polonais, il le juge et condamne parce qu'au fond il aime éperdument sa grandeur : tel un flagellant amoureux de sa victime, chez qui il sent vibrer sa propre révolte et ses propres enivrements. L'âme débordante de tendresse et d'épouvante, remplie d'un tumultueux tourment et d'une inquiétude hallucinatoire du danger, Zeromski semble suivre fidèlement, passionnément, tous les détours intérieurs de la destinée polonaise... Mais il magnifie toujours l'homme qui souffre et qui tend, par le sacrifice ou par la révolte, à dépasser son sort.

A ce lyrisme héroïque, à cette véhémente indignation contre le mal, Reymont opposen on pas un calme impassible ou résigné, mais un geste d'affirmation libératrice. La vie n'est pour lui ni une perpétuelle allégresse ni une souffrance permanente. Il la considère simplement avec gravité et joie. Fils de la « gromada » paysanne, de ce monde social qui vient de naître avec la renaissance même de l'Etat polonais, Reymont en avait exprimé avant la lettre la rumeur confuse et la forte volonté de vivre, de prospérer et de créer... Son œuvre, la meilleure partie de son œuvre surgit directement, semble-t-il, de la terre polonaise, qu'il chante avec un amour fraternel et avec un pieux émerveillement. Expérimentateur frénétique de la vie, tour à tour employé de chemin de fer, acteur de province, journaliste, candidat au noviciat des Pères blancs de Czestochowa, que sais-je encore ! Reymont semble chercher à étreindre toute la multiplicité mouvante des événements vécus et qui passent... Mais de toute cette cohue bariolée des péripéties, il arrive à percevoir et à dégager une orientation fondamentale : indéracinable instinct de discipline et de continuité qui construit et maintient la collectivité paysanne.

L'attitude de Zeromski a prodigieusement changé depuis la grande guerre. Sa manière de voir et de peindre s'est adaptée d'une façon surprenante au paysage de la vie nouvelle. Celle de Reymont est demeurée bien plus constante. Dans son *Vent de la Mer* et dans *Je deviendrai plus blanc que la neige*, Zeromski se maintient, nous l'avons dit ici même, dans cette entente étroite avec le souffle nouveau des temps. Cette étreinte passionnée de la réalité contemporaine caractérise aussi son dernier (1) roman : **Przedwiosnié** (*Avant Printemps*). Cette œuvre, comme d'ailleurs toute œuvre de l'auteur des *Sans-Gîte*, a provoqué en Pologne de vives controverses. Dans certains milieux, on a même reproché à Zeromski d'avoir inconsciemment servi... les intérêts de la propagande bolcheviste. Ni plus ni moins ! C'est l'éternel malentendu qu'engendre la conception utilitariste et rationaliste de l'activité littéraire.

Zeromski aborda, certes, dans *l'Avant-Printemps* le problème d'interpénétration polono-bolcheviste. Mais il l'aborda et le contempla surtout en romancier et en artiste... C'est-à-dire, qu'il réalisa dans sa fiction romanesque une possibilité vivante parmi quelques autres qu'impliquait son sujet : emprise victorieuse du bolchevisme sur les esprits frustes, rongés par le mal de l'époque. Baryka, le personnage principal du roman, est un Polonais qui a vécu en Russie soviétique et qui a assisté à toutes les horreurs de la révolution bolcheviste. Persuadé, presque convaincu par l'ardeur mystique du patriotisme paternel, le jeune Baryka entre en Pologne comme un rapatrié. En 1920, il se bat courageusement contre l'envahisseur de l'Est. Peu à peu, cependant, incapable de comprendre la complexe structure de la réalité environnante, il se détourne de sa patrie retrouvée. Après une longue série de péripéties amoureuses, sociales et intellectuelles, nous voyons le jeune Baryka, à la fin du récit, à la tête d'une manifestation communiste dirigée par l'ennemi du dehors. On s'est beaucoup ému en Pologne, nous l'avons dit, de cette évolution imprévue du héros de Zeromski. On en fut d'autant plus impressionné que les bolchevistes russes n'ont pas manqué de s'en faire une arme de propagande, en traduisant et publiant l'*Avant-Prin-*

(1) Zeromski écrivait la suite de *l'Avant-Printemps* quand la mort le surprit en pleine activité et en plein rayonnement.

temps, d'ailleurs soigneusement expurgé, paraît-il, et arrangé pour les besoins de leur cause.

En réalité, le retour au communisme de Baryka s'explique aisément. Boryka est un déraciné. Il ne se laisse pas entraîner par le courant intense, mais trop complexe de la vie polonaise. L'enthousiasme guerrier des défenseurs de la patrie l'enivre un moment par son caractère de simplicité et d'intensité, mais le rythme nonchalant de la vie quotidienne l'ennuie ou le désoriente. Il n'en aperçoit que la naturelle imperfection. Les images simples mais fortes de son passé le hantent. Elles se colorent peu à peu d'une nostalgie indéfinie d'actes démesurés et de solutions étourdissantes. L'éducation des événements qui ont rempli autrefois sa jeune imagination a laissé sur lui une empreinte durable: les idées simples chargées d'une rancune collective fascinent toujours les âmes frustes. Un dépit amoureux, cuisant, pousse Baryka vers cette révolte peut-être passagère.

Mais tout en procédant ainsi en probe artiste, Zeromski a exprimé dans l'*Avant-Printemps* un tourment réel de son cœur de patriote polonais et de bon européen. Tel un prévoyant chef d'état-major, il a réalisé dans l'espace imaginaire de son roman la possibilité d'invasion morale de l'Est. Il a évoqué ainsi un danger véritable et il a démontré, au sens étymologique de ce mot, la nécessité d'un effort moral constant de défense et de construction.

L'*Avant-Printemps*, vu de ce côté, apparaît comme un émouvant avertissement. Considéré comme œuvre pure d'imagination artistique, ce roman s'apparente nettement à quelques œuvres du Zeromski d'avant-guerre, dont le sujet et la matière furent puisés dans la vie contemporaine, à *l'Histoire d'un péché*, par exemple. Mieux composé, mieux mesuré, rempli peut-être d'une plus tendre indulgence pour la beauté simple de la vie, moins lyrique et moins véhément, ce volume nous montre néanmoins le même visage de Zeromski artiste : amoureux d'héroïsme et de beauté intense, révélateur des mystères les plus sombres du cœur humain, poète incomparable de la musique intérieure des âmes et de la nature, utopiste humanitaire cherchant dans l'intervention du génie individuel le miracle du bonheur pour tous, toujours prêt à déchirer, à piétiner son propre rêve dans un mouvement d'amère déception ou d'auguste colère.

Bunt (*la Révolte*) de Ladislas Reymont est une allégorie au large mouvement pittoresque, développée abondamment et avec amour. L'artiste, car c'est en vrai artiste que Reymont l'a écrite, s'oublie souvent dans la matière même de sa narration et l'élève ainsi à la dignité d'un symbole. Mais c'est l'aspect épique, le mouvement et l'intuition primesautière, un peu nonchalante de la vie des espèces, qui font l'attrait principal de ce « conte merveilleux », comme le dénomme *la Révolte*, le sous-titre du récit. Il se rattacherait mieux, à vrai dire, à l'antique tradition littéraire de l'épopée des bêtes, en formant quelque « branche » nouvelle du **Roman de Renart**. Son principal héros est un chien, un grand chien de race au nom prédestiné : Rex. Sous les coups du sort adverse, initié quelque peu au mystère de l'intelligence par un sourd-muet qui est un être quasi intermédiaire entre l'existence animale et humaine, Rex s'indigne contre l'injustice éternelle de l'homme. Les rapports entre l'homme et les bêtes lui apparaissent comme un suprême défi au bon sens et à la morale. Cette lueur de la conscience se développe en Rex en une flamme de colère et de vengeance. Il lève l'étendard de la révolte et entraîne à sa suite toute la cohue hétéroclite et innombrable des bêtes asservies jusqu'ici par l'homme, ce grand ennemi et dominateur. Après mille péripéties et un long pèlerinage vers le pays du bonheur, la multitude des révoltés va de déception en déception et s'insurge à son tour contre Rex, chef intrépide, mais imprévoyant. Ne pouvant retrouver l'homme et ses durs bienfaits, les bêtes finissent par adorer le gorille, image lointaine du maître abandonné.

A la fin du récit, l'allégorie se dessine plus nettement, sinon trop nettement, et diminue peut-être la saveur ingénue et fraîche de ce conte plein d'émerveillements. L'idée cachée sous le manteau allégorique, c'est la civilisation considérée comme une discipline. Le soulèvement des bêtes est l'image de la révolte de la masse humaine contre les freins et les fardeaux qu'impose la vie civilisée. Car cette vie exige les durs sacrifices de la spontanéité et du libre épanouissement. En revanche, elle doit apporter à tous, avec toujours une plus grande sécurité d'existence morale et matérielle, une beauté nouvelle : moins véhémente, moins abrupte et plus artificielle, mais aussi plus spiritualisée dans sa

magnifique complexité et plus claire dans son ordonnance hiérarchique des valeurs humaines.

Z.-L. ZALESKI.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Basch et Dvoracek : *L'Autriche et son existence économique*, Editions Orbis, Prague. — Dr Stanislas Slawski : *L'accès de la Pologne à la mer et les intérêts de la Prusse orientale*, Bossard.

Avant la guerre mondiale, la question d'Autriche pesait sur l'Europe ; on savait très bien que la moindre secousse ébranlerait cet empire artificiel où une minorité austro-hongroise imposait son joug à une majorité tchéco-polono-croato-bosno-italo roumaine. Depuis la guerre, il y a une autre question autrichienne qui subsiste, celle de **l'Autriche et son existence économique**, qu'étudient deux Tchèques, MM. Basch et Dvoracek.

Le grand reproche ici que, dans le camp des vaincus, on fait au traité de Versailles, c'est d'avoir créé une Autriche non viable, avec un corps grêle et une tête énorme, et ce sentiment a trouvé des échos chez nous, où quelques fossiles attardés dans le culte de Kaunitz regrettent cette bonne vieille maison d'Autriche et son alliance, qui nous valut pourtant les désastres de la guerre de Sept ans et les traquenards des guerres de la Révolution et de l'Empire. Nous devrions, à ce propos, ne pas oublier que les Allemands du sud ne sont pas plus aimables ni plus loyaux que les Allemands du nord, et que la domination autrichienne à Milan et Venise a été plus dure que la domination prussienne à Metz et à Strasbourg. Mais ceci est le passé et la question est de savoir si, même avec cette capitale, excessive pour un Etat de taille médiocre, l'Autriche peut vivre et prospérer.

La réponse de nos auteurs est affirmative. L'Autriche a une population de 6 millions et demi d'habitants avec une densité, supérieure à la nôtre, de 78 hab. au kilomètre carré ; elle possède 37 o/o des usines, 50 o/o des ateliers de construction mécanique, 80 o/o des établissements électriques de l'ancienne Autriche (Autriche ou Empire austro-hongrois ? les auteurs auraient dû préciser) ; d'autre part, sa production agricole, insuffisante en céréales et en viandes, est suffisante en vins, pommes de terre, légumes et fruits, et est susceptible d'un grand développement. Il semble donc que le pays peut très bien vivre, et que son malaise actuel

vient de causes occasionnelles qui iront en s'atténuant. L'Autriche a eu raison d'accepter la tutelle financière de la Société des Nations et de se garder de la folie socialiste qui, là comme partout, n'aurait produit que des désastres ; la politique de Mgr Seippel et de ses successeurs a été tout à fait heureuse, et l'année 1925 a marqué une amélioration incontestable de sa situation économique. Il y a d'autres pays, comme le Danemark par exemple, où la capitale est disproportionnée, et aussi même l'Angleterre ; il est vrai que Copenhague et Londres sont des ports de mer ; eh bien, le salut pour Vienne est de se faire une situation analogue à celle des ports de mer au moyen du libre-échange. La proclamation du libre-échange universel après la guerre (le traité de Versailles s'est contenté ici d'une déclaration platonique) aurait été le meilleur moyen de sortir de la grande crise ; malheureusement, ce ne sont pas les économistes qui mènent le monde ! Hélas ! ils ne l'emportent même pas sur leurs adversaires particuliers, les protectionnistes et les interventionnistes. Tout est à la nationalisation et à l'étatisation !

Depuis la dissolution de l'empire austro-hongrois, c'est la Petite Entente qui est devenue le pivot de l'Europe orientale, la Russie actuelle, la Russie soviétique, s'étant asiatisée au point de ne pouvoir plus être dite européenne, et, dans la Petite Entente elle-même, c'est la Pologne autour de qui tout tourne. De là l'importance de la question de **L'accès de la Pologne à la mer**. La grande faute commise par les Polonais du moyen âge, de n'avoir pas conservé la Poméranie (le mot Poméranie est polonais) et d'avoir laissé les Allemands leur passer sur le ventre pour aller massacrer les Lithuaniens de Prusse (car les Borusses n'étaient pas des Slaves frères des Polonais comme on le croit, mais des Lithuaniens frères des Lettons) pèse aujourd'hui encore sur leurs descendants, et les Allemands n'ont pas abdiqué l'espoir de resubjuguer ce qu'ils appellent le couloir polonais, et qui est bel et bien la Pologne maritime (les dernières élections dans ce couloir ont montré que les Polonais y étaient dans la proportion d'environ 90 o/o). L'accès de la Pologne à la mer était un des 14 points du Président Wilson et doit être regardé comme intangible. Dantzig, notamment, n'est pas une ville allemande, mais une ville polonaise, la Pologne la représentant à l'extérieur et la tenant incorporée dans son régime douanier ; Dantzig a

seulement, du fait que ses habitants sont en majorité de culture allemande, une autonomie locale garantie par la Société des Nations. Le germanisme des Dantzicois est d'ailleurs le fait principalement des immigrés allemands, qui sont très nombreux dans cette ville, mais il finira par céder aux circonstances. D'abord, Dantzig se rendra vite compte que son intérêt est de redevenir le débouché de tout le bassin de la Vistule. Ensuite, la Pologne a pris le bon moyen de mater sa mauvaise humeur en créant tout près de là, à Gdynia, sur le littoral qui est tout à fait à elle, un port strictement polonais dont la concurrence amènera tôt ou tard Dantzig à s'incliner et à former un seul port, Dantzig-Gdynia. Enfin, la prolificité plus grande des Polonais finira par poloniser ce petit département des Bouches-de-la-Vistule, comme l'aurait nommé Napoléon Ier si son grand empire s'était étendu jusque-là, et qui n'a que 350.000 habitants ; la population de la Pologne augmentant au moins d'un chiffre égal tous les ans, il ne lui sera pas difficile d'enkyster d'abord et de phagocyter ensuite ce noyau teuton qui n'est pour elle qu'un corps étranger.

Quant aux *intérêts de la Prusse orientale*, comme dit le sous-titre du volume, ils sont garantis par les conventions de transit entre l'Allemagne et la Prusse Orientale conclues en 1921 ; ces conventions fonctionnent si bien que presque tout le mouvement entre les deux pays se fait par terre et non par mer (590.000 voyageurs en chemins de fer contre 5.000 en bateaux). Le couloir polonais n'est donc nullement une entrave. La Direction des chemins de fer de Kœnigsberg le reconnaît expressément en disant que « le transit s'effectue comme si l'Administration des chemins de fer allemands détenait encore dans ses mains le territoire polonais ». Les accords de Locarno semblent donc avoir ici consolidé l'indépendance de la Pologne et la paix du monde.

HENRI MAZEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Jean Cassou : *Marcel Gromaire*, 28 reprod. de peintures précédées d'une étude critique, de notices biographiques et documentaires et

d'un portrait de l'artiste par lui-même, gravé sur bois par G. Aubert ; Nouv. Revue franç. 3 75

A.-M. de Poncheville : *Carpeaux*. Avec des reproductions ; Alcan. 12 »

Esotérisme

René Sudre : *Introduction à la métapsychique humaine* ; Payot. 25 »

Finance

Jean Morini-Comby : *Les assignats. Révolution et inflation.* ; Nouv. libr. nationale. 7 50

Histoire

Edmond et Jules de Goncourt : *Histoire de Marie-Antoinette*, édit. définitive. Postface de J.-H. Rosny aîné ; Flammarion et Fasquelle. 12 »

Littérature

Henri Bachelin : *J.-K. Huysmans. Du naturalisme littéraire au naturalisme mystique* ; Perrin. 9 »

Divers : *Le tombeau de Pierre Louys* ; Edit. du Monde moderne. « »

Maurice Donnay : *La vie amoureuse d'Alfred de Musset* ; Flammarion. 7 50

Jean-Bernard : *La vie de Paris, 1924* ; Lemerre. 9 »

Jean Lemoine : *Madame de Sévigné, sa famille et ses amis, d'après des documents inédits. I : Les origines. Enfance et jeunesse* ; Hachette. « »

Emile Magne : *Madame de Lafayette en ménage*, d'après des documents inédits ; Emile Paul. 9 »

Jehanne d'Orliac : *Anne de Beaujeu, roi de France* ; Plon. 9 »

Edouard Schuré : *La genèse de la tragédie. Le drame d'Eleusis* ; Perrin. 10 »

André Thérive : *Georges Duhamel*; Rasmussen. 2 50

Musique

Henri Gauthier-Villars (Willy) : *Propos d'ouvreuse*, avec le portrait de l'auteur, bois gravés et dessinés ; Edit. Henry Parville. « »

Poésie

A.-P. Garnier : *Les heures dorées*. Orné de bois par Pierre Gusman ; Garnier. « »

Jeanne Gosselin : *La bergerie d'Epinal*. Préface d'Albert Mockel. Dessins inédits d'Auguste Donnay ; Revue sincère, Bruxelles. 5 »

Monique Impériali : *Fleurs et rayons* ; Denit, Bruxelles. « »

Gustave de La Croix : *Poèmes d'amour et de désenchantement* ; Imp. Wyncke, Gand. « »

Marcel Lesvignes : *L'enfant de Bohème* ; chez l'auteur, Bordeaux. 6 »

Abel Letalle : *L'accalmie nuancée*; Jouve. 6 »

Léon Vérane : *Plus loin* ; Bernouard. « »

Questions médicales

Docteur Cabanès : *Les curiosités de la médecine. II : Les cinq sens* ; Libr. Le François. 10 »

François Poncetton : *La coutume en Epidaure* ; Edit. du Siècle. « »

Francis-F. Rouanet : *Les étranges guérisons de Jean Béziat* ; Leymarie. 5 »

Questions militaires

G. Clerc-Rapmal : *La pratique du yachting*, construction, navigation, manœuvre des yachts à voiles et à moteur ; Challamel. 16 »

Questions religieuses

Henri Delafosse : *Les Ecrits de saint Paul.* I : *L'Epitre aux Romains,* trad. nouvelle avec introduction, notes et commentaires ; Rieder. 9 »

Roman

Eugène Cavaignac : *Le Silène* ; Flammarion. Hors commerce.
René Creval : *Mon corps et moi* ; Kra. « »
Yves Darmor : *Les figurants* ; Figuière. 8 »
Georges Duhamel : *La Pierre d'Horeb* ; Mercure de France. 9 »
Edouard Dujardin : *L'initiation au péché et à l'amour* ; Messin. 7 »
André Gide : *Les faux-monnayeurs*; Nouv. Revue française. 13 50
Gaston Gérardot : *Behidjah la morte* ; Libr. de France. 8 »
George Groslier : *La route du plus fort* ; Emile Paul. 9 »
Charles-Henry Hirsch : *La marieuse* ; Rasmussen. 7 50
Jeanne Landre : *Plaqué ! ou la pianiste d'au-dessus* ; Edit. Henry Parville. 2 50
Jacob Lévy : *Les demi-juifs* ; Férenczi. 9 »
Valentin Mandelstamm : *Hollywood,* roman de mœurs cinématographiques ; Calmann-Lévy. 7 50
Levis Mirepoix : *Le voyage de Satan* ; Nouv. librairie nationale. « »
Fernand Mysor : *La ville assassinée* ; Baudinière. 7 50
Lucie Paul-Margueritte : *Le piège d'amour,* roman chinois moderne, traduit d'un ouvrage de M. Tchao Tcheng Kieng ; Nouv. Revue critique. 7 »
Marcel Proust : *A la recherche du temps perdu.* Tome VII : *Albertine disparue* ; Nouv. Revue franç., 2 vol. 18 »
Raymond de Rienzi : *L'aventure sur la terre* ; Flammarion. 7 95
André Vabre : *Le calvaire de la mer* ; Edit Monte Lenes. 7 95

Théâtre

Ed. Spalikowski : *Il était un roi d'Yvetot,* comédie en 2 actes, musique de J. Neveu ; Defontaine, Rouen. 2 50

Varia

C. Tournemine : *50 recettes de piégeage et de destruction des animaux nuisibles et oiseaux rapaces,* avec 17 illustrations ; L'Eleveur. 6 »

Voyages

Bohun Lynch : *Lettres des Iles-Paradis,* traduit de l'anglais par Marthe Coblentz ; Rieder. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Napoléon, Brillat-Savarin et la Légion d'honneur. — Incident Rouché-Marnold. — A propos du lieu de naissance de Pierre Louys. — Mozart en France. — A la recherche d'un monde perdu. — Une rectification des Guides Baedeker. — On nous écrit. — Du plagiat considéré comme source d'inspiration poétique. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Napoléon, Brillat-Savarin et la Légion d'honneur. — En plus de nouvelles et de morceaux littéraires inédits, l'auteur de la *Physiologie du goût* a laissé toute une correspondance politique qui n'est pas sans intérêt étant donné l'existence troublée que les événements lui imposèrent avant sa nomination de conseiller à la Cour de Cassation et aussi à cause des différents régimes qu'il traversa.

Des amateurs d'autographes possèdent ainsi de curieuses pièces signées de son nom. Voici, par exemple, une requête qu'il adressa, vers la fin de sa vie, au premier Président de la Cour afin d'obtenir la Croix d'officier de la Légion d'honneur.

Cette requête est datée Belley, 12 octobre (année ?) et commence par des considérations sur le mauvais état de sa santé. Il souffre d'un catarrhe, il a des crises d'étouffement et ne peut plus guère se déplacer. Puis, il fait valoit ses titres :

Je n'ai jamais, dit-il, rien demandé à l'usurpateur à qui je n'ai jamais rien dû, car je suis de la nomination du Sénat seul. Enfin, j'ai produit une pièce ancienne et authentique qui prouve que, dans les temps les plus difficiles, j'ai donné les preuves d'un courage que, mieux que tout autre, vous avez le droit d'apprécier.

Le bon Brillat-Savarin exagérait un peu quand il prétendait qu'il devait au Sénat seul son siège de conseiller à la Cour. Le choix du Sénat n'avait-il pas dû obtenir la ratification du Premier Consul ?

Il est vrai que les nombreuses années que Brillat-Savarin passa à la Cour de Cassation lui donnèrent le sage esprit politique qui anime cette haute assemblée. C'est ainsi qu'il signa, avec ses collègues, trois adresses que Me Fernand Payen rappelait, l'an dernier, dans une conférence du « Palais littéraire ».

Première adresse, à Louis XVIII, le 18 avril 1814, c'est-à-dire quelques jours avant que ce prince rentre en France :

Après une trop longue et trop violente tempête, le vaisseau de l'Etat entre enfin au port. La France retrouve son véritable roi et les Français un père dans le sein duquel ils oublieront leurs malheurs.

Deuxième adresse, à Napoléon Ier, au début des Cent-Jours, le 25 mars 1814, c'est-à-dire dans la semaine qui suivit la réinstallation de l'Empereur aux Tuileries :

Qu'ils soient à jamais oubliés ces jours d'un interrègne préparé par la trahison, installé par la force étrangère et que la nation ne put que subir...

Mais voici que, le 8 juillet, Louis XVIII fait de nouveau son entrée à Paris. Quatre jours plus tard, le conseiller Brillat-Savarin signe, avec tous les magistrats qui composent la Cour suprême, une adresse plus ferme que jamais au souverain légitime :

Puissent-ils être ensevelis dans l'oubli, ces événements affreux qui, en vous arrachant des bras de vos sujets désolés, ramenèrent le plus audacieux despotisme.

C'est animé du même esprit d'opportunité que Brillat-Savarin pouvait flétrir l'usurpateur et réclamer la rosette d'un ordre que Napoléon avait créé.

Notons toutefois qu'il ne demanda pas que sa qualité de membre de

la Légion d'honneur figurât sur sa tombe. Sa modeste sépulture — une pierre couchée, une pierre debout — qui se trouve au Père Lachaise dans la 28e division (celle des maréchaux de l'Empire : Lefebvre, Davout, Masséna, etc.), porte cette simple inscription :

— Ici repose Jean-Antelme Brillat de Savarin, membre de l'Assemblée constituante, conseiller à la Cour de Cassation, né à Belley le 2 avril 1755, décédé à Paris, le 1er février 1826. — L. DX.

§

Incident Rouché-Marnold. — A la sortie de la dernière répétition générale de l'Opéra-Comique, M. Marnold, rencontrant M. Rouché hors du théâtre, s'avança vers lui, l'interpella et le souffleta de ses gants qu'il tenait à la main. M. Rouché riposta avec le poing par un geste analogue, auquel M. Marnold répondit de la même façon, en disant à M. Rouché : « Maintenant, j'attends vos témoins ».

Nous avons reçu, à propos de cette affaire, le procès-verbal suivant :

En suite à un incident survenu à l'issue d'une répétition générale au théâtre de l'Opéra-Comique, M. Jacques Rouché, Directeur de l'Académie nationale de Musique, a chargé deux de ses amis, M. le Contrôleur général de l'armée Mauclère et M. Dautresme, Préfet honoraire, de demander réparation à M. Marnold, critique musical du *Mercure de France*, qui a répondu en constituant pour témoins M. Descubes, ancien député de la Corrèze, et M. le Général Lecomte-Denis.

Les témoins ont d'abord constaté, d'un commun accord, que les versions qui avaient été données de l'incident par un certain nombre de journaux n'étaient pas conformes à la réalité.

Examinant ensuite les causes initiales du dissentiment qui a amené l'incident en question, ils ont été unanimes à considérer qu'aucun des faits antérieurs n'est de nature à porter atteinte à l'honneur de l'une ou de l'autre des deux parties.

Les témoins ont, d'autre part, estimé que si le retrait du service de presse dont M. Marnold bénéficiait lui a été notifié par un subordonné dans les conditions qui ont pu le froisser, ce retrait ne pouvait avoir le caractère ni d'une offense ni d'une restriction des droits de la critique, et M Marnold ayant déclaré que s'il avait connu le véritable état d'esprit de M. Rouché il n'aurait pas provoqué le regrettable incident dont il s'agit, les quatre témoins ont été d'accord pour juger que, l'honneur d'aucune des deux parties n'étant en jeu, il n'y avait pas lieu à rencontre.

Paris, le 3 février 1926.

Pour M. Jacques Rouché :	Pour M. Jean Marnold :
MAUCLÈRE	DESCUBES
DAUTRESME	LECOMTE-DENIS

§

A propos du lieu de naissance de Pierre Louys.

Liége, le 12 janvier.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure de France* du 1er janvier 1926, page 281, M. Paul

Angenot fait constater, avec raison d'ailleurs, que la plupart des biographes de Pierre Louys le font naître à Paris, le 10 décembre 1870. Le *Larousse Mensuel* n'est pas la *seule* Revue qui mentionne le lieu exact de la naissance du délicat auteur d'*Aphrodite*. Dans le numéro consacré à Pierre Louys par la Revue *Le Capitole* (fin juillet 1925), Claude Farrère, qui fut, avec Thierry Sandre, André Lebey, Paul Valéry et Fernand Gregh, un des intimes de Pierre Louys, écrit :

« Lui, Pierre Louis, dit Pierre Louys, naît au pire mois de l'avant-dernière guerre, en décembre 1870, à GAND... L'invasion prussienne en est la cause... »

J'espère que ce petit détail pourra être utile à quelques-uns des nombreux lecteurs du *Mercure de France* et je vous prie d'agréer, etc.

MARCEL LEPINOIS.

§

Mozart en France.

Bruxelles, 24-1-26.

Mon cher Directeur,

L'article de M. Prodhomme sur *Mozart en France*, très intéressant, très documenté, contient cependant deux petites erreurs que je vous demande la permission de vous signaler ; M. Prodhomme ne s'en froissera certainement pas ; au contraire.

Signalant avec le plus grand soin les représentations de l'*Enlèvement au Sérail* à Paris, il oublie de dire que cet ouvrage fut repris à l'Opéra en 1903, après la reprise à Bruxelles, avec une traduction nouvelle de Maurice Kufferath et Lucien Solvay (édition Choudens).

Plus loin, il dit que *Cosi fan tutti*, traduit par MM. Durdilly et J. Chantavoine, fut représenté à Bruxelles le 8 février 1923 « dans la même version ». M. Prodhomme se trompe. La version adoptée par la Monnaie était nouvelle ; elle avait pour auteur M. Paul Spaak, qui avait remplacé les récitatifs par du « parlé ».

Recevez, etc..

LUCIEN SOLVAY.

§

A la recherche d'un monde perdu. — M. Paul Le Cour nous fait parvenir la note suivante relative à son article *A la recherche d'un monde perdu*, publié dans notre numéro du 1er décembre dernier :

Errata. — Page 370, au lieu de *ouest*, lire *est* ;

Page 371, au lieu de en *ronde bosse*, lire *en relief*.

— M. Ch. Callet, auteur d'un article paru dans la *Revue Mondiale*, sous le titre *Le mystère du langage*, estime que le mot Mayas que je rattache à *Maga, grand, mage*, veut dire « les gueules » et provient du meuglement primitif ; que, d'autre part, le troglodyte donna à l'eau le nom de sa salive, de sa bave, et que l'idée de mer s'associe dès lors à l'idée de bave.

Je lui laisse la responsabilité de semblables interprétations qui n'ont aucun rapport avec ce que Pythagore appelait Ιερος λογος.

— Dans le *Mercure de France* du 1er janvier, M. Pierre Dufay formule diverses critiques que je ne relèverai pas, étant donné le peu d'importance qu'elles ont à mes yeux. Toutefois, sa propre précision épigraphique laisse fort à désirer, car en citant le titre de mon étude il écrit le mot « continent » au lieu de « monde », ce qui est en outre une faute de sens puisqu'il s'agissait de ces traditions dont Aristote dit (*Métaph.*, L. XII, ch. VIII), qu'*il y a apparence qu'elles ont été plusieurs fois perdues*. La parabole de la paille et de la poutre reste éternellement vraie.

— Un autre correspondant pense que la terminaison *fou* de *Torfou* que je fais venir de *phos, lumière*, viendrait de *fagus, hêtre*. De là viendraient les noms de *Fayolle, La Fayette, Dufay, Dufayel*, etc. C'est là une preuve nouvelle de la transformation du G en Y que j'ai donnée à propos du mot *Maya*. Il est possible que les noms en *fay* aient parfois leur équivalent en *fou*, mais je ne crois pas que, dans la circonstance, cette règle soit applicable, puisque *Corfou*, en Méditerranée, et *Corfeux*, Loiret, nous mettent sur une toute autre piste. Je pense d'ailleurs qu'un mot d'une syllabe comportant une seule consonne a un sens propre et ne peut venir d'un mot de deux consonnes au sens plus complexe ; c'est l'inverse qui est vrai.

— M. le docteur Boismoreau, de Saint-Mesmin-le-Vieux (Vendée), qui a publié divers travaux sur le folklore vendéen, me signale plusieurs autres cœurs gravés ou sculptés sur rochers dans sa région, l'un à Saint-Mesmin même, un autre très grand (1 m. 30 sur 1 m. 50) à La Roche-de-Saint-André (Deux-Sèvres), un autre à Neuvy-Bouin (Deux-Sèvres) et, en plus, quantité de bassins en forme de cœur en Vendée. N'oublions pas que l'insigne des Chouans pendant la guerre de Vendée était un cœur. Il y a dans cette région par conséquent une tradition lointaine en rapport avec ce symbole que pourrait expliquer sa proximité du rivage de l'Océan et par suite de l'Atlantide.

— D'autre part, on me fait savoir (d'Amérique) que le cœur se trouverait également dans le grand dolmen de Bagneux, près Saumur ; ceci est à vérifier, mais on entrevoit que toute une étude, et quelle étude ! reste à faire sur le symbolisme idéographique du cœur à travers les siècles. Nous la poursuivrons de notre mieux.

— Dans sa très intéressante et trop courte étude parue dans le *Mercure* du 1er février, sur le continent disparu dans le Pacifique, M. Jean Dorsenne jette un pont entre l'Atlantide et la Lémurie. Signalons à ce propos qu'il existe, sur l'emplacement du continent polynésien englouti, une *mer des sargasses* analogue à celle qui marque l'emplacement de l'Atlantide.

Les révélations de cette curieuse étude indiquent bien que le temps approche où la lumière se fera sur ces civilisations disparues et où elles sortiront de l'oubli, comme en sont sorties les ruines de Pompéi, inconnues il y a 100 ans, les villes superposées de Troie, inconnues il y a 60 ans, et la civilisation crétoise, inconnue il y a 25 ans.

Quant à la tradition primitive de ces civilisations à laquelle se rattachent toutes les religions et mythologies, nous continuerons, ici ou ailleurs, à tenter de démontrer son existence et son importance primordiale pour la restauration de l'éthique. — PAUL LE COUR.

§

Une rectification des Guides Baedeker.

Leipzig, 28-1-26.

Le *Mercure de France* a publié le 15 mai 1925, sur la mort du Dr Fritz Baedeker, l'éditeur des Guides qui portent son nom, un article signé C. P. dont je m'excuse de n'avoir pris connaissance qu'aujourd'hui.

On y lit :

C'est maintenant un licencié en droit, M. Charles Leroy, qui est chargé de cette tâche (rédaction des Guides de France) et nous avons en mains la 19e édition, revue par lui, du *Paris*, parue l'an dernier et soigneusement mise à jour. *Naturellement, on n'y dit pas, par exemple, qu'à Saint-Gervais (p. 191) les obus allemands firent des leurs.* Mais on y trouve des choses intéressantes.

Permettez-moi la rectification suivante. Notre description de Saint-Gervais commence à la p. 190 et là, on lit :

Chapelles de dr. : 2e chap., monument, par Hippolyte Lefebvre, à la mémoire des victimes du 29 mars 1918, jour où un obus allemand, tiré à longue portée, fit effondrer les 2e et 3e travées de la voûte centrale, causant la mort de 91 personnes.

Sans faire grief à votre rédacteur d'une erreur de fait certainement involontaire, je tiens à protester contre l'apparence de partialité qu'elle nous prête. La rédaction des Guides Baedeker, dont plusieurs membres appartiennent d'ailleurs comme moi-même aux nations de l'Entente, s'est toujours appliquée à fournir à ses lecteurs, avec la plus loyale impartialité, tous les renseignements essentiels ; moins que jamais, elle ne voudrait manquer à ce devoir.

En vous demandant de vouloir bien insérer cette réponse en même place que l'article qui m'a mis en cause, je vous prie d'agréer, Monsieur, avec mes remerciements anticipés, l'assurance de ma considération très distinguée.

CH. LEROY
Rédacteur des éditions
françaises des Guides Baedeker.

§

On nous écrit.

Salins-de-Giraud, le 6 déc. 1925.

Monsieur le Directeur

Dans le numéro du 1er décembre 1925 du *Mercure*, je relève deux choses très différentes qui m'ont surpris et qui certainement ont dû surprendre d'autres lecteurs :

1o Aux échos à propos de l'Atlandide, M. Butavand, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées et conseiller d'Etat, propose à « notre bienveillante attention » un petit problème d'arithmétique, et il calcule que l'effondrement de l'Atlandide a causé une *baisse* du niveau des

mers de 135 mètres, ce chiffre de 135 mètres se rapportant à la superficie supposée qu'il donne au continent disparu.

Or, je me souviens d'une fable apprise dans ma jeunesse et où il s'agissait d'un petit oiseau altéré qui aperçoit de l'eau au fond d'un vase trop étroit pour qu'il y puisse boire. Cet oiseau, pas bête, prend des petits cailloux et les met dans le vase. Conclusion : le niveau de l'eau monte, l'oiseau peut se désaltérer.

J'ai rapproché ces deux histoires et me suis demandé pourquoi dans un cas l'eau monte, pourquoi elle baisse dans l'autre. Sans doute M. Butavand a confondu effondrement et disparition, sinon il aurait cherché à faire son calcul en sens inverse et à rechercher, d'après l'altitude moyenne de l'Atlandide, de combien avait été relevé le niveau des mers.

Comme, d'autre part, nous ignorons quelle peut être l'importance des cavités souterraines, il nous semble tout de même improbable qu'au cas où il en existerait, un continent des dimensions supposées par M. Butavand y puisse disparaître.

Enfin, de par sa fonction, M. Butavand doit savoir que lorsqu'on fait une route, c'est en général avec les déblais que l'on fait tout ou partie des remblais. Il est vrai que cette méthode n'existait peut-être pas du temps de l'Atlandide.

2° Un certain Charles Baudelaire a écrit une poésie intitulée les *Petites Vieilles*, dédiée à Victor Hugo, et publiée dans le volume intitulé *les Fleurs du Mal*. Pourquoi, diable, M. Fagus qui, dans les *Nocturnes parisiens*, recopie à peu de choses près les trois premiers vers de ce poème ne les met-il pas en italique ? Cela fait mauvais effet. Voici ces trois vers.

> Dans les plis sinueux des vieilles capitales
> Où tout, même l'horreur, tourne à l'enchantement,
> Je suis, obéissant à mes humeurs fatales...

Baudelaire avait écrit :

> ... Tourne aux enchantements,
> Je guette....

De même le premier vers de *Complainte* est de Verlaine.

> A vingt ans, un trouble nouveau
> Sous le nom d'amoureuses flammes
> M'a fait trouver belles les femmes
> Elles ne m'ont pas trouvé beau

Qu'après cela, d'autres vers de ces différents morceaux m'aient paru déjà lus, la seule suggestion peut bien être mise en cause, et peut-être ai-je tort de vouloir généraliser, mais quand même je me méfie, et ne désespère pas, en relisant Baudelaire, Verlaine ou d'autres, de retrouver du... Fagus.

Avouerais-je même qu'en lisant *Complainte* une chanson de café-concert m'est revenue. Elle disait :

Je suis venu
Au Monde, tout nu
Avec une fleur virginale.

M. Fagus a probablement jugé bon de supprimer la fleur virginale. Serait-ce pour ne pas se compromettre?

Veuillez recevoir, etc.

PAUL COCHET.

§

Du plagiat considéré comme source d'inspiration poétique.

A M. l'abbé Bremond.

Le *Mercure de France* du 1er décembre exhibait des vers signés Fagus. Valent ce que valent. Comme il les réceptionnait (*sic*), M. Paul Léautaud me rétorqua : « J'en vois trois fort beaux dans l'ensemble. » La bonne rosse songeait seulement à l'auteur des *Petites Vieilles*. — Quatre, répliquai-je avec sévérité, lui posant le doigt sur le vers de Verlaine. Et devant mon honorable détracteur, ma justification voudra être ceci.

En ces heures mêmes, les presses gémissent. Sur deux opuscules miens, en instance de parution. L'un, *Clavecin*, « à la Cité des Livres », 27, rue Saint-Sulpice : courez-y. MM. Francis Carco et Jean Longnon piquèrent dans le fouillis de mille piécettes miennes. Se plaçant au seul point de vue littéraire et « objectif », ces gens de goût choisirent celles qui leur apparurent les meilleures. Elles l'étaient, elles le sont. Eh bien, la *Canzonette des sept sœurs* est la traduction libre d'une canzonette de Gabriel d'Annunzio. Une autre, le *Chèvrefeuille* (un petit chef-d'œuvre, je ne saurais vous le cacher plus longtemps) dérive souterrainement de l'illustre *lai* de Marie de France. Ah ! on trouve encore là certain Noël breton, qui épouse, à la mode de Bretagne, la complainte de la reine Anne et ses sabots.

Et ceci n'est rien. Dans le même temps, de jumelles presses gémissent (la plaisante allitération !) sur *Pas perdus*, qu'édite incessamment l'ami Martineau (au *Divan*, 37, rue Bonaparte : volez-y). C'est un recueil d'articles de naguère. L'un, *Un plagiat éhonté*, fut commis à *Belles-Lettres*, comme de méchants garçons prétendaient turlupiner Pierre Benoit, que d'ailleurs je ne connais de mic ni de mac. Seulement, je déteste les mauvaises plaisanteries. J'y démontrais, pièces en mains, que mes vastes poèmes, tels *la Danse Macabre* ou *Frère Tranquille*, sourdaient de telles et telles sources précises.

Mais ceci n'est rien. Pardon. Un unique exemple. Décrivant les affres d'un candidat à la démence, je lui faisais, en cadence, vers-librifier :

... Tout sombre, tout sombre,
Sous ce front qui gronde
J'écoute marcher
Un géant qui jongle
Avec des rochers !...

Hé ? quelle tempête, sous quel crâne, cet Encelade jongleur ? Or donc, ne cherchez mie, ces deux superbes vers me furent, sans qu'il s'en doutât, fournis par le père Dumas... mais en prose, et lui, décrivant l'éruption nocturne d'un Etna ou d'un Stromboli : (*On croirait voir un géant qui jongle avec des rochers.*)

Et ceci n'est toujours rien. M. l'abbé Mollière, compatriote de ma feue mère et de S. E. Mgr Dubois, me recommandait l'autre année à la Vierge et aux saintes. Il m'adressait reliques des sœurs Thérèse, Bernadette et Mélanie. Je courus à N.-D. de Paris (Mgr Dubois est précisément son archevêque). Et me vins jeter aux pieds de N.-D. de Bonne Garde, effigiée par Girardon. Sitôt sortant, je crayonnai une pièce où chacun devra bien saluer l'inspiration. Comme l'y dut saluer ce mécréant d'Elie Richard, qui me surprit griffonnant sur le parapet du pont d'Arcole. Le Directeur des *Images de Paris* gîte en effet rue du Cloître-Notre-Dame. La pièce lui plut si fort et lui sembla si belle, qu'il prétendit nonobstant la publier d'autor. Seulement, le non moins mécréant Directeur des *Marges*, conquis par cette beauté, se l'était annexée déjà ! Or, cette prière, qui forme ballade, veuillez en humer le couplet liminaire (1).

Reine des cieux, régente terrienne,
Empérière aux infernaux palus,
Je meurs de soif au bord de la fontaine
D'où pleut le sang de mon Seigneur Jésus.
Que fus-je ici que ce trouble Fagus,
Qui peu valut, mais souffert a ses peines.
Accorde-lui de joindre tes élus :
Je meurs de soif au bord de la fontaine...

Quoi cela prouve-t-il ? Que je suis un type dans le genre de Shakespeare, ou Molière. Simplement.

FAGUS
Poète médiéval, mais cynique.

§

Le Sottisier universel.

Ce n'est pas exactement Adonis ni Pégase, mais c'est un assez bel homme. — *Le Journal*, 27 janvier.

M. Lancel a frappé à la porte de la garçonnière. Cette porte s'étant ouverte, nous sommes entrés, mes employés et moi et nous avons trouvé, derrière la

(1) Par contre, l'un des deux florilèges invente un distique racinien comme n'en osa jamais Racine de son vivant. Et qu'il me dicta en rêve, à titre de voisin.

porte, M. Marge vêtu simplement d'une chemise ; il était en pantoufles et portait un pantalon sans bretelles. — *Le Figaro*, 3 février.

En brossant en pleine pâte la fameuse marche de Rakoczy, que Berlioz a retenue dans sa « symphonie fantastique », que Liszt transcrivit pour le clavier, Eugène Reuchsel étonna encore une fois son fidèle auditoire.— *La Dépêche algérienne*, 19 janvier.

M. Bernard Grasset estime : « Qu'il a ponctuellement réglé à M. de Pierrefeu ses mensualités trimestrielles, etc. » — *L'Intransigeant*, 19 janvier.

L'entrée de la citadelle d'Alep, magnifique spécimen de l'art arable du XIIIe siècle. — *Le Monde Illustré*, 23 janvier.

Parmi les principales aventures qui advinrent aux deux jeunes gens, une surtout est pour eux une source de palpitantes émotions. Dans une vieille cabane de bûches, abandonnée en plein Désert Blanc, et complètement close, ils rencontrent, en ayant forcé la porte, deux squelettes qui s'y sont, jadis, battus et entre-tués. — Feuilleton de *L'Intransigeant*, 27 janvier.

Nous visitions un jour l'Institut Pasteur, avec Anatole France. Metchnikoff prit par la queue, dans un bocal, une bestiole qui n'avait plus ni nom, ni forme. C'était une boule de pustules, où luisait l'étincelle de deux yeux angoissés. Le savant dit à l'écrivain : « C'est un chef-d'œuvre d'infection ! Cette souris blanche pèse quatre fois son poids. Nous lui avons inoculé la peste, la rage, la syphilis, la typhoïde... » — JEAN-JACQUES BROUSSON, *Les Nouvelles littéraires*, 23 janvier.

A trente ans, Jean Richaud entrait dans une des premières fabriques de produits chimiques de France en qualité de directeur du laboratoire ; à trente-deux ans, il épousait la fille unique du grand chimiste qui lui donnait en dot son usine et ses magasins, et deux ans plus tard, Richaud se trouvait veuf avec un enfant à peine âgé de quelques mois. Il fit appel à l'affection d'une sœur aînée de sa femme, résolue, après une déception d'amour, à rester célibataire. — ALICE PUJO, *La Huttière*, feuilleton de *L'Action Française*, 12 janvier.

§

Publications du « Mercure de France ».

LA PIERRE D'HOREB, roman, par Georges Duhamel. Vol. in-16, 9 fr. La première édition a été tirée sur vélin pur fil Montgolfier à 1.650 exemplaires, savoir : 1.625 ex. numérotés de 572 à 2196, à 30 francs ; 25 ex. marqués de A à Z (*hors commerce*). Il a été imposé en in-8 raisin et tiré : 66 ex. sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 66, à 150 francs ; 396 ex. sur Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 67 à 462, à 90 francs ; 27 ex. sur papier Roma vert, numérotés, à la presse, de 463 à 489, à 80 francs ; 27 ex. sur papier Roma bistre, numérotés à la presse de 490 à 516, à 80 francs ; 55 ex. sur papier Roma paille, numérotés à la presse de 517 à 571, à 80 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc TEXIER.